N° 271 — Tome LXXV 1er Octobre 1908

MERCVRE

DE

FRANCE

Dix-neuvième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

EDMOND BARTHÉLEMY, GEORGES BOHN, MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, RICCIOTTO CANUDO, THOMAS CARLYLE (EDMOND BARTHÉLEMY *trad.*), LUCILE DUBOIS, JULES DE GAULTIER, HENRY GAUTHIER-VILLARS, JEAN GIRAUDOUX, JEAN DE GOURMONT, REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, EDMOND JALOUX, P.-G. LA CHESNAIS, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, JEAN NOREL, GEORGES POLTI, FRANÇOIS PORCHÉ, PIERRE QUILLARD, RACHILDE, MARCEL RÉJA, WILLIAM RITTER, STANISLAS RZEWUSKI, LÉON SÉCHÉ, E. SÉMÉNOFF

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net* | **Étranger : 1 fr. 50**

DIRECTEUR
ALFRED VALLETTE

PARIS-VIe
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMVIII

SOMMAIRE

N° 271 — 1er Octobre 1908

Thomas Carlyle (Edmond Barthèlemy *trad.*)	*Novalis*	369
Stanislas Rzewuski	*Le Jubilé de Tolstoï*	399
François Porché	*Solitude au loin*, poème	413
Edmond Jaloux	*Le Réveillon de M. de la Pappelonière*, nouvelle	425
Léon Séché	*Les Débuts du Romantisme au Théâtre-Français : Le baron Taylor et le « Léonidas » de Michel Pichat en 1825*, documents inédits (fin).	432
Marcel Réja	*La Danse*, aperçu historique	444
Jean Giraudoux	*Sainte Estelle* (fin), nouvelle	456

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Dialogues des Amateurs : LXX. Morale de Café-Concert*	470
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	472
Rachilde	*Les Romans*	476
Jean de Gourmont	*Littérature*	480
Georges Polti	*Littérature dramatique*	484
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	488
Jules de Gaultier	*Philosophie*	492
Georges Bohn	*Le Mouvement scientifique*	497
Henri Mazel	*Science sociale*	500
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	506
Jean Norel	*Questions militaires et maritimes*	510
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	516
R. de Bury	*Les Journaux*	521
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	525
Ricciotto Canudo	*Lettres italiennes*	529
E. Séménofe	*Lettres russes*	533
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	538
William Ritter	*Lettres tchèques*	542
Lucile Dubois	*La France jugée à l'Etranger : L'opinion d'un poète symboliste russe sur la Bretagne*	546
Henry Gauthier-Villars	*Variétés : Bayreuth et Munich*	549
Mercure	*Echos*	554

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0.50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

COLLECTION

LES HOMMES ET LES IDÉES

Volumes in-16 à 0 fr. 75

Cette nouvelle Collection est une œuvre de vulgarisation, dirions-nous, si ce mot, dont a tant abusé, n'était suspect. Cependant il n'en est pas d'autre, peut-être, qui la qua- e exactement, pourvu qu'on le prenne dans son sens le plus élevé et le plus général. Mettre à la portée de tous, dans un format commode et à un prix minime, la connaissance écise des hommes et des idées d'aujourd'hui, et même d'hier, tel est en effet notre but. Sans prétendre à l'universalité, notre domaine sera des plus étendus: les lettres, les ences, l'histoire, la philosophie et toutes les études variées leur servant de base, enfin t ce qui peut intéresser celui qui cultive son intelligence et veut se tenir au courant mouvement intellectuel.

Ce lecteur, auquel nous faisons appel, se formera en même temps et à peu de frais e petite bibliothèque utile et d'intérêt durable.

Pensant que beaucoup de personnes désireront recevoir, au fur et à mesure de leur blication et sans avoir à les commander, les ouvrages de la Collection *Les Hommes les Idées*, nous avons établi un abonnement par séries de douze (n[os] 1 à 12, 13 à 24, .), aux prix suivants :

France..... **7 fr. 50** | **Etranger**..... **8 fr.**

OUVRAGES PARUS

Henri de Régnier et son Œuvre, par Jean de Gourmont

La Naissance et l'Evanouissement de la Matière, par le Dr Gustave Le Bon.

Dante, Béatrice et la Poésie amoureuse. Essai sur l'Idéal féminin en Italie à la fin du XIII[e] siècle, par Remy de Gourmont.

François Coppée et son œuvre, par Gauthier Ferrières.

Les Harmonies de l'Evolution terrestre, par Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle.

La Révolution russe et ses résultats, 1904-1908, par P.-G. La Chesnais.

Magnétisme et Spiritisme, par Gaston Danville.

OUVRAGES EN PRÉPARATION

René Quinton, La Loi de Constance originelle, L'Eau de mer milieu organique, par Lucien Corpechot.

Rudyard Kipling et la littérature anglo-indienne, par Henry-D. Davray.

La Magie, sa Théorie, sa Pratique, ses Rapports avec la Religion, par A. Van Gennep.

Jules Renard, par Henri Bachelin.

Francis Jammes, par Edmond Pilon.

L'Evolution littéraire de Maurice Barrès, par Henri Massis.

Félix ALCAN, Éditeur, 108, boulev. St-Germain, **PARIS** (

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

L'Optimisme de Schopenhauer, Étude sur Schopenhau par **S. RZEWUSKI.** 1 v in-16..... 2 fr.

Le droit social, le droit individuel et la trans formation de l'Etat, par **LÉON DUGUIT**, professeur à la Facu de Droit de l'Université de Bordeaux. 1 volu in-16..... 2 fr.

La criminalité politique, par **L. PROAL**, conseiller à la Co d'Appel, lauréat de l'Institut. Deuxi édition, augmentée d'une préface nouvelle. 1 volume in-8..... 5

La liberté de conscience en France, Depuis l'Édit Nantes jusqu **la séparation (1598-1905),** par **G. BONET-MAURY**, correspondant de l'Instit Deuxième édition, revue et augmentée. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèque d'histo contemporaine*..... 5

La science de la Civilisation, Prolégomènes et bases po la philosophie de l'histoi **et la sociologie,** par **E. DE MAJEWSKI.** 1 vol. in-8..... 6

Les principes philosophiques de l'histoire d droit. Tome I. **Les transformations du droit,** par **P. DE TOURTOULO** professeur à l'Université de Lausanne. 1 vol. in-8..... 5

L'intellectualisme de Saint-Thomas, par **P. ROUSSELO** docteur ès lettres. 1 v in-8 de la *Collection historique des grands philosophes*..... 6

REVUE PHILOSOPHIQUE

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Fondée en 1876

PARAISSANT TOUS LES MOIS

Dirigée par Th. RIBOT

de l'Institut, professeur honoraire au Collège de France

Chaque numéro contient

1° Plusieurs articles de fond ;

2° Des analyses et comptes rendus des nouveaux ouvrages philosophiq français et étrangers ;

3° Un compte rendu aussi complet que possible des *publications périodiq* de l'étranger pour tout ce qui concerne la philosophie ;

4° Des notes, documents, observations pouvant servir de matériaux ou don lieu à des vues nouvelles.

Prix d'abonnement : Un an : **30** francs ; départements et étranger, **33** fran

La livraison : **3** francs.

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

RECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHOT.

Secrétaires de la Rédaction : Georges BOHN et A. van GENNEP.

Sommaire du n° 57 (15 Septembre 1908).

fred Giard, par M. GEORGES BOHN.

sai sur les termes « Idéalisme » et « Réalisme » en art, par M. ALBERT SCHINZ.

Psychologie dans l'Œuvre de Flaubert (FIN), par M. JULES DE GAULTIER.

Notes et Analyses :

Les Manuscrits de Lamarck, par M. CASIMIR CÉPÈDE.
Correspondance d'Herbert Spencer, par M. EDMOND BORDAGE.
La Dépendance de la Morale et l'Indépendance des Mœurs, par M. LOUIS DUMUR.
Jean-Philippe Rameau.
Venise au XVIII^e siècle, par M. RAYMOND DE PASSILLÉ.

Livres Nouveaux.

Le programme de la *Revue des Idées* embrasse toutes les branches de la connaissance scien- que : philosophie, psychologie, mathématiques, physique, biologie, ethnographie, histoire, ences religieuses, sciences militaires, sociologie, philologie, histoire littéraire. Son but est de ir un public d'élite au courant des travaux les plus intéressants, sous une forme accessible à s les esprits cultivés et non seulement aux spécialistes de chaque domaine. Instrument de ture générale et éminemment synthétique, elle ne fait double emploi avec aucune autre olication.

FRANCE, un numéro....	2 fr. »	UNION POSTALE, un numéro..	2 fr. 25
— un an.....	20 fr. »	— un an.....	22 fr. »
— six mois	11 fr. »	— six mois	12 fr. »

Envoi franco d'un spécimen sur demande

XII^e ANNÉE, 1908

EMPORIUM

evue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° illustrées de plus de cent gravures.

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

an, ... **13 francs** | **Six mois**. . . . . **7 francs**

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

ur l'abonnement s'adresser à **l'Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)**

LE COURRIER MUSICAL

BI-MENSUEL (11^e ANNÉE)

OFFICE DU JOURNAL : 29, rue Tronchet, PARIS

Direction et rédaction : *128, rue de la Pompe*

ABONNEMENT France, 12 francs par an ; Etranger, 15 francs par an

Le numéro 50 centimes

n n° *spécimen* sera adressé sur demande faite à l'*Office du Courrier, 29, rue Tronchet*, is, et accompagnée d'un timbre de *25 centimes*.

CUMIN et MASSON, Editeurs à Lyon

EN VENTE

Les 45 derniers exemplaires

MOLIÈRE

OEUVRES COMPLÈTES

32 Pièces de format in-4°, ornées de 700 illustrations gravées d'après les compositions de J. LEMAN et Maurice LELOIR

Notices par A. de MONTAIGLON et T. de WYZEWA

Impression en caractères du XVII^e^ siècle

MONUMENT ÉLEVÉ A LA GLOIRE DE MOLIÈR

La plus belle Édition de luxe

La plus richement illustrée

EN VENTE LES DERNIERS EXEMPLAIRES A **PRIX RÉDUI**

300 fr. au lieu de 600 fr.

Payable 20 francs par mois

☞ **PRIME aux premières demandes**

CATALOGUE ET SPÉCIMEN ILLUSTRÉ

Envoi gratuit franco-poste sur demand

NOVALIS

[L'étude de Carlyle sur Novalis est le premier en date des travaux que l'œuvre de l'auteur d'*Henri d'Ofterdingen* ait inspirés hors d'Allemagne ; le premier en date, et longtemps le seul. En Allemagne même, depuis les jours lointains du Romantisme, Novalis était à peu près oublié, ou plutôt il était dédaigné. Il y a seulement quelques années que l'on a recommencé à s'y occuper de lui : ceci, un peu sous l'influence, sous le choc en retour de notre mouvement symboliste français qui, en Novalis, avait de bonne heure reconnu l'un de ses initiateurs. Les travaux de M. Ernest Heilborn et de M. Jakob Minor, qui, chacun de leur côté, ont donné une édition fort complète et une curieuse biographie du poète, ont, en Allemagne, contribué à tirer Novalis de cette condition de simple objet de « curiosité littéraire » qui avait été trop longtemps la sienne. Aujourd'hui, maintes études, maints commentaires, tout un mouvement ont fait prendre à Novalis, dans la littérature générale allemande, la place qui lui revient de droit.

En France, MM. Georges Polti et Paul Morisse, choisissant l'heure avec un parfait à propos, viennent de nous donner une nette et harmonieuse traduction d'*Henri d'Ofterdingen*, précédée d'une introduction où M. Henri Albert, avec sa compétence et son tact habituels, a précisé la position historique de Novalis dans la Littérature allemande. On sait que M. Maurice Maeterlinck avait déjà donné une belle traduction des *Disciples à Saïs* et des *Fragments*. On doit, d'autre part, à M. Maurice Pujo la traduction des *Chants spirituels*, parue dans *l'Art et la Vie*. Enfin M. Paul Morisse vient de terminer la traduction des *Hymnes à la Nuit*. De la sorte, l'on a désormais en français presque tout Novalis. Nous faisons connaître, quant à nous, l'étude de Carlyle. Il suffira, pour indiquer l'importance de ce travail critique, de constater qu'il est encore parfaitement au courant, à un moment où nos acquisitions touchant Novalis sont à peu près complètes. Ecrite dès la première heure (1829), quelques années seulement après la pu-

blication des œuvres de Novalis par Tieck et Schlegel, cette étude reste définitive sur la plupart des points.] (1)

Ed. B.

Il y a un certain nombre d'années, Jean-Paul Richter, se procurant un exemplaire des œuvres de *Novalis*, fut amené à penser que le public des lecteurs allemands était d'une humeur pressée; vu que, pour les livres demandant plus qu'une première lecture, il refusait de les lire du tout. Le *Novalis* de Jean-Paul, supposons-nous, était de la première édition, non coupé, poussiéreux, et la Bibliothèque Publique le lui avait, sans doute, prêté avec empressement, si ce n'est même avec joie. Mais les temps, semblerait-il, doivent avoir considérablement changé depuis lors ; en vérité, à juger des habitudes allemandes de lecture d'après les tomes en notre possession, nous déduirions une conclusion toute différente de celle de Jean-Paul; car ce sont ceux de la quatrième édition (2), peut-être par conséquent ceux du dix millième exemplaire, et cet exemplaire est celui d'un Ouvrage demandant, le méritant ou non, à être plus souvent lu que presque aucun autre dont l'examen nous ait jamais incombé.

Sans entrer du tout dans les mérites de Novalis, nous pouvons observer que nous regarderions comme un heureux symptôme littéraire qu'une aussi solide manière d'étudier fût pratiquée çà et là dans tous les pays : car, en dépit de la plupart des « Thés intellectuels », l'on peut affirmer qu'aucun bon livre, que n'importe quelle bonne chose, ne montre de suite son meilleur côté; bien plus, que le propre, à l'ordinaire, d'une véritable œuvre d'Art, si son excellence a quelque profondeur et quelque portée, c'est d'occasionner à première vue un certain désappointement; peut-être même, mêlé à son indéniable beauté, un certain sentiment d'aversion. Non que nous voulions, par cette remarque, jeter la pierre à la vieille corporation des Improvisateurs littéraires, ou à aucun des membres de cette diligente confrérie, dont le métier est de souffler des

(1) Sur Novalis, outre les renseignements donnés ci-dessus, voir *Mercure de France*, nos de juillet 1894, janvier 1895, octobre 1895 (article de M. Henri Albert, reproduit avec quelques variantes en tête de la traduction de MM. Georges Polti et Paul Morisse) et juillet 1901.

(2) *Novalis Schriften. Herausgegeben von Ludwig Tieck und Friedrich Schlegel.* (Ecrits de Novalis. Edités par Ludwig Tieck et Friedrich Schlegel). Quatrième édition. 2 vols. Berlin, 1826.

bulles de savon pour leurs semblables ; bulles de savon, naturellement, qui, si elles ne sont pas regardées et admirées tout de suite, seront l'instant d'après complètement perdues pour les yeux des hommes. Considérant l'utilité de ces souffleurs de bulles dans les communautés civilisées, nous leur souhaitons plutôt des reins solides, et toutes sortes de prospérités : mais nous voulions simplement prétendre que cette corporation de souffleurs de bulles ne devait pas devenir la seule et unique en Littérature ; qu'étant incontestablement la plus puissante, elle devait se contenter de cette prééminence, et ne point tyranniquement annihiler ses moins prospères voisins. Car il devrait être rappelé que la Littérature a positivement d'autres buts que celui de l'amusement du moment ; et même, peut-être, que ce dernier but, aussi glorieux qu'il puisse être, n'est point son plus haut ni son véritable but. Aussi disions-nous qu'il faudrait retenir dans des limites la corporation des Improvisateurs ; et que les lecteurs, tout au moins une certaine petite catégorie de lecteurs, devraient comprendre qu'il est quelques départements de la recherche humaine ayant encore leurs profondeurs et leurs difficultés ; qu'abstrus n'est point précisément synonyme d'absurde ; bien plus, que la lumière même peut être obscurité, dans un certain état de la vue ; que, bref, des cas peuvent se présenter où un peu de patience et quelque effort pour penser ne seraient pas absolument superflus en lisant. Que la foule de messieurs les écrivains quelconques se tienne sur son terrain, et y soit heureuse et applaudie : s'ils franchissent les limites de ce terrain, ils peuvent à vrai dire n'en prospérer que mieux, mais le lecteur en souffrira du dommage. Car de cette manière, un lecteur, accoutumé à pénétrer toute chose en une seconde de temps, en vient à oublier que sa sagesse et sa pénétration critique sont finies et non pas infinies ; et il commet ainsi plus d'une méprise dans ses conclusions. L'écrivain de Revue à son tour, qui n'est à vrai dire qu'un lecteur préparatoire, une sorte de draineur et de tamiseur travaillant à l'intention des lecteurs qui ont plus que lui les moyens de lire pour leur plaisir, suit bientôt son exemple : lecteur et Reviewer réagissent encore davantage sur la foule de messieurs les écrivains quelconques ; et de la sorte, chez eux tous, avec cette action et cette réaction, les choses vont de pire en pire.

Il nous semblerait plutôt que, sous le rapport de cette conscience apportée dans la lecture, les Allemands seraient quelque peu en avance sur nous autres Anglais; du moins, nous n'avons pas de preuve à montrer d'une telle conscience comme cette quatrième édition de *Novalis*. Le *Friend* de notre Coleridge, par exemple, et la *Biographia Litteraria* ne sont qu'une légère affaire en comparaison de ces *Schriften;* guère plus que l'Alphabet, et en lettres dorées, de la Philosophie et de l'Art ici enseignés avec des formes de Grammaire et de Précis de Rhétorique : pourtant les œuvres de Coleridge furent triomphalement condamnées par le monde de la critique, comme nettement inintelligibles; et dans le public lisant elles n'ont encore qu'une circulation invisible; comme des ruisselets d'eau vive, cachés pour le moment sous des monceaux d'écume et de neige de théâtre en papier, et qui seulement dans un jour éloigné, lorsque ces monceaux se seront décomposés en gaz et en résidu terrestre, pourront rouler à découvert en leur véritable limpide aspect, pour égayer l'œil de tous avec ce qui réside en eux de beauté et de fraîcheur éternelle. Il est admis aussi, de tous les côtés, que Mr. Coleridge est un homme de « génie », c'est-à-dire un homme ayant plus de pénétration intellectuelle que les autres hommes; et, chose assez étrange, on tient pour acquis, en même temps, qu'il a moins de pénétration intellectuelle que n'importe quel autre. Pour quoi d'autre ses doctrines doivent-elles être repoussées, sans examen, comme fausses et sans valeur, si ce n'est simplement parce qu'elles sont obscures? Ou comment expliquer pour nos esprits leur si palpable fausseté, si ce n'est par cette extraordinaire raison : qu'un homme apte à produire des pensées profondes (telle est la signification du génie) est inapte à les *voir*, une fois produites; que l'intelligence créatrice d'un Philosophe est dénuée de cette simple faculté de logique qui appartient à « tous les Attorneys, et à tous les gens qui ont fait leurs études à Edimbourg »? Le charretier de Cambridge, lorsqu'on lui demanda si son cheval pouvait « déduire des conséquences », répondit tout de suite : « Oui, tout ce qu'on voudra de raisonnable »; mais voici, semble-t-il, un homme de génie qui n'a pas un don semblable.

Quant à nous, nous le confessons, nous sommes trop novice dans l'étude de la nature humaine pour avoir rencontré une

telle anomalie. Jamais encore il ne nous est arrivé de tomber sur quelque homme de génie dont les conclusions ne correspondissent pas mieux à ses prémisses, et non pas plus mal, que celles des autres hommes; dont le génie, quand une fois il en était venu à être compris, ne se manifestât point en une vue plus profonde, plus pleine, plus vraie de toutes choses humaines et divines, que n'y prétendait le plus clair de vos si louables « hommes pratiques ». Telle, disions-nous, a été notre uniforme expérience; si uniforme, que nous nous attendons maintenant fort peu à la voir contredite. Sans doute, le vieil argument Pythagoricien, « le maître l'a dit », a depuis longtemps cessé d'être valable : de nos jours, personne, excepté le Pape de Rome, n'est complètement exempt d'erreurs de jugement; sans doute, un homme de génie peut se trouver adopter de fausses opinions; il *doit* même plutôt, comme tous les autres fils d'Adam, excepté cet enviable Pape, en adopter à l'occasion. Cependant, nous tenons pour une bonne maxime : Que nulle erreur n'est pleinement réfutée avant que nous ayons vu non seulement qu'elle est une erreur, mais *comment* elle en est devenue une; avant que, trouvant qu'elle choque les principes du vrai établis dans notre propre esprit, nous trouvions aussi de quelle manière elle a semblé s'harmoniser avec les principes du vrai établis dans cet autre esprit, peut-être si inexprimablement supérieur au nôtre. Traitées par cette méthode, il nous paraît encore, suivant une vieille parole, que les erreurs d'un homme intelligent sont littéralement plus instructives que les vérités d'un sot. Car l'homme intelligent marche dans de hautes régions, aux larges horizons; le sot, dans des sentiers bas, bordés de hautes barrières : à mesure que nous relevons la trace des pas du premier, pour découvrir où il a dévié, des provinces entières de l'Univers s'ouvrent devant nous; sur le sentier de l'autre, en admettant même qu'il n'ait point dévié du tout, rien, ou à peu près, ne se découvre à notre vue que deux ornières et deux haies.

Nous estimons, pour ces motifs, comme plus profitable, dans presque n'importe quel cas, d'avoir affaire à des hommes doués de profondeur qu'à des hommes superficiels : et si c'était possible, nous ne lirions aucun livre qui n'ait été écrit par un homme de la première catégorie. Nous voudrions en aimer et vénérer tous les membres, quelque douteux qu'ils pus-

sent nous sembler à première vue; bien plus, alors même qu'après investigation complète nous trouverions force choses à pardonner en eux. Ceux de nos lecteurs qui partagent quelque peu cette prédilection ne nous blâmeront point de leur faire connaître Novalis, un homme du plus indiscutable talent poétique et philosophique; dont les opinions, pour extraordinaires, pour tout à fait extravagantes même et dénuées de fondement qu'elles paraissent souvent, ne sont point sans avoir une stricte cohérence dans son propre esprit, et mèneront tout autre esprit qui les examinera consciencieusement à des considérations infinies; suscitant les plus étranges recherches des vérités nouvelles, ou de nouvelles possibilités de vérité, tout un monde inattendu de pensées, où, soit pour la croyance, soit pour la négation, les plus profondes questions nous attendent.

Dans ce qu'on appelle rendre compte d'un livre comme celui-ci, nous discernons que deux méthodes se présentent à l'artisan judicieux. La première et la plus commode consiste, pour le Critique, à se jucher résolument, pour ainsi dire, sur les épaules de son Auteur, et, là, paraître le commander et le regarder de haut par naturelle supériorité de stature. Quoi que dise ou fasse le grand homme, le petit homme en dissertera d'un air entendu et avec une légère moquerie condescendante; professant, avec beaucoup de sarcasme couvert, que ceci et cela est au-delà de *sa* compréhension, et demandant finement à ses lecteurs s'ils le comprennent! En ceci, il sera grandement aidé si, outre sa description, il peut citer quelques passages qui, dans leur état détaché et pris fort probablement selon une acception complètement faussée des termes, résonneront étrangement, et même, pour certains auditeurs, absurdement. Toutes ces choses seront assez faciles, s'il apporte quelque habileté dans son affaire, et s'il s'adresse à l'auditoire qu'il faut; les vérités, selon le train de ce monde, n'étant vraies que pour ceux-là qui en ont *quelque* intelligence; et, par exemple, il peut y avoir, dans les Bois du Yorkshire et les Entrepôts de charbon de la Tamise, force bonnes gens qui, si vous leur lisiez le Trente-neuvième des *Principia* (1), « exprimeraient leur compréhension par un rire allant d'une oreille à l'autre ». D'un autre côté, si notre Critique rencontre quelque passage dont la sagesse, profonde, claire et palpable pour le plus sim-

(1) Les *Philosophiæ naturalis principia mathematica*, de Newton.

ple, pourrait occasionner des craintes chez le lecteur, comme de ne pas rendre justice à un homme d'un talent à demi ignoré, dont il vaudrait peut-être mieux s'émerveiller que se gausser, notre critique, ou bien le supprime, ou bien, le citant avec un air d'impartialité méritoire, réclame de son auteur, d'un ton de commandement et d'encouragement, qu'il mette de côté ses lubies transcendantales et qu'il écrive toujours de la sorte, moyennant quoi *il* l'admirera. Là-dessus, le lecteur se sent réconforté, va comme sur des roulettes jusqu'à la conclusion de l' « Article », et l'achève dans le sentiment satisfait, non seulement que lui et le Critique comprennent cet homme, mais encore qu'avec quelques traits d'imagination et autres choses dans ce goût l'homme n'est guère mieux qu'une masse vivante de ténèbres.

C'est ainsi que le petit Critique triomphe des grands Auteurs, mais c'est le triomphe d'un sot. C'est ainsi encore qu'il se recommande à certains lecteurs, mais c'est la recommandation d'un parasite, et non d'un vrai serviteur. Le serviteur aurait, en cette circonstance, dit la vérité; la vérité, pour qu'elle pût profiter, toute rude qu'elle fût : le parasite flagorne son maître avec d'agréables propos, afin de pouvoir lui escamoter des applaudissements et certaines « guinées par feuille » ; substituant à l'ignorance, qui était inoffensive, l'erreur, qui ne l'est point. Et pourtant, pour le lecteur vulgaire, c'est assez naturel, cette onction flatteuse est pleine de soulagement. En fait, pour un lecteur de cette espèce, peu de choses peuvent être plus inquiétantes que de découvrir que sa petite Paroisse, à lui, où il vivait si borné et si absolu, n'est *pas*, après tout, l'Univers tout entier; qu'au delà de la colline qui abritait sa maison du vent d'Ouest et faisait pousser si tranquillement ses légumes, il y a d'autres collines et d'autres hameaux, des montagnes même et des cités flanquées de tours; toutes choses avec lesquelles il doit sur-le-champ, s'il veut continuer à passer pour un géographe, faire en sorte de se familiariser. Et c'est alors que le Critique, souvent son voisin dans la même Paroisse, est un homme précieux; il le mène aimablement au haut de la colline; lui montre qu'à vrai dire il y a, ou qu'il semble y avoir, d'autres espaces, ceux-là aussi d'une étendue illimitée; mais uniquement avec des montagnes de nuée et des cités fantasmagoriques ; le véritable caractère de cette région étant

la Vacuité, ou tout au mieux celui d'un désert pierreux habité par des Griffons et des Chimères.

Sûrement, si imprimer n'est point, comme propos de courtisan, « l'art de dissimuler sa pensée », tout ceci doit être assez blâmable. Est-ce le vrai métier du Critique d'être le complaisant de son lecteur, de sa paresse, de sa suffisance, de tout ce qu'il a de stupidité méprisante ; se prêtant avec zèle à ces tendances ; opposant avec soin des clôtures à toutes les nouvelles troublantes qui pourraient envahir ce paradis d'imbécile ? Est-il le prêtre de la Littérature et de la Philosophie, chargé d'interpréter leurs mystères à l'homme ordinaire ; lui apprenant, en consciencieux prédicateur, à comprendre ce qui est fait pour son entendement, à respecter ce qui est fait pour de plus hauts entendements que le sien ? Ou bien est-il simplement le valet de la Sottise, s'efforçant pour certains gages, payés en pouding ou en éloges, au mois ou au trimestre, de perpétuer le règne de la présomption et de la trivialité sur la terre ? S'il est ce dernier, ne doit-on pas lui conseiller de s'arrêter un instant, et de se demander sérieusement si le dénûment serait pire ou serait meilleur qu'une telle existence de chien ?

Notre lecteur s'aperçoit que notre intention est d'adopter l'autre méthode en ce qui concerne Novalis ; que notre désir est moins de le prendre de haut avec cet homme grandement doué, que de parvenir à nous faire quelque idée de lui ; que nous considérons sa manière d'être et de penser comme très singulière, mais non point comme nécessairement très méprisable par conséquent ; comme une chose, en fait, digne d'examen, et, plus que bien d'autres, difficile à examiner sagement et avec profit. Que personne n'espère que, dans cette occasion, Samson va être exhibé, aveugle et garrotté, pour qu'on s'en amuse. Et même, ceci ne serait-il point la mort, au sens spirituel, ce qui serait certainement dommage, pour le petit homme lui-même ? Car cette habitude de ricaner à toute grandeur, de rabaisser de force toute grandeur à son niveau, à lui, n'est-elle pas la principale cause qui rend ce niveau si peu digne de considération ? Advienne que pourra, nous n'avons point ici de rosée rafraîchissante pour la vanité du petit homme ; bien plutôt même, en frères charitables et en compagnons d'infortune soumis au même mal, nous porterions joyeusement la serpe dans cette drue végétation de vanité, qui

a poussé tout autour de lui, et la faucherions totalement, pour qu'ainsi le véritable aspect du monde et son propre véritable aspect ne lui fussent pas plus longtemps entièrement cachés. Mais ce frère refuse, faute d'un tel appât, de nous accompagner? Qu'il n'en accepte pas moins nos meilleurs vœux, et reste tranquille chez lui.

Ce n'est pas tout : au petit nombre de personnes de bonne foi qui nous suivent encore en cette occasion, nous sommes tenus, en toute justice, de dire que, loin de le prendre de haut avec Novalis, nous ne pouvons nous mettre, ni elles ni nous-même, à son niveau. Expliquer une aussi étrange individualité, produire un esprit de cette profondeur et de cette singularité devant l'esprit de lecteurs qui lui sont si étrangers en tous sens, serait une vaine prétention de notre part. Avec la meilleure volonté, et après des efforts répétés, nous ne sommes parvenu à nous faire pour nous-même qu'une faible idée de Novalis : ses Livres se présentent à nous avec toutes sortes de désavantages ; ils sont les œuvres posthumes d'un homme mort tout jeune, alors que ses opinions, loin d'être mûres pour l'attention publique, s'offraient encore frustes et décousues à sa propre attention ; étaient notées pour la plupart sous forme d'aphorismes détachés, « dont aucun », dit-il lui-même, « n'était sans vérité ou sans importance pour son propre esprit », mais qui demandaient naturellement à être remodelés, développés, condensés, à mesure que la matière se serait de plus en plus débrouillée en une logique unité ; fragments tout au plus d'un vaste ensemble qu'il ne réalisa point, n'ayant point vécu. Si ses éditeurs, Friedrich Schlegel et Ludwig Tieck, refusèrent de commenter ces Ecrits, nous pouvons bien être excusé de refuser de le faire. « Ce ne saurait être ici notre but », dit Tieck, « de recommander les présentes œuvres, ou de les juger, « dans la probabilité que tout jugement porté en l'état actuel « des choses serait un jugement prématuré et imparfait : car un « esprit d'une telle originalité doit être d'abord compris, sa « volonté saisie, et son intention affectueuse sentie et assurée « de réciprocité ; de sorte que, jusqu'à ce que ses idées aient « pris racine dans d'autres esprits et produit de nouvelles idées, « nous ne saurions voir nettement, d'après l'ordre historique, « quelle place il occupa lui-même, et quelle relation de lui à « son pays il y eut exactement. »

Cependant, Novalis est une figure d'une telle importance dans la Littérature Allemande qu'aucun de ceux qui étudient cette Littérature ne peut passer près de lui sans y faire attention. Si nous n'avons pas à essayer d'interpréter cette Œuvre pour nos lecteurs, nous devons du moins en faire remarquer l'existence, et, autant que nous sachions, montrer à ceux qui s'y intéressent comment ils peuvent y pousser plus loin leurs investigations pour leur propre profit. Dans ce but, il se pourra que nous laissions notre auteur parler surtout lui-même; joignant seulement telles interprétations indispensables, même pour l'intelligibilité verbale, et dans la mesure où nous pourrons nous porter garant avec quelque degré de confiance. Comme base de nos recherches, nous faisons connaître d'abord quelques particularités de sa brève existence; c'est une part de notre travail que nous rend facile le clair et délicat récit de Tieck, donné comme « Préface de la Troisième Edition ».

Frédéric de Hardenberg, plus connu en Littérature sous le pseudonyme de « Novalis », naquit le 2 mai 1772, dans une maison de campagne de sa famille, sise dans le Comté de Mansfeld, en Saxe. Son père, qui avait été militaire dans sa jeunesse, et qui gardait encore un goût pour cette profession, était à cette époque Directeur des Salines de Saxe, office auquel s'attachaient certain crédit et certaine dignité considérables. « C'était, dit Tieck, un homme vigoureux, infatigablement actif, « d'un caractère ouvert, résolu, un véritable Allemand. Ses « sentiments religieux en firent un membre de la Commu- « nauté des Frères Moraves ; mais son naturel resta toujours « gai, franc, bourru et sans façon ». La mère aussi était d'un mérite distingué; « un modèle de piété noble et de douceur chrétienne »; vertus que sa vie lui donna depuis mainte occasion d'exercer.

Sur le jeune Frédéric, que nous continuerons d'appeler Novalis, les qualités de ses parents doivent avoir exercé une influence plus qu'ordinaire; car il fut élevé d'une manière très retirée, à peu près sans autres compagnons qu'une sœur d'un an plus âgée et deux frères cadets. Une disposition religieuse prononcée semble avoir été commune, sous maintes formes bienfaisantes, à toute la famille : en Novalis surtout elle fut toujours le principe directeur dans la vie; se manifesta non

moins dans ses spéculations scientifiques que dans ses sentiments et dans sa conduite. On dit que, dans son enfance, il se fit surtout remarquer par l'entière, enthousiaste affection avec laquelle il aimait sa mère ; et par une certaine humeur silencieuse, solitaire, telle qu'il ne prenait pas de plaisir aux jeux de garçons et évitait plutôt la société des autres enfants. Tieck mentionne que, jusqu'à sa neuvième année, on ne remarqua en lui aucune vivacité d'intelligence ; mais à cette époque, chose assez étrange, certaine violente maladie biliaire, qui l'avait presque annihilé, sembla éveiller ses facultés à une vie propre, et il devint l'écolier ayant le plus de facilité et d'empressement dans toutes les branches de ses études.

Dans sa dix-huitième année, après quelques mois de préparation dans quelque *Gymnasium*, seule instruction qu'il semble avoir reçue dans une école publique, il se rendit à Iéna et y resta trois ans. Après quoi il passa un laps de temps à l'Université de Leipzig, et un autre, « pour compléter ses études », à celle de Wittemberg. C'est, semble-t-il, à Iéna qu'il fit la connaissance de Friedrich Schlegel ; là aussi, supposons-nous, qu'il étudia sous Fichte. Il conçut pour ces deux hommes une admiration et une affection grandes ; et l'un et l'autre exercèrent, c'est certain, « une grande et durable influence sur toute sa vie ». Fichte, particulièrement, dont la haute éloquence et le pur et calme enthousiasme le rendaient, a-t-on dit, irrésistible comme enseigneur (1), avait complètement gagné Novalis à ses doctrines ; et, en effet, la *Wissenschaftslehre*, « qu'il étudia », nous dit ce dernier, « avec un zèle infatigable », paraît avoir été le fondement de toutes ses futures spéculations en Philosophie. Outre les recherches métaphysiques, et l'acquit d'usage en littérature classique, Novalis semble « s'être attaché avec ardeur aux Sciences Physiques, et aux Mathématiques, leur base » : de bonne heure, il avait beaucoup lu l'Histoire, « avec une ardeur extraordinaire » ; les Poèmes avaient été de longue date « les délices de ses loisirs » ; particulièrement cette espèce dénommée *Mœhrchen* (Contes traditionnels), qui eut jusqu'à la fin sa prédilection ; et cela avait été aussi, presque dès l'enfance, son amusement préféré de lire de telles compo-

(1) Schelling, avons-nous appris, rend compte, de la façon suivante, de Fichte et de sa *Wissenschaftslehre* (*Doctrine de la Science*) : « La Philosophie de Fichte était comme l'éclair ; elle n'apparaissait qu'un instant, mais elle allumait un feu qui devait brûler toujours. » (Note de Carlyle.)

sitions, et même d'en réciter, de sa propre invention. Il a laissé un remarquable morceau de cette espèce, inséré dans *Heinrich von Ofterdingen*, sa principale œuvre littéraire.

Mais le temps était venu, où l'étude devait être subordonnée à l'action, et où il fallait se décider sur ce qu'on appelle une profession. Quand éclata la guerre avec la France, Novalis avait été pris d'un goût violent et tout à fait inattendu pour la vie militaire : cependant, les arguments et les pressantes instances de ses amis finirent par avoir raison de cette lubie; il semble avoir été décidé qu'il exercerait l'état de son père ; et de la sorte, vers la fin de 1794, il se retira à Arnstadt, en Thuringe, « pour se former aux affaires pratiques sous le Kreis-Amtmann Just ». Dans ce *Kreis-Amtmann* (Administrateur du Cercle (1)), il trouva un sage et bienveillant ami; il s'appliqua honnêtement à son affaire ; et il se peut qu'il n'ait prévu, dans tous ses calculs sérieux, qu'une vie aussi unie et ordinaire que l'avaient été ses années passées. Une circonstance, et celle-ci aussi d'un genre non extraordinaire, semble, d'après l'opinion de Tieck, avoir modifié la forme entière de son existence.

Ce fut peu de temps après son arrivée à Arnstadt, qu'il fit, dans une maison de campagne du voisinage, la connaissance de Sophie von K. — Le premier regard de cette beauté gracieuse et merveilleusement séduisante fut décisif pour toute sa vie ; nous dirons même que le sentiment, qui maintenant le pénétrait et l'inspirait, fut la substance et l'essence de sa vie tout entière. Parfois, dans la physionomie et le visage d'un enfant, il y a une expression que sa beauté trop angélique, trop éthérée nous force d'appeler non terrestre, céleste ; et d'ordinaire, à l'aspect de ces purs et presque diaphanes visages, il nous vient une crainte qu'ils ne soient trop tendres et trop délicatement formés pour cette vie ; que ce ne soit la Mort, ou l'Immortalité, qui, du fond de ces yeux lumineux, nous considère si expressivement ; et trop souvent un rapide déclin change en certitude notre triste pressentiment. Encore plus impressionnantes sont de telles créatures, lorsqu'elles ont heureusement dépassé leur premier âge, et qu'elles se présentent à nous épanouies en la première fleur de la virginité. Toutes les personnes qui ont connu la merveilleuse amie de notre ami s'accordent à dire que rien ne peut donner une idée de la grâce et de la céleste harmonie qui accompagnaient la belle créature, de la beauté qui brillait en elle, de la

(1) Division territoriale.

douceur et de la majesté dont elle était nimbée. Novalis devenait poète toutes les fois qu'il lui arrivait de parler d'elle. Elle avait accompli sa treizième année lorsqu'il la vit pour la première fois : le printemps et l'été de 1795 furent l'époque radieuse de sa vie ; tout le temps que ses occupations lui laissaient, il le passait à Grüningen : et vers la fin de cette même année il obtint des parents de Sophie promesse de leur consentement futur.

Malheureusement, d'ailleurs, ces jours sereins durèrent trop peu. Bientôt après ceci, Sophie tomba dangereusement malade « d'une fièvre, accompagnée de douleurs au côté » ; et son amoureux eut à redouter les pires conséquences. Peu à peu, il est vrai, la fièvre la laissa ; mais non la douleur, « qui, par sa violence, lui gâta encore plus d'une belle heure », et donna lieu à diverses appréhensions, bien que le médecin assurât que cela n'avait pas d'importance. En partie satisfait de ce pronostic favorable, Novalis était allé à Weissenfels, chez ses parents ; et les occupations ne lui manquèrent pas, étant maintenant nommé Auditeur dans le service dont son père était le Directeur : pendant tout l'hiver, les nouvelles de Grüningen furent favorables ; au printemps il fit lui-même visite à la famille, et trouva sa Sophie, selon toute apparence, bien. Mais soudain, en été, ses espérances et ses occupations furent suspendues par la nouvelle qu'« elle était à Iéna, et avait subi une opération chirurgicale ». Son mal consistait en un abcès au foie : elle avait exprimé le désir qu'on ne lui parlât point du danger où elle était avant que le pire fût passé. Le chirurgien d'Iéna faisait espérer une guérison, bien que lente ; mais au bout de peu de temps l'opération dut être recommencée, et l'on pouvait craindre à présent que les forces de la patiente ne fussent par trop épuisées. La jeune fille supporta tout cela avec un courage inaltérable et la plus souriante résignation : sa mère et sa sœur, Novalis, avec ses parents et deux de ses frères, tous suivant avec un intérêt profond l'événement, faisaient tout leur possible pour l'encourager. En décembre, sur son désir, elle revint chez elle ; mais il était évident qu'elle devenait de plus en plus faible. Novalis allait et venait entre Grüningen et Weissenfels, où il trouvait aussi un logis désolé ; car Erasme, un de ces deux frères, était depuis longtemps malade, et l'on croyait à présent qu'il allait mourir.

Le 17 mars, dit Tieck, était le quinzième anniversaire de sa

Sophie ; et le 19, vers midi, elle mourut. Personne n'osait annoncer cette nouvelle à Novalis ; enfin, son frère Charles s'en chargea. Le pauvre jeune homme s'enferma, et après trois jours et trois nuits de pleurs, il partit pour Arnstadt, afin d'être là, avec son véritable ami (1), près du lieu où maintenant reposaient les restes de ce qui lui était le plus cher. Le 14 avril, son frère Erasme aussi quitta ce monde. Novalis écrivit pour informer de l'événement son frère Charles, qui avait été obligé de faire un voyage en Basse-Saxe : « Aie du courage », dit-il, « Erasme a prévalu ; les fleurs de notre belle guirlande ne tombent ici, une à une, que pour être réunies dans l'Au-delà, avec plus de grâce et pour toujours. »

Parmi les papiers publiés dans ces volumes sont trois lettres, écrites vers ce temps, qui indiquent tristement l'état d'esprit de l'auteur. « Le Soir s'est fait autour de moi », dit-il, « tandis que je regardais la rougeur du Matin. Mon « chagrin est sans bornes comme mon amour. Depuis trois « ans, elle a été ma pensée de chaque heure. Elle seule m'at- « tachait à la vie, au pays, à mes occupations. Avec elle j'ai « tout quitté ; car c'est à peine désormais si je me sens *moi-* « *même*. Mais le Soir est venu ; et j'éprouve comme si j'avais « à me mettre en voyage de bon matin ; aussi voudrais-je « bien me reposer et ne voir que des visages amis auprès de « moi ; — je voudrais vivre tout à fait selon son esprit, être « aussi doux et tendre de cœur qu'elle l'était. » Et encore, quelques semaines plus tard : « Je vis de l'ancienne vie dispa- « rue, ici, en une silencieuse méditation. J'ai eu vingt-cinq « ans hier. Je suis allé à Grüningen, et je me suis tenu près « de son tombeau. L'endroit est sympathique ; clos d'une « simple balustrade blanche ; il se trouve à part, et haut. Il « y a là une place tranquille. Le village, avec ses jardins en « fleurs, s'appuie au flanc de la colline ; et çà et là l'œil se « perd dans les lointains bleus. Je sais que vous auriez aimé « à vous trouver près de moi, à fixer une à une les fleurs, que « j'ai reçues en présent d'anniversaire, dans le tertre de son « tombeau. Il y a maintenant deux ans, elle me fit un gai « présent, un drapeau avec la cocarde nationale. Aujourd'hui, « ses parents m'ont donné les menus objets qu'elle avait « reçus, joyeusement encore, à son dernier anniversaire. Ami, « — c'est toujours le Soir, et bientôt ce sera la Nuit. Si vous

(1) Just, l'administrateur du Cercle.

« partez, pensez à moi, et visitez, quand vous reviendrez, la « tranquille demeure, où votre Ami reposera pour toujours, « avec les cendres de sa bien-aimée. Adieu ! » — Cependant, un calme singulier lui vint : des profondeurs mêmes de son chagrin, il s'éleva une paix, une joie pure comme il n'en avait encore jamais connu.

A cette époque, observe Tieck, Novalis vivait uniquement pour son chagrin : il était naturel pour lui de regarder le monde visible et le monde invisible comme un seul monde, et de ne distinguer la Vie de la Mort que par le désir qu'il avait de celle-ci. En même temps aussi, la vie devenait pour lui une vie magnifiée ; et tout son être se perdait comme en la brillante et consciente vision d'une Existence supérieure. La sainteté de la Douleur, l'amour senti au fond du cœur, le pieux désir de la mort, voilà ce qui doit nous expliquer son caractère et toutes ses conceptions : et il semble possible que cette époque, avec ses profonds chagrins, ait mis en lui le germe de la mort, en supposant que ce ne fût point, dans tous les cas, son sort de nous être si tôt ravi.

Il resta plusieurs semaines en Thuringe ; et il revint, apaisé et vraiment purifié, à ses occupations, dont il s'acquitta avec plus de zèle que jamais, bien qu'il se regardât maintenant comme un étranger sur la terre. C'est dans cette période que se placent, quelques-unes au début, beaucoup à la fin, spécialement dans l'automne de cette année, la plupart de ces compositions que nous donnons ici au public, en manière d'extraits et de morceaux choisis, sous le titre de *Fragments ;* de même pour les *Hymnes à la Nuit.*

Tel est l'exposé que notre Biographe fait de cette circonstance, et des conclusions importantes où elle l'a conduit. Nous l'avons reproduit avec tout ce détail, et presque dans les termes mêmes du texte, pour mieux mettre nos lecteurs à même de juger sur quels motifs Tieck appuie son opinion : Que là se trouve la clef de toute l'histoire spirituelle de Novalis, que « le sentiment qui maintenant le pénétrait et l'inspirait peut passer pour avoir été la substance de sa Vie ». Il nous conviendrait mal de contredire un homme si bien qualifié pour juger de tous les sujets, et qui se trouvait dans de si bonnes conditions pour se former un jugement juste sur ceci : cependant nous pouvons dire que, pour nos esprits à nous, tout bien considéré, la certitude de cette hypothèse n'est nullement évidente. Ou plutôt c'est peut-être à l'expression, au langage trop déterminé et trop exclusif où l'hypothèse est formulée,

qu'iraient nos objections ; car nous ne pouvons faire autrement que de croire, tant la vérité en l'espèce est claire, que Tieck lui-même consentirait à modifier son exposé. Que toute l'existence philosophique et morale d'un homme comme Novalis ait été façonnée et déterminée par la mort d'une jeune fille, presque d'une enfant, que rien, autant qu'on en peut juger, ne distinguait spécialement, sauf sa beauté, laquelle doit avoir été en tout cas très passagère, — ceci semblera sans doute à chacun un singulier enchaînement. Nous ne pouvons nous empêcher de penser que quelque résultat exactement semblable comme effet moral aurait pu être atteint par bien des moyens différents ; bien plus, que, par un moyen ou par l'autre, il n'aurait pas manqué d'être atteint. Pour des esprits comme Novalis, le bonheur terrestre n'est en aucun cas si doux et si constant, qu'il n'enseigne peu à peu la grande doctrine de l'*Entsagen*, du « Renoncement », par qui seul, comme l'a observé un sage bien connu de Herr Tieck, « l'on peut vraiment dire que commence le réel début dans la Vie ». L'expérience, le grand maître d'école, semble avoir enseigné de bonne heure cette doctrine à Novalis, par l'échec de son premier désir passionné ; et là gît la réelle influence de Sophie von K. sur son caractère ; influence, imaginons-nous, que maintes autres choses auraient pu et dû aussi bien exercer ; car c'est moins la sévérité de l'Enseigneur que l'aptitude de l'Elève qui fait la sûreté de la leçon ; et les effets purifiants de l'Espoir frustré, de l'Affection qui en ce monde sera toujours sans asile, ne dépendent pas non plus de la valeur ou de l'amabilité de ses objets, mais de celle du cœur qui la nourrissait, et qui peut tirer une douce sagesse d'un si dur désappointement. Nous ne disons pas que Novalis continua d'être comme si cette jeune fille n'eût point existé ; les causes et les effets reliant chaque homme et chaque chose à chaque autre s'étendent d'un bout à l'autre du Temps et de l'Espace ; mais il semble certainement injuste de le représenter comme aussi complètement docile en la main du Hasard ; un simple pipeau sur lequel le Sort pût jouer des airs, et qui rendait une mystique, profonde, presque surnaturelle mélodie, simplement parce qu'une jeune femme était belle et mortelle.

Nous nous sentons d'autant plus fondé dans cette critique au cœur dur et si peu romanesque, en lisant le passage immédia-

tement suivant du Récit de Tieck. De suite après ces circonstances, Novalis se rend à Freyberg ; et là, en 1798, par conséquent à peine un peu plus ou un peu moins d'un an après la mort de sa première amie, il fait la connaissance, et devient le fiancé, d'une certaine « Julie von Ch... » ! A vrai dire, toujours depuis et jusqu'au bout, sa vie paraît avoir été plus que d'habitude gaie et heureuse. Tieck ne sait trop quoi dire de ces fiançailles, qui doivent avoir un air si choquant pour tous les lecteurs de romans : il admet qu' « elles sembleront peut-être singulières à tout le monde en dehors de ses amis intimes » ; il affirme, néanmoins, que « Sophie, comme on peut « le voir d'ailleurs par ses écrits, continua d'être le centre de « ses pensées ; et même que, disparue, elle était plus haut placée « dans son respect que lorsqu'elle était visible et là » ; et se dépêchant de passer outre, presque comme sur un sujet scabreux, il déclare que Novalis éprouvait cependant comme l'impression « que l'amabilité de l'esprit et du caractère pouvait en quelque mesure réparer sa perte » ; et il nous laisse de la sorte à nos réflexions sur la chose. Nous considérons ceci comme jetant un jour sur la critique plus haut faite, et comme mettant de grandes réserves à notre acceptation de la théorie de Tieck. Mais peut-être, après tout, est-ce dans un Roman de la Collection Minerva, ou aux Imaginations d'une tendresse particulière, qu'une telle conduite semblerait très blâmable. La constance, dans son vrai sens, peut être appelée la racine de toute excellence ; spécialement excellente est la constance dans le bien-faire actif, dans l'assistance amicale envers ceux qui nous aiment, et envers ceux qui nous haïssent : mais la constance dans la souffrance passive, par contre, en dépit de la haute valeur qu'on lui attribue dans les Bibliothèques Circulantes, est une vertu distinctement inférieure, plutôt un hasard qu'une vertu, et elle est en tous cas d'une extrême rareté en ce monde. Pour Novalis, sa Sophie pouvait encore être comme une présence sainte, triste et inexprimablement douce, faite pour être adorée dans le plus intime sanctuaire de sa mémoire : mais un culte de cette sorte n'est point la seule affaire de l'homme ; aussi ne censurerions-nous pas Novalis de sécher ses pleurs, et de nouveau de regarder avec espoir devant lui sur la terre, qui est encore, comme elle l'était avant, le plus étrange composé de mystère et de lumière, de joie aussi bien

que de douleur. « La Vie appartient au vivant; et celui qui vit doit être prêt aux vicissitudes. » La circonstance discutable chez Novalis est peut-être sa trop grande rapidité à faire une seconde cour : faute ou malheur qui doit être d'autant plus regretté que ce mariage aussi devait rester à l'état de projet et que Novalis ne devait en avoir que l'avant-goût.

C'est dans le but d'étudier la minéralogie, sous le fameux Werner, que Novalis s'était rendu à Freyberg. Il avait un grand penchant pour cette science, comme à vrai dire pour toutes les sciences physiques, qu'il semble, à en juger par ses écrits, avoir approfondies d'après un grand et original principe, fort différent tant de celui de nos vains faiseurs de théories et de généralisations que de celui de cette catégorie encore plus mélancolique de gens qui simplement « collectionnent les faits » et, pour la torpeur ou l'extinction totale de la faculté pensante, s'efforcent de s'arranger en recourant à l'usage plus assidu du chalumeau et du goniomètre. Le commencement d'un ouvrage, intitulé *les Disciples à Saïs*, qui devait être, nous apprend Tieck, un « Roman de philosophie naturelle (1) », fut écrit à Freyberg, à cette époque : mais il resta inachevé, interrompu ; et il se présente à nous maintenant comme un très mystérieux fragment, découvrant des profondeurs scientifiques, où, faute de lumière, notre œil ne peut pénétrer, et que nous avons encore moins de moyens de sonder et de mesurer exactement. Les divers aperçus hypothétiques sur la « Nature », c'est-à-dire sur la Création visible, placés ici dans la bouche de plusieurs « Disciples », diffèrent plus ou moins, presque tous, de tout ce que nous avons jamais rencontré ailleurs. Nous aurons ci-après l'occasion de nous référer plus particulièrement à cet ouvrage.

Les relations que Novalis noua, peu après ceci, avec Schlegel l'aîné (Auguste Wilhelm), et plus encore celles avec Tieck, dont il fit aussi la première rencontre à Iéna, semblent avoir opéré une diversion considérable dans l'ordre de ses études. Tieck et les Schlegel, avec quelques associés moins actifs, parmi lesquels l'on trouve maintenant Wackenroder et Novalis, étaient alors engagés dans leur fameuse campagne

(1) « Physical Romance. » Nous empruntons ici l'interprétation de M. Henri Albert, dans sa préface à la traduction d'*Henri d'Ofterdingen*, de MM. Paul Morisse et Georges Polti.

contre la Sottise, ou ce qui s'appelait soi-même la « Vieille Ecole » littéraire; vieille et plutôt méprisable « Ecole », qu'ils avaient déjà, tant par une guerre en règle que par des guérillas, réduite à un grand embarras ; et, de fait, on les considère comme ayant, en définitive, réussi à l'extirper complètement, ou tout au moins à la ramener aux frontières mêmes de sa Cimmérie native. C'est, semble-t-il, dans ce groupe d'hommes que Novalis se produisit pour la première fois publiquement comme écrivain : certains de ses *Fragments*, sous le titre de *Blüthenstaub* (Pollen), ses *Hymnes à la Nuit* et diverses compositions poétiques furent donnés dans le *Musen Almanach* de F. Schlegel et autres périodiques ayant la même direction ou une direction amie. Novalis lui-même semble dire que ce fut surtout l'influence de Tieck qui « réveilla la Poésie en lui ». Quant à la réception que ces morceaux trouvèrent, nous n'avons point de renseignement : cependant, Novalis paraît avoir été ardent et diligent dans sa nouvelle entreprise, comme dans ses anciennes ; et non moins heureux que diligent.

Dans l'été de 1800, dit Tieck, je le vis pour la première fois, durant une visite à mon ami Wilhelm Schlegel ; et notre connaissance devint bientôt la plus confiante amitié. Ce furent de beaux jours, ces jours que nous passâmes avec Schlegel, Schelling et quelques autres amis. A mon retour chez moi, j'allai le voir chez lui et fis connaissance avec sa famille. C'est là qu'il me lut *les Disciples à Saïs* et plusieurs de ses *Fragments*. Il m'escorta jusqu'à Halle ; et nous joufmes à Giebichenstein, dans la maison de Riechardts, de quelques autres heures délicieuses. Vers ce temps, la première idée de son *Ofterdingen* lui était venue. Durant une période plus ancienne, certains de ses *Chants spirituels* avaient été composés : ils devaient faire partie d'un livre d'Hymnes chrétiens, auquel il avait l'intention de joindre une collection de sermons. Pour le reste, il était fort diligent dans ses occupations professionnelles ; tout ce qu'il faisait, il le faisait avec conscience ; la plus petite affaire n'était pas insignifiante pour lui.

Les occupations professionnelles auxquelles il est fait allusion ici semblent lui avoir laissé beaucoup de loisir, la latitude de fréquents changements de place, et même de résidence. Peu de temps après, nous le trouvons « vivant durant un bon « laps de temps dans un endroit solitaire de la Plaine d'Or

« en Thuringe, au pied du Kyffhæuser » ; ayant pour principale société deux officiers de l'armée, généraux par la suite ; « solitude où fut écrite une grande partie de son *Ofterdingen.*» Le premier volume de cet *Heinrich von Ofterdingen*, une sorte de roman artistique (1), qui devait être, disait-il lui-même, une « Apothéose de la Poésie », fut bientôt publié ; dans quelles circonstances, ou avec quel résultat, nous n'avons pas, non plus que précédemment, de renseignement là-dessus. Tieck avait pendant quelque temps résidé à Iéna, et vu longuement Novalis à différentes reprises. Se préparant à quitter ce lieu, il vint lui faire une visite d'adieu à Weissenfels ; il le trouva « quelque peu plus pâle », mais plein de gaîté et d'espoir ; plein « des plans de son futur bonheur ; sa maison était déjà toute « prête ; dans quelques mois il allait se marier : il parla avec « non moins d'entrain du prompt achèvement d'*Ofterdingen*, « et d'autres livres ; sa vie semblait s'épanouir en une activité « et un amour très féconds ». C'était en 1800 : quatre ans plus tôt Novalis avait désiré et attendu la mort, mais l'heure n'en était point venue pour lui ; maintenant la vie de nouveau est féconde et largement déployée sous ses yeux, et sa fin est toute proche. Tieck le quitta, et ce devait être pour toujours.

Dans le courant du mois d'août, Novalis, se préparant à son voyage à Freyberg en une si heureuse occasion, fut alarmé par une apparition de sang provenant des poumons. Le médecin traita cela comme une chose sans importance ; cependant, le mariage fut retardé. Il se rendit à Dresde, avec ses parents, pour prendre consultation ; il demeura là quelque temps sans que son état s'améliorât ; en apprenant la mort accidentelle d'un jeune frère à la maison, il se rompit un vaisseau sanguin ; et le docteur alors déclara sa maladie incurable. Ceci, comme cela arrive dans ces maladies, n'était nullement l'opinion du patient ; il exprima le désir d'essayer d'un climat plus chaud, mais on le jugea trop faible pour le voyage. En janvier (1801) il retourna chez lui, déclinant rapidement, ce qui était visible pour tout le monde excepté pour lui-même. Sa fiancée était déjà allée le voir, à Dresde. Nous pouvons citer Tieck pour le reste :

Plus il approchait de sa fin, et plus il attendait avec confiance

(1) Art-Romance.

une prompte guérison ; car la toux diminuait, et, excepté la langueur, il ne se sentait pas malade. Avec l'espoir et l'amour de la vie, un talent nouveau et des forces fraîches semblaient aussi s'éveiller en lui ; il pensait, avec un redoublement d'amour, à tous ses travaux projetés ; il décidait de récrire *Ofterdingen* d'un bout à l'autre ; et, peu avant sa mort, il dit en une occasion : « Jamais jusqu'ici je n'ai su ce qu'était la poésie ; des chants et des poèmes innombrables, et d'un caractère tout différent de toutes mes productions précédentes se sont élevés en moi. » A partir du dix-neuf mars, jour anniversaire de la mort de sa Sophie, il devint visiblement plus faible ; plusieurs de ses amis le visitèrent ; et il ressentit une grande joie lorsque, le vingt-un, son bon et vieil ami, Friedrich Schlegel, vint le voir d'Iéna. Il eut avec lui une longue causerie ; surtout sur leurs opérations littéraires, à chacun d'eux. Durant ces jours, il était très en train ; ses nuits aussi étaient tranquilles ; et il jouissait assez d'un bon sommeil. Le vingt-cinq, vers six heures du matin, il se fit apporter par son frère certains livres, pour chercher quelque chose ; puis il commanda son déjeuner, et causa avec bonne humeur jusqu'à huit heures ; vers neuf heures, il pria son frère de lui jouer un peu du clavecin, et il s'endormit pendant le morceau. Friedrich Schlegel, peu après, entra dans la chambre, et le trouva dormant paisiblement ; ce sommeil dura jusqu'à près de midi, moment où, sans le plus léger mouvement, il trépassa, gardant, resté pareil dans la mort, son doux regard habituel comme s'il vivait encore.

Ainsi mourut, continue l'affectueux Biographe, avant d'avoir accompli sa vingt-neuvième année, notre Ami, dont les connaissances étendues, le talent philosophique et le génie poétique doivent obtenir notre amour aussi bien que notre admiration. Comme il avait tellement dépassé son temps, notre pays aurait pu attendre, de pareils dons, d'extraordinaires choses, si cette mort prématurée ne l'eût emporté : quoi qu'il en soit, les écrits inachevés qu'il a laissés ont déjà exercé une grande influence ; et de beaucoup de ses grandes pensées se communiquera encore, dans l'avenir, l'inspiration, et de nobles esprits, de profonds penseurs seront éclairés et enflammés par les étincelles de son génie.

Novalis était grand, svelte, de nobles proportions. Il portait en longues boucles sa chevelure châtain clair, ce qui à cette époque était moins inusité que maintenant ; ses yeux, d'un brun noisette, étaient clairs et lumineux ; et le teint de son visage, surtout celui de son beau front, presque transparent. La main et les pieds étaient quelque peu trop grands, et sans élégance. Son air était toujours aimable et gai. Pour ceux qui ne distinguent un homme qu'autant qu'il se met en avant, ou qu'il s'efforce, par une politesse étudiée, par une tenue fashionable, de briller ou de se singulariser, Novalis se perdait dans

la foule ; pour des yeux plus exercés, en revanche, il présentait une figure qu'on pouvait dire belle. Dans ses contours et son expression, sa face ressemblait d'une façon frappante à celle de l'Evangéliste saint Jean, tel que nous le montre le grand et noble tableau d'Albrecht Dürer, à Nuremberg et à Munich.

Il avait le parler haut et animé, le geste ardent. Je ne l'ai jamais vu fatigué : bien que nous eussions causé fort avant dans la nuit, c'était encore parce qu'il le voulait bien qu'il s'arrêtait, par égard pour le repos, et même alors il avait l'habitude de lire avant de s'endormir. Il ne ressentait jamais d'ennui, fût-ce en des compagnies déprimantes, parmi des gens médiocres ; car il était sûr de trouver tout de même quelqu'un, l'un ou l'autre, qui lui apprît encore quelque chose dont il pût tirer profit, aussi insignifiant que cela semblât. Son amabilité, ses manières franches lui conciliaient partout la faveur : son habileté dans l'art du savoir-vivre était si grande que les esprits les plus ordinaires ne percevaient point combien il était au dessus d'eux. Bien qu'il se complût surtout, dans la conversation, à déployer les profondeurs de l'âme, et qu'il parlât comme inspiré des régions des mondes invisibles, il était cependant joyeux comme un enfant ; il plaisantait avec une gaîté libre et sans artifice, et participait cordialement aux plaisanteries de sa compagnie. Sans vanité, sans hauteur pédante, éloigné de toute affectation et de toute hypocrisie, il était un homme vrai, ingénu, la plus pure et la plus aimable personnification d'un haut et immortel esprit.

En voilà assez sur la figure et l'histoire extérieures de Novalis. En ce qui concerne sa structure et sa signification intérieures, dont la compréhension intéresse principalement ici nos lecteurs, nous avons déjà reconnu que nous ne nous flattions pas d'en avoir une idée complète. Le plus léger examen de ses écrits nous indique un esprit d'une profondeur et d'une originalité merveilleuses ; mais en même temps, d'une nature ou d'une constitution si abstruses, si complètement différentes de tout ce que nous avons pu remarquer ou expérimenter nous-même, que pénétrer pleinement son caractère essentiel, à plus forte raison le faire voir nettement, serait une tâche extrêmement difficile. Peut-être même, à l'entreprendre avec les moyens qui nous sont familiers, une tâche impossible : car Novalis appartient à cette catégorie de personnes qui ne reconnaissent point la « méthode syllogistique » comme l'instrument principal de l'investigation de la vérité, ou qui ne se croient pas toujours tenues de s'arrêter court là où sa clarté leur manque. Il y a bon nombre de ses opinions qu'il devrait déses-

pérer de prouver devant la plus patiente Cour de justice; heureux même de les voir là sans créance. Il aimait beaucoup et avait assidûment étudié Jacob Bœhme et autres écrivains mystiques; et il était lui-même, sans qu'il s'en cachât beaucoup, un Mystique en grande partie. Non pas, à vrai dire, ce que nous autres Anglais, en langage courant, nous appelons un Mystique ; c'est-à-dire simplement un homme que nous ne comprenons pas, et que, nous tenant sur nos gardes, nous regardons ou regarderions volontiers comme un sot. Novalis était un Mystique, ou avait une affinité avec le Mysticisme, au sens primordial et vrai de ce mot, que des exemples éclaircissent quelque peu chez nos propres Théologiens Puritains, et qui aujourd'hui ne comporte point de discrédit en Allemagne, ni, si l'on ne parle pas des gens sans importance, dans tout autre pays. Bien plus, on rappellera des choses qui sont à la gloire du Mysticisme, pris dans ce sens : Le Tasse, comme on le peut constater dans plusieurs de ses écrits en prose, était ouvertement un Mystique ; Dante est regardé comme l'homme principal de cette classe.

Cependant, malgré toute la tolérance et tout le respect dus au Mysticisme de Novalis, cette question se pose encore à nous : Comment le comprendrons-nous, et, en quelque mesure, le représenterons-nous? Comment cette condition spirituelle, qui, selon son propre dire, est comme la Lumière pure, sans couleur, sans forme, infinie, peut-elle être représentée par de simples Peintres de Logique (1), par de simples Graveurs, pourrions-nous dire, qui, en dehors de la plaque et du burin, produisant une combinaison très limitée de noirs et de blancs, n'ont aucun moyen de représenter quoi que ce soit? Novalis lui-même a une ligne ou deux, et pas davantage, sur le Mysticisme expressément : « Qu'est-ce que le Mysticisme? » demande-t-il. « Que voyons-nous qui doive être traité mystiquement? La « Religion, l'Amour, la Nature, la Politique. — Toutes les « choses choisies (*alles Auserwählte*) ont un rapport avec le « Mysticisme. Si tous les hommes n'étaient qu'un seul couple « d'amis, la différence entre le Mysticisme et le Non-Mysti- « cisme cesserait. » Dans cette petite phrase, malheureusement, notre lecteur ne trouve guère d'éclaircissement; il éprouve plutôt l'impression de regarder des ténèbres visibles.

(1) Logic Painters.

Prions-le, cependant, de ne pas perdre courage dans cette affaire; et, par-dessus tout, de nous assister de ses efforts les plus bienveillants et les plus confiants : peut-être quelque faible et lointaine idée de ce mystérieux Mysticisme se dégagera-t-elle à la longue pour nous.

Pour nous-même cela illustre quelque peu la nature des opinions de Novalis, quand nous considérons l'état, alors et maintenant, de la science métaphysique allemande en général; et le fait, plus haut noté, qu'il prit sa première idée de ce sujet dans la *Wissenschaftslehre* de Fichte. Il est vrai, selon la remarque de Tieck, « qu'il cherchait à s'ouvrir un nouveau sentier en Philosophie; à unir la Philosophie et la Religion »; et qu'ainsi il divergeait jusqu'à un certain point de son premier éducateur, s'il ne poussait pas plutôt, comme cela lui semblait plus probable, l'enquête scientifique de Fichte jusqu'à ses plus hautes conséquences pratiques. En tous cas, son credo métaphysique, autant qu'il nous est permis de le recueillir dans ces Ecrits, apparaît partout dans ses lignes essentielles comme identique au peu que nous pouvons comprendre de Fichte, et pourrait, à vrai dire, avec une sûreté suffisante dans notre propos actuel, se classer sous la rubrique Kantisme, ou métaphysique allemande en général.

Maintenant, sans entrer dans les complications de la Philosophie Allemande, il nous faut seulement appeler ici l'attention sur le caractère de l'Idéalisme qui en est partout le fondement et qui la pénètre de toutes parts. Dans tous les systèmes allemands, depuis l'époque de Kant, c'est un principe fondamental, de nier l'existence de la matière; ou plutôt, dirions-nous, d'y croire dans un sens radicalement différent de celui où le Philosophe Ecossais s'efforce de la démontrer, et où le Non-philosophe (1) Anglais y croit sans démonstration. Pour n'importe lequel de nos lecteurs, qui s'est livré si légèrement que ce soit à la lecture des ouvrages de métaphysique, cet Idéalisme ne sera pas une chose inconcevable. Il est singulier, à vrai dire, comme nous le trouvons largement répandu, et sous de différents aspects, parmi les catégories de gens les plus dissemblables. Notre Evêque Berkeley semble l'avoir adopté pour des motifs religieux : le Père Boscovich fut amené à un résultat très voisin, dans sa *Theoria Philosophiæ*

(1) Unphilosopher.

Naturalis, par des considérations purement mathématiques. De l'ancien Pyrrhon, ou du moderne Hume, nous ne parlerons point : mais à l'autre bout de la Terre, comme sir W. Jones (1) nous l'apprend, une théorie similaire prévaut, de date immémoriale, chez les théologiens de l'Hindoustan. Bien plus, le Professseur Stewart (2) a exprimé l'opinion que quiconque, à quelque époque de sa vie, n'a point nourri cette théorie peut considérer qu'il n'a pas encore montré d'aptitude à la spéculation métaphysique. Ce n'est pas non plus un argument contre l'Idéaliste, de dire que, puisqu'il nie l'existence absolue de la Matière, il doit en conscience nier son existence relative, et se jeter dans des précipices, et se passer des sabres à travers le corps, en façon de récréation, puisque ces choses sont uniquement, comme toutes autres choses matérielles, des fantômes et des ombres, et par suite de conséquence nulle. Si un homme, corporellement pris, n'est lui-même qu'un fantôme et une ombre, tout se passera encore de même. Et pourtant là gît le grand triomphe du Dr Reid (3) sur les Sceptiques, qui, on peut le dire, n'est rien moins qu'un triomphe. Car pour l'argument sur lequel lui et ses disciples insistent de toutes les manières possibles, il revient en somme à cette simple considération, que « les gens, naturellement, et sans raisonnement, *croient* à l'existence de la Matière », et il paraît n'avoir, philosophiquement parlant, aucune valeur; bien plus, son introduction en Philosophie peut être considérée comme un acte de suicide de la part de cette science, dont la raison d'être, l'affaire, « *interpréter* les Apparences », prend fin par là. Il est curieux d'observer, au surplus, combien ces Philosophes du Sens commun, gens qui se vantent principalement de leur irréfragable logique, et montent la garde et la faction, comme si c'était leur métier spécial, contre le « Mysticisme » et les « Théories visionnaires », sont eux-mêmes obligés de baser tout leur système sur le Mysticisme, et sur une Théorie; sur la Foi, en un mot, et celle-ci d'une espèce très compréhensive; à savoir, la Foi ou bien que

(1) Jones, William, savant orientaliste, né à Londres, mort à Calcutta, 1746-1794.
(2) Dugald-Stewart, 1753-1828, le célèbre Psychologue écossais.
(3) On sait que le Dr Reid (1710-1796), chef de l'école de philosophie écossaise, rend, contrairement à ce que font Hume et Berkeley, une existence indépendante à la matière.

les Sens de l'homme sont eux-mêmes Divins, ou bien qu'ils apportent une représentation non seulement probe, mais *littérale*, des œuvres de quelque Divinité. Tant il est vrai que, pour ces gens-là aussi, toute connaissance du visible repose sur la croyance en l'invisible, et en tire sa signification et sa certitude premières!

L'Idéaliste, donc, se flatte que sa Philosophie est Transcendantale, qu'elle « s'élève *au delà* des sens »; ce que fait et doit faire, assure-t-il, *toute* Philosophie proprement dite : et de cette manière, il est conduit à diverses conclusions inattendues. Pour un Transcendantaliste, la matière a une existence, mais seulement comme Phénomène : si *nous* n'étions pas là, elle ne serait pas là non plus; elle est une simple Relation, ou plutôt le résultat d'une Relation entre nos Ames vivantes et la grande Cause Première; et dépend, quant à ses qualités apparentes, de *nos* organes corporels et mentaux; n'ayant elle-même *pas* de qualités intrinsèques; n'étant, au sens ordinaire de ce mot, Rien. L'arbre est vert et dur, non par sa propre vertu naturelle, mais simplement parce que mon œil et ma main sont faits de manière à discerner telles et telles apparences dans telles et telles conditions. Bien plus, comme pourrait le dire un Idéaliste, même en se basant sur les raisons les plus courantes, ne *doit*-il pas en être ainsi? Amenez un Etre sentant, avec des yeux un peu différents, avec des doigts dix fois plus durs que les miens; et pour lui cette Chose que j'appelle Arbre sera jaune et molle, aussi sûrement qu'elle est pour moi verte et dure. Faites-lui un tissu nerveux qui soit en tout point l'*inverse* du mien, et ce même Arbre ne sera pas combustible ou producteur de chaleur, mais dissoluble et producteur de froid, non pas haut et convexe, mais profond et concave; toutes ses propriétés seront simplement l'inverse exact de celles que je lui attribue. En fait, dit Fichte, il n'y a là point d'Arbre; mais seulement une Manifestation de Puissance de quelque chose qui n'est *pas moi*. Le même est vrai de la Nature matérielle en général, de tout l'Univers visible, avec tous ses mouvements, accidents, figures et qualités; tous sont des Impressions produites sur *moi* par quelque chose *différent de moi*. Ceci, supposons-nous, peut être le fondement de ce que Fichte entend par son fameux *Ich* et *Nitch-Ich* (Moi et Non-Moi); mots qui, en se logeant (pour nous servir de la phrase

d'Hudibras) dans certaines « têtes qui devaient rester dégarnies », produisirent un vain écho, comme d'un Rire, dans l'Appartement vide ; bien que ces mots soient, en eux-mêmes, tout à fait inoffensifs, et puissent représenter le fondement d'une Philosophie métaphysique aussi bien que n'importe quels autres mots. Mais de plus, et ce qui est encore plus étrange que cet Idéalisme, suivant ces systèmes kantiens, les organes de l'Esprit aussi, ce qu'on appelle l'Entendement, sont d'un caractère non moins arbitraire, et, pour ainsi dire, non moins accidentel que ceux du Corps. Le Temps et l'Espace eux-mêmes sont des entités non pas externes, mais internes : ils n'ont pas d'existence extérieure, il n'y a pas de Temps et pas d'Espace *hors* de l'esprit; ils sont de simples *formes* de l'être spirituel de l'homme, des *lois* d'après lesquelles sa nature pensante est constituée pour agir. Ceci semble la plus dure conclusion de tout ; mais c'est une conclusion importante chez Kant; et elle n'est point promulguée comme un dogme; mais soigneusement déduite, dans sa *Critik der Reinen Vernunft*, avec grande précision et les arguments les plus strictement en forme.

Le lecteur ferait grandement erreur en supposant que ce système transcendantal de Métaphysique est un simple château de cartes intellectuel, une jonglerie logique, imaginée par pur désœuvrement à l'intention du pur désœuvrement, étant sans aucune portée sur les intérêts pratiques des hommes. Au contraire, faux ou vrai, il est, dans son dessein, la plus sérieuse de toutes les Philosophies proposées dans ces derniers siècles; il a été pensé, surtout, par des hommes du caractère le plus élevé et le plus sérieux; et il porte, avec une influence directe et hautement compréhensive, sur les plus vitaux intérêts des hommes. Sans parler des aperçus qu'il ouvre en ce qui concerne l'ordre et la conduite de ce que l'on appelle les Sciences Naturelles, nous remarquerons seulement que, pour ceux qui l'adoptent, ses effets en Morale et en Religion doivent de nos jours être d'une importance presque illimitée. Pour ne prendre, par exemple, que cette dernière doctrine, en apparence la plus étrange, touchant le Temps et l'Espace, nous verrons qu'elle procure au Kantiste, presque immédiatement, un remarquable résultat de cette espèce. Si le Temps et l'Espace n'ont point d'existence absolue, point d'existence hors de nos esprits, cela écarte une pierre d'achoppement du seuil même de notre Théo-

logie. Car de cette manière, quand nous disons que la Déité est omniprésente et éternelle, qu'avec Elle il est un universel Ici et un universel Maintenant, nous ne disons rien d'extraordinaire ; nous disons seulement qu'Elle a aussi créé le Temps et l'Espace, que le Temps et l'Espace ne sont point des lois de son être, mais uniquement du nôtre. Bien plus, pour le Transcendantaliste, c'est assez clair, la question tout entière de l'origine et de l'existence de la Nature doit être grandement simplifiée ; la vieille hostilité de la Matière prend fin, car la Matière est elle-même annihilée : et le noir Spectre, l'Athéisme, « avec toutes ses rosées malsaines », s'évanouit à jamais dans le néant. Et ce n'est pas tout, s'il est vrai, comme Kant le soutient, que le mécanisme logique de l'esprit est arbitraire, pour ainsi dire, et pourrait avoir été créé différent, il s'ensuit que toutes les conclusions inductives, toutes les conclusions de l'Entendement, ont seulement une vérité relative, sont vraies seulement pour *nous*, et *si* quelque autre chose est vraie. Jusque-là Hume et Kant vont d'accord, dans cette branche de la spéculation : mais ici se présente la plus totale, diamétrale divergence entre eux. Nous faisons allusion à la reconnaissance, par ces Transcendantalistes, d'une faculté dans l'homme supérieure à l'Entendement ; de la Raison (*Vernunft*), la pure, définitive lumière de notre nature, où, affirment-ils, gît le fondement de toute Poésie, Vertu, Religion ; choses qui sont proprement au delà du domaine de l'Entendement, dont l'Entendement ne *peut* prendre connaissance, si ce n'est une connaissance fausse. Jacobi l'aîné, qui, à vrai dire, n'est pas Kantiste, dit une fois, nous nous en souvenons : « C'est l'instinct de l'Entendement de *contredire* la Raison. » Si l'on admet cette dernière distinction et cette dernière subordination, si on les suppose scientifiquement démontrées, quelles conséquences innombrables et de la plus haute valeur découleront de cela seul ! Nous laisserons le soin au lecteur réfléchi de les déduire pour lui-même ; nous bornant à observer encore que la *Theologia Mistica*, si vénérée du Tasse dans ses écrits philosophiques ; le « Mysticisme » qu'entend Novalis ; et en général toute véritable Foi, toute véritable Dévotion Chrétienne, paraissent, autant que nous puissions voir, plus ou moins inclus dans cette Doctrine des Transcendantalistes ; leur essence, à eux tous, sous leurs diverses formes, étant ce qui est désigné

sous le nom de Raison, et donné comme le véritable souverain de l'esprit humain.

Combien profondément ces principes et les principes analogues s'étaient empreints dans Novalis, nous le voyons de plus en plus, à mesure que nous étudions davantage ses Ecrits. Naturellement profond, religieux, contemplatif esprit; purifié aussi, nous l'avons vu, par l'âpre affliction et entré de longue date dans le « Sanctuaire de la Douleur », il se présente à nous comme le plus idéal de tous les Idéalistes. Pour lui, la Création matérielle n'est qu'une Apparence, une ombre symbolique où la Déité se manifeste à l'homme. Le monde invisible n'a pas seulement une réalité, mais il a la seule réalité : le monde étant, non pas métaphoriquement, mais littéralement et avec une exactitude scientifique, « une apparence »; comme dit le Poète, « *Schall und Rauch umnebelnd Himmels Gluth*, Bruit et Fumée obscurcissant la splendeur des Cieux ». L'Invisible Monde est près de nous : ou plutôt il est ici, en nous et autour de nous ; si les enveloppes charnelles étaient écartées de notre âme, les gloires de l'Invisible paraîtraient autour de nous à l'instant même; comme les Anciens l'imaginèrent de la Musique des Sphères. Ainsi, non en paroles seulement, mais en vérité et avec une croyance rassise, il se sent environné par le Divin; il sent, dans chaque pensée, qu' « en Lui il vit, s'agite et a son être. »

Sur ses procédés philosophiques et poétiques, tout ceci a sa naturelle influence. Le but de toute la philosophie de Novalis, pourrions-nous dire, est de prêcher et d'établir la Majesté de la Raison, dans ce dernier sens plus strict; de lui conquérir toutes les provinces de la pensée humaine, et partout de ramener son vassal, l'Entendement, à la fidélité, juste et seule relation utile pour lui. Une grande tâche, de la sorte, l'attendait, dont nous ne trouvons, dans ses Ecrits, que des indices épars. En fait, tout ce qu'il a laissé est sous forme de Fragment; d'expositions et de combinaisons détachées, de profonds, rapides aperçus : mais telle paraît être leur tendance générale. Une caractéristique à noter dans nombre de ces fragments, souvent trop obscures spéculations, c'est la manière particulière qu'a l'auteur de concevoir la Nature : son habitude, pour ainsi dire, de considérer la Nature plutôt d'une manière concrète, non pas analytiquement et comme un Agrégat divisible, mais comme

un Tout subsistant par soi-même et dont toutes les parties sont liées entre elles. Ceci aussi est peut-être en partie le fruit de son Idéalisme. « Il avait formé le Plan », nous apprend-on, « d'un Ouvrage Encyclopédique particulier, dans lequel des « expériences et des idées de toutes les différentes sciences « devaient mutuellement s'élucider, se confirmer et se forti- « fier. » Il avait même fait quelque progrès dans cette œuvre. Plusieurs des « Pensées » et des observations aphoristiques, ici publiées, lui étaient destinées; elle en aurait été composée, selon toute apparence, pour la plus grande partie.

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÈLEMY.

(*A suivre.*)

LE JUBILÉ DE TOLSTOI

I

Rien ne saurait donner une idée, même approximative, des tempêtes que provoque dans toute la Russie le jubilé de Tolstoï. On sait qu'à l'occasion de son quatre-vingtième anniversaire des admirateurs du célèbre écrivain avaient organisé une série de fêtes, dont l'idée même et l'initiative déplurent souverainement au grand romancier.

Mais comment empêcher des disciples fervents de glorifier le génie de leur Maître ?

Et, d'autre part, lorsqu'on a joué un rôle aussi agressif dans le mouvement des idées contemporaines, lorsqu'on a attaqué violemment non seulement toutes les institutions : l'armée, l'église, l'état, la justice, le gouvernement, mais les bases et le principe même de la civilisation moderne, comment s'étonner si l'œuvre d'un révolutionnaire aussi intransigeant, quel que soit son génie littéraire, provoque une réaction féroce, des haines inexprimables? Les adversaires de Tolstoï n'attendaient qu'une occasion pour exprimer leur rancune tenace ; ils l'ont trouvée, et ils en abusent ! Spectacle mélancolique, car il est triste de voir un écrivain de génie, le plus grand artiste créateur de sa race et de son pays, attaqué et traité de la sorte.

Le Saint-Synode avait pris l'initiative du mouvement protestataire. On sait que le Synode représente la plus haute autorité spirituelle de l'Eglise grecque. Défense à tous les fidèles de prendre la moindre part aux fêtes en l'honneur de Tolstoï! Cette mesure, dont le retentissement fut énorme, aura été sans aucun doute l'épisode le plus grave de cette lutte, et le plus significatif, aussi, du jubilé. Elle écarta la masse du peuple, la foule impulsive et croyante.

Mais l'écho de cette flétrissure morale infligée à un si grand homme est parvenu jusqu'à nous; nos journaux parisiens ont parlé de cet affront, qui ne saurait d'ailleurs atteindre une personnalité telle que Tolstoï, pas plus que les menaces de certains réactionnaires dont nous nous abstiendrons de qualifier

l'attitude en cette occurrence, et qui, dans des centaines de lettres adressées quotidiennement à l'illustre moraliste de Yasnaia Poliana, l'insultaient grossièrement.

N'oublions pas d'ailleurs que Tolstoï ne possède nullement les sympathies des révolutionnaires russes, bien au contraire ; le noble génie qui nous enseigna de tout temps la haine de la violence et la non-résistance au mal ne peut être que détesté par les fanatiques de tous les partis.

Les polémiques, la lutte des idées, le conflit des passions politiques provoqués par cette solennité purement littéraire, semblait-il, cette mêlée furieuse devint bientôt générale, elle a sévi d'un bout à l'autre du vaste Empire, des bords de la Vistule aux rives du Pacifique.

Les proclamations insensées des bandes noires qui menaçaient tout simplement d'assassiner Tolstoï — charmante et originale manière de fêter un jubilé littéraire, — l'inopportune, quoique inévitable mesure prise par le Saint Synode (car, à vrai dire, l'Eglise orthodoxe ne pouvait agir autrement, ce qui ne signifie point que nous nous solidarisions avec elle, loin de là, nous nous plaçons simplement à son point de vue), — ces deux manifestations de haine violente suffiraient déjà à caractériser le mouvement dirigé contre l'écrivain de génie dont nous admirons tous, en France, l'âme tumultueuse et ardente, les généreuses utopies et l'œuvre littéraire incomparable !

Nous n'aurions même jamais cru qu'une gloire nationale aussi authentique, un aussi parfait artiste, pût être détesté à ce point dans son pays natal.

Mais les faits sont là — nombreux, éloquents, irréfutables — il faut bien se rendre à l'évidence. Nul n'est prophète dans son pays, c'est le cas de le dire, — et le chimérique, mais admirable et pathétique rêveur des *Confessions* et de *Ma religion*, digne de respect même dans ses erreurs les plus évidentes, en a fait la triste expérience. Nous le constatons avec une grande tristesse qui sera partagée par tous les admirateurs français du Maître moscovite. Est-il vraiment, même pour l'âme la plus hautaine ou la plus résignée, la plus chrétienne ou la plus stoïque, une épreuve plus cruelle que la haine de tout un peuple?

Et tout ceci, bien entendu, ne concerne nullement les admirateurs russes du Maître, dont le dévouement demeura fidèle

et enthousiaste ! Mais les adversaires de Tolstoï triomphaient un peu partout.

A Moscou, qui fut toujours, à vrai dire, la ville préférée du grand écrivain (le château, désormais légendaire de Yasnaia Poliana, n'est pas très éloigné de l'ancienne métropole russe et Tolstoï passait autrefois ses hivers dans la cité sainte, comme on l'appelait), à Moscou, qui demeure malgré tout une grande capitale, les autorités avaient défendu d'une manière absolue toute espèce de célébration du jubilé. On sait que, dans chaque province, dans chaque chef-lieu de département, les autorités locales peuvent interdire n'importe quelle cérémonie, n'importe quelle manifestation, même autorisée partout ailleurs.

A Moscou, le conseil municipal ayant décidé, à une majorité écrasante, de prendre part aux fêtes en l'honneur du Maître, un conflit éclata entre l'hôtel de ville et le gouvernement. Conflit qui n'a eu rien de grave au point de vue politique, certes, et n'amena pas de troubles dans les rues, mais que l'on peut considérer comme un signe des temps, lui aussi !

Dans les gouvernements de Simbirsk, de Tamboff, de Toula, dans d'autres encore se reproduit le même conflit — et l'interdiction du jubilé y a provoqué les mêmes polémiques ardentes, les mêmes protestations indignées des partisans de Tolstoï. Mais c'est surtout à Saratoff que ce malencontreux anniversaire a failli déchaîner toute une petite guerre civile, et cela dans l'enceinte même du conseil municipal !

Les édiles de Saratoff, ayant décidé, malgré une interdiction gouvernementale non moins sévère que celle de Moscou ou de Tamboff, de célébrer quand même le jubilé du Maître, en votant un congé général, ce jour-là, dans toutes les écoles de la ville, un des conseillers municipaux qualifia ce vote de honteux, de méprisable et de déshonorant! Une bataille en règle faillit se produire à la suite de l'incident. Et partout jusqu'à présent les invectives remplacent les arguments, les passions se déchaînent, les esprits s'exaltent. Nous pouvons citer d'autres exemples encore du dévouement fanatique des partisans de Tolstoï et de l'animosité de ses détracteurs.

A Tsaritzine, devant une foule immense, un moine fanatique donna sa malédiction à Tolstoï et à son œuvre. A Rostoff, on s'est battu dans les rues... Et tout cela serait assez pittoresque et divertissant, s'il ne s'agissait pas d'un grand

écrivain dont le génie, l'âge, la noblesse d'âme, le désintéressement et l'œuvre littéraire commandent le respect. On aurait pu l'espérer tout au moins. Mais l'ingratitude humaine est partout la même! O Muses consolatrices, fantômes charmants de la Poésie inoffensive, créations immortelles des lettres et des arts, vous que l'illustre romancier d'*Anna Karénine* a dédaignés et abandonnés injustement, le sort vous venge!

II

L'opinion des foules ne compte guère, mais il y eut d'autres motifs de tristesse au cours de ces fêtes bruyantes.

Quelle a été l'attitude du monde littéraire et de l'élite intellectuelle?

Il faut le constater en toute impartialité, cette attitude fut en somme des plus correctes. Les manifestations violentes que nous venons de signaler se sont produites parmi la foule, ou bien elles émanaient de fonctionnaires trop zélés, de personnalités sans mandat, d'autorités secondaires, enfin d'institutions plutôt négligeables, telles que les conseils municipaux de villes de province. Mais de même qu'aucune mesure répressive n'a été prise contre Tolstoï en haut lieu, pas plus à cette occasion qu'autrefois, au moment des pires bravades du grand écrivain, le monde littéraire a été unanime dans sa glorification du génie de Tolstoï.

Nous avons parcouru la plupart des articles, études, commentaires, chroniques et souvenirs publiés à ce sujet dans les principaux quotidiens russes, et dans les journaux de tous les partis nous avons retrouvé le même enthousiasme.

C'est un concert de phrases dithyrambiques — des panégyriques exaltés — jamais on n'avait vu chez les représentants de la presse septentrionale une telle unanimité dans l'éloge. Que d'épithètes! que de superlatifs!

Quel superbe orgueil patriotique en parlant de Tolstoï, de son génie, de ses romans, de ses succès à l'étranger!

Et pourtant pour ceux qui connaissent l'âme slave, même dans ces dithyrambes, dont l'exagération manifeste s'explique assez par les circonstances et l'amour-propre national, le désir aussi de ne point se solidariser avec la foule, on peut distinguer nettement certaines réserves, un accent de protestation très énergique.

Et, chose étrange, phénomène infiniment caractéristique, les principaux représentants des deux grands partis qui se disputent l'Empire et dont la lutte symbolise vraiment toute l'histoire de la Russie moderne : le parti libéral, de nuances très diverses et qui, pour l'observateur impartial, se compose aussi bien des révolutionnaires militants que des libéraux inoffensifs, et le parti conservateur, ces deux formidables factions ennemies, qui représentent vraiment l'opinion du pays, condamnent l'une et l'autre les idées, la morale, la propagande de Tolstoï. On affecte de ne voir et de n'admirer en lui que le romancier, l'artiste, le littérateur de génie. — Quant à son œuvre de réformateur, de mystique, d'idéaliste prêchant un avenir meilleur et une abdication des principes essentiels de notre civilisation, on la tient pour négligeable et tout à fait secondaire.

Inutile de dire à quel point ce genre d'apologie doit être désagréable à Tolstoï!

Mais le vénérable octogénaire devait s'y attendre, car, en réalité, Tolstoï, son génie, ses idées et son idéal sont profondément antipathiques aux Russes de tous les partis, aux réactionnaires féroces aussi bien qu'aux révolutionnaires impitoyables.

L'admirable doctrine de la non-résistance au mal, qui résume la philosophie, ou plutôt l'éthique du grand moraliste, ennemi de toute violence et qui dévoila, avec tant de force, d'éloquence et de génie le mensonge initial de notre civilisation soi-disant chrétienne, basée cependant sur la loi du plus fort, le culte de la guerre et la lutte pour la vie, ce qu'il y a de sublime résignation et de christianisme sincère dans la doctrine de Tolstoï devait tout particulièrement indigner les terroristes moscovites et leur parti.

Mais, depuis quelques années, un dissentiment profond s'est produit également entre le grand écrivain et l'ensemble de la société libérale de son pays, entre le pathétique rêveur de Yasnaïa Poliana et les nouvelles générations russes en général. L'anarchiste mystique, qui réclame la suppression totale de l'Etat, de l'armée, de la guerre, de la propriété et dont les théories devaient plaire aux esprits avancés ou soi-disant tels, n'est parvenu qu'à se les aliéner, peut-être pour toujours, et ce dissentiment dure encore.

Toutes les formules laudatives, tous les discours emphatiques à l'occasion du jubilé ne prévaudront pas contre un fait. Tolstoï reste, au jugement de l'élite, le plus grand écrivain de son temps et de son pays, c'est un génie incomparable. Mais son idéal religieux, social et philosophique déplaît à la majorité des intelligences les plus affranchies. C'est que la négation absolue du progrès à laquelle aboutit la doctrine de Tolstoï, d'une logique impitoyable, se trouve fatalement en désaccord avec les grandes espérances qu'a suscitées en Russie l'avènement d'une ère politique nouvelle, celle qui coïncide avec l'établissement, bien timide et incomplet encore, mais incontestable, du régime parlementaire.

Dès le premier jour, au moment où toute la jeunesse moscovite frémissait d'enthousiasme, de joie et d'exaltation, Tolstoï s'est prononcé nettement contre ce mouvement de réformes, il l'a attaqué, bafoué, dénigré avec sa violence coutumière, il en a prédit la faillite prochaine — et ce jour-là se manifesta aussi le malentendu qui sépare le plus grand génie actuel de l'élite de son siècle et de sa race. Cette malheureuse première Douma, par exemple, qui n'a fait que des maladresses ou des imprudences enfantines, avait néanmoins, aux yeux de la nouvelle Russie, le caractère sacré d'une institution symbolique.

Tolstoï l'a insultée, traînée dans la boue; il a profondément blessé, en agissant de la sorte (et ceci ne fut que la plus significative parmi d'autres provocations) ceux qui rêvent aussi un avenir meilleur pour la Russie régénérée, ceux qui détestent comme lui le passé, ses tristesses, ses iniquités, ses ténèbres, dont le cœur devrait battre à l'unisson avec l'idéal et l'utopie sublime de l'illustre écrivain, et qui pourtant déclarent nettement, même en ces jours de fête, qu'au point de vue moral et philosophique Tolstoï est pour eux un étranger presque un adversaire.

Il y a eu, dans ce malentendu, un des épisodes les plus curieux de l'histoire contemporaine, et nous voudrions en résumer les péripéties émouvantes, d'autant plus que l'opinion publique en France n'a rien su de tout cela.

Et nous ne saurions trop insister sur ce point : ce fut la cause initiale des réticences qu'on devine dans les éloges, les panégyriques, les ovations du parti libéral. La question es-

d'un intérêt capital pour un génie tel que Tolstoï, qui méprise sincèrement la gloire puérile d'un homme de lettres professionnel, et qui voulut devenir, pour sa race entière, un Maître dans la véritable acception de ce mot, un souverain des esprits et des âmes, guidant l'humanité délivrée vers un idéal de sainteté et de bonheur.

III

Le plus regrettable parmi les épisodes de ce dissentiment nous servira d'exemple.

Reportons-nous à quelques années en arrière, aux jours héroïques de la Première Douma.

Il était certes intéressant de connaître l'opinion du comte Léon Tolstoï sur la crise que traversait alors la Russie.

La situation qu'occupe le célèbre écrivain de *la Guerre et la Paix*, dans la société et dans les lettres de son pays, est en effet absolument exceptionnelle. Personne ne conteste plus aujourd'hui la suprématie de son génie — et l'œuvre de Tolstoï domine toute la littérature russe moderne, de même que sa gloire, planant au-dessus des querelles de partis et d'école, aurait pu l'inciter à un peu d'indulgence et d'impartialité.

Ainsi que cela devait arriver tôt ou tard, un journaliste pétersbourgeois alla pour interviewer le comte Tolstoï dans sa retraite de Yasnaïa Poliana. De nombreux reporters moscovites avaient tenté l'entreprise sans obtenir une audience du Maître ; notre confrère pétersbourgeois fut plus heureux. L'illustre auteur de *la Guerre et la Paix* se prêta, de fort bonne grâce, au supplice de l'interview.

J'ai trois impressions sur la Douma, répondit le comte Tolstoï : elle me paraît ridicule, révoltante et dégoûtante.

Inutile de rappeler quelles protestations furieuses accueillirent ce verdict sommaire. Et, certes, chacun était libre d'apprécier le parlementarisme, ainsi d'ailleurs que toute autre institution humaine, selon ses préférences personnelles ; néanmoins la première tentative d'une représentation nationale, quelque imparfaite qu'elle soit encore, est un événement historique d'une si grande importance, elle marque si bien l'avènement d'une ère nouvelle dans les destinées d'une race,

que ce timide essai de vie politique méritait, au moins, semble-t-il, l'attention, sinon la sympathie d'un penseur de cette envergure. L'auteur de *Jeunesse, enfance et adolescence*, reprochait âprement à la Douma de manquer d'originalité, de ne rééditer que de vieilles théories politiques et sociales, démodées depuis longtemps en Europe, en un mot de singer, d'imiter servilement les méthodes occidentales.

Or, savez-vous quelle est la solution que lui, Léon Tolstoï, propose et préconise ? Car cette Douma, stupide et détestée, a cependant compris que le premier, le plus angoissant et le plus immédiat des problèmes de l'heure présente, en Russie, c'est la question agraire. Elle résume et domine tous les autres ; elle exige impérieusement une solution rapide.

Tolstoï l'a trouvée — chose incroyable ! — dans un proje fantastique du célèbre sociologue et économiste américain Henry George. Il s'agit de l'établissement d'un impôt unique sur la terre, impôt remplaçant tous les autres. Appliquez cette belle invention, et toutes les injustices sociales disparaîtront comme par enchantement, l'âge d'or commencera, l'idéal de la justice suprême sera réalisé, etc. On croit rêver en entendant un homme de génie débiter de telles puérilités.

Certes, Henry George est un écrivain de talent, mais remarquez que sa fameuse théorie de l'impôt unique, malgré une simplicité apparente, est absolument incompréhensible ; quand on y réfléchit, elle apparaît utopique, compliquée, irréalisable au premier chef.

Pourquoi Tolstoï veut-il nous faire admettre comme un article de foi une des innombrables théories individuelles de réforme sociale ? Est-ce une vérité scientifique, un impératif catégorique, un dogme ? Et puis, vraiment, ce n'était pas la peine de dénigrer avec tant de véhémence le manque d'originalité de la pauvre Douma ; s'il suffit d'admettre sans discussion les théories d'un économiste américain, pour résoudre la question sociale et réaliser le règne de la justice absolue et du bonheur universel, rien de plus facile !

Il n'y a qu'à s'incliner devant la gloire de M. Henry George bienfaiteur de l'humanité...

Remarquez, d'autre part, que, bien qu'il s'en défendît dans cette regrettable interview, le comte Tolstoï, au fond, v y demeurait d'accord avec les partis les plus radicaux du

premier parlement russe sur le principe de l'expropriation obligatoire de la terre. Que dis-je ? il allait beaucoup plus loin que la Douma elle-même, puisque celle-ci reconnaissait au moins la nécessité morale et légale d'une indemnité accordée aux propriétaires actuels.

L'ensemble de la doctrine du comte Tolstoï l'oblige au contraire à considérer le fait de la possession de la terre, patrimoine commun d'une nation, par ceux qui ne la cultivent pas eux-mêmes, comme une iniquité, une infamie. C'est le « grand crime », selon le titre et les tendances essentielles d'un de ses récents ouvrages.

Le terre tout entière doit revenir aux paysans.

Toutes les théories de l'illustre réformateur aboutissent à cette formule simpliste.

Mais, dès lors, pourquoi s'indigner si fort contre la Douma et ses révolutionnaires? Comment cette expropriation grandiose, disons le mot, cette spoliation, avec le régime collectiviste et la suppression de la propriété individuelle qui en seraient le couronnement, comment tout cela peut-il se concilier avec la fameuse invention de l'américain Henry George — voilà ce que le comte Tolstoï négligea de nous apprendre. A moins que la mirifique théorie de l'impôt unique n'ait complètement détaché Tolstoï de ses anciennes et farouches tendances de collectivisme primitif?

Et il y avait vraiment dans cet amas de contradictions, de paradoxes agressifs, quelque chose de tellement choquant et de pénible que des protestations courtoises se produisirent presque aussitôt dans les milieux les plus nettement hostiles à la Douma. C'est ainsi que, dans le journal où avait paru l'interview de Tolstoï, dans le *Nowoié Wremia*, M. Menchikoff a répondu au célèbre romancier avec une conviction profonde, une éloquence et aussi avec une force de dialectique tout à fait remarquables.

Retenez d'ailleurs ce nom-là.

Parmi les orages du temps présent, peu propice aux lettrés et aux rêveurs, M. Menchikoff est un des nouveaux écrivains russes qui s'imposent le plus à l'estime littéraire, même de leurs adversaires, et dont la réputation grandit chaque jour. C'est que Menchikoff n'est plus seulement un journaliste de premier ordre, un chroniqueur plein de verve, un écrivain de

grand talent, c'est aussi un penseur, un esprit vraiment philosophique et qui, s'il peut se tromper parfois, comme tout le monde, juge les événements incroyables dont il est le témoin avec une rare impartialité. Sa réponse au comte Tolstoï fut admirable et définitive.

Oui, certes, l'illustre poète a raison : la politique n'est point la plus haute manifestation de vie morale et d'activité humaine. Au-dessus de ses préoccupations vulgaires, il y a la pensée contemplative, la vie intérieure, la philosophie qui comprend et recrée l'univers, les lettres, la poésie et les arts immortels qui ennoblissent et consolent le rêve douloureux de l'existence et l'épreuve des destinées, mais il faut bien que quelqu'un se charge d'organiser la vie publique, d'en améliorer les conditions, de promulguer et d'appliquer des lois de plus en plus humaines et clémentes, soit, mais nécessaires. Ne vouloir s'occuper que de politique est folie, certes ; l'éliminer complètement est impossible. Et la besogne utile, quoique si prosaïque, d'un gouvernement ou d'un parlement ne prétend nullement rivaliser avec les hautes spéculations d'un philosophe ou d'un grand poète...

Le bel article de Menchikoff eut un retentissement énorme, — il garde toute son actualité, hélas ! — en tout cas, il donna satisfaction à l'opinion du pays, en un de ces nombreux conflits que Tolstoï provoque lui-même, par une sorte d'esprit de contradiction, un besoin de braver le monde entier, de déchaîner des orages. Et, encore une fois, nous n'avons choisi cet incident que comme un exemple, très caractéristique il est vrai, d'autant plus que les conséquences en furent durables et regrettables au possible.

IV

Les rapides années s'éloignent, le temps passe, tout change et évolue ; Tolstoï depuis l'époque fiévreuse de la fameuse grève générale, la veille de la Première Douma, aux temps héroïques, comme les candides libéraux slaves appellent, sans ironie aucune, cette période incohérente et orageuse, malgré de si belles aspirations, Tolstoï a changé vingt fois d'avis sur le régime parlementaire, sur Henry George, les réformes économiques, — mais il est resté l'adversaire acharné du progrès, du socialisme, des idées révolutionnaires, de toutes les

idoles de la jeunesse de son pays. La Révolution qu'il prétend accomplir répudie toute violence ; or, les meilleurs esprits de son temps ne respectent et n'admirent que la force brutale et la loi de vindicte.

Et de plus en plus les énergumènes de tous les partis s'éloignent du philosophe mystique.

Le malentendu, dont nous avons parlé longuement, l'émotion provoquée par cette malencontreuse interview au sujet de la Première Douma n'ont fait que s'accentuer et s'aggraver encore.

Ce ne fut qu'un prétexte, la cause occasionnelle d'une rupture; mais déjà cette rupture existait depuis longtemps à l'état latent ; les circonstances ont simplement mis en pleine lumière un fait accompli.

Quant aux conservateurs russes, aux partisans de l'ancien régime, dont les idées apparaissent à l'auteur de ces lignes tout aussi respectables que celles de leurs adversaires (car le philosophe kantien le plus modeste, bien persuadé de la relativité des opinions humaines, ne respecte que leur sincérité), comment s'étonner si la sourde animosité de ce parti réactionnaire dure encore et si elle s'exprime avec aigreur même dans les hyperboles du jubilé?

Des gens dont la raison d'être en ce monde consiste à défendre le capital, la bourgeoisie, l'armée, la magistrature, le code civil et militaire, etc., peuvent-ils admirer un écrivain, quel que soit son génie, qui attaque leurs idoles sacrées avec tant de violence et de haine?

Dans *le Nouveau Temps*, le grand journal conservateur, qui est aussi, au point de vue technique, un des journaux les plus remarquables et les mieux rédigés non seulement en Russie, mais dans le monde entier — dans le tout puissant *Nowoié Wremia*, le même M. Menchikoff, dont le talent n'a fait que croître avec les années, consacre de nouveau un article à Tolstoï, mais cette fois en célébrant les mérites incomparables du grand romancier.

Ce qui ne l'empêche point de qualifier Tolstoï de simple raté, ayant manqué sa vie, thèse un peu singulière, développée d'ailleurs avec infiniment d'éclat, dont la tendance n'est cependant pas précisément flatteuse pour le vénérable auteur d'*Anna Karénine*.

Un autre critique extrêmement bien doué, M. Rozanoff, après un magnifique éloge du génie littéraire de Tolstoï, se met à raconter une entrevue que l'illustre romancier lui accorda à Yasnaia Poliana et ces souvenirs personnels sont tout à fait désobligeants. Tolstoï nous est dépeint sous les traits d'un petit vieillard ridicule, timide, à moitié ramolli... il ne dit que des choses insignifiantes, c'est une ruine, un simple gâteux; — il est vrai que l'auteur de *la Guerre et la paix* était souffrant ce jour-là. N'importe, voilà de singuliers souvenirs à évoquer un jour de jubilé!

Tel fut le ton général des articles de la presse conservatrice aussitôt qu'elle voulut abandonner le domaine exclusivement littéraire où l'apologie bruyante et le dithyrambe sans nuance semblaient une consigne adoptée par tous les partis.

Seul M. Souworine, un des doyens de la presse russe, directeur et propriétaire de ce redoutable *Nowoié Wremia*, y a écrit le jour du jubilé un article superbe, ému, sincère, et où l'admiration s'exprime sans réserves, sans perfidies dissimulées sous l'éloge littéraire.

M. Souworine est un grand écrivain, nous l'avons toujours dit, en toute sincérité. Et ce récent article, consacré à Tolstoï a ravivé encore notre admiration juvénile d'autrefois. Car Alexis Souworine, qui aura bientôt l'âge de Tolstoï, a gardé une jeunesse, une vivacité, une maîtrise de talent et d'idées extraordinaires. Lui seul, peut-être, parmi les écrivains de son parti, a très sincèrement glorifié Tolstoï, en ce jour mémorable, car lui seul a eu le courage de dire à la société de son pays : admirez le plus illustre génie de la Russie moderne sans le juger, sans penser à ses idées sociales, philosophiques, politiques ou autres. Qu'importe tout cela! Ne songez aujourd'hui qu'à son œuvre de poète, à ce monde plein de lumière, de beauté, d'émotion, de joie et de douleur qu'il a créé. Ne jugez plus l'homme, insiste M. Souworine, ses nobles erreurs, ses fautes généreuses, n'admirez plus en lui que le grand écrivain dont l'humanité entière garde le souvenir.

Et l'article magistral de M. Souworine ne fut pas le seul où un éclatant et légitime hommage aura été rendu à l'illustre romancier.

Les deux capitales russes, au point de vue professionnel,

ont publié le jour du jubilé une série d'études absolument remarquables.

A Moscou, les *Rouskia Wedomosti,* le grand journal académique, *les Débats* moscovites, comme on les désigne parfois, ont consacré au grand écrivain plusieurs études critiques d'une très belle tenue littéraire, parmi lesquelles quelques-unes sont signées de noms d'une notoriété européenne : Henri Sienkiewicz, Georg Brandès, Korolenko, Lewenfeld, d'autres encore. A Pétersbourg, l'organe des cadets, la *Rietch*, a célébré l'anniversaire de Tolstoï en publiant un long et dithyrambique article dont l'auteur, M. Merejkowski, bien connu en France du public lettré, est très certainement un écrivain du premier mérite, le plus profond, le plus parfait et le plus subtil parmi les artistes littéraires russes du temps présent. L'article de M. Merejkowski est d'une rare et précieuse beauté d'expression et d'une remarquable profondeur d'idées et de compréhension critique. L'officieuse *Rossia*, elle-même, a parlé dignement de l'œuvre de Tolstoï, avec tact et avec sympathie. Le plus populaire parmi les journaux de la métropole, *la Gazette de Pétersbourg*, toujours rédigée d'une façon magistrale par M. Koudékoff, a lancé un numéro consacré entièrement à Tolstoï et rempli de toutes les informations possibles, présentées avec une maîtrise qu'aucun journal européen n'aurait certes surpassée.

Mais dans ces nombreux et intéressants articles, si différents de ton et de tendances, la même pensée initiale se devine : Tolstoï est un grand homme, un génie exceptionnel, nous sommes ses admirateurs, mais non pas ses disciples. Son œuvre littéraire seule existe : cette œuvre admirable, d'une vérité, d'un pathétique, d'une jeunesse invincible et où chacun de nous a trouvé, à quelque heure difficile, de tristesse ou de découragement, l'inappréciable bienfait de l'oubli et de l'admiration fidèle. Et en France, aussi, sans aucun doute, chacun dira aux ennemis de Tolstoï : Oubliez les paroles agressives et blessantes que cette voix impérieuse a prononcées dans l'emportement des luttes civiques. Ne songez qu'aux joies et à l'exaltation dont nous sommes redevables à sa méditation et à son génie.

V

Quelle impression générale se dégage du jubilé de Tolstoï,

un jubilé dont les péripéties et les retentissements appartiennent désormais à l'histoire?

Ces fêtes, ces manifestations diverses ont établi tout d'abord la suprématie et la gloire littéraire du célèbre écrivain. Même dans son pays natal, cette gloire nationale n'est plus discutée par personne. Au point de vue moral et social, — le seul précisément qui importe à Tolstoï, — le succès fut moins grand on le voit.

L'apothéose qui consacre sa gloire aura été d'une beauté orageuse, comme son origine et comme sa destinée. Pourquoi le dissimuler davantage? Oui, exception faite pour quelques admirateurs fanatiques, les idées de Tolstoï provoquent dans tous les milieux de la société russe, pour des raisons diverses que nous avons essayé d'indiquer brièvement, la plus vive opposition, la plus franche antipathie. Les raisons de ces sentiments hostiles diffèrent; leur existence est indéniable. De là, les protestations nombreuses, les unes grossières et brutales, les autres courtoises, qui se sont produites en si grand nombre. Cette constatation ne diminue nullement le prestige du grand écrivain; elle ne saurait atteindre son génie ou son caractère d'une si belle loyauté, d'une si sévère et parfaite noblesse. Au jugement unanime de ses compatriotes et du monde entier, Tolstoï est toujours le plus extraordinaire génie littéraire dont la Russie puisse s'enorgueillir. Comme réformateur, il rencontre les plus vives résistances et la domination des esprits lui échappe. Qu'importe? Celle des âmes à jamais conquises et charmées lui demeure fidèle. L'avenir mystérieux peut démentir ou réaliser ses prophéties, leur donner tort ou raison, — l'humanité proclamera la beauté de son œuvre, ce qu'elle nous apporte de joie, de lumière et de consolation parmi les épreuves de la vie et les tristesses de la réalité. Les polémiques ou les apologies de l'heure présente seront oubliées depuis longtemps, qu'on lira encore *Anna Karénine*, *la Guerre et la Paix* et *les Souvenirs d'enfance*.

STANISLAS RZEWUSKI.

SOLITUDE AU LOIN

I

Donc j'ai voulu quitter Paris, quitter la France,
Rompre tous les liens formés par la souffrance
Entre leur ciel et moi, tenter quelque avenir
Ailleurs, et, libre, errant, perdre le souvenir...
Je me disais : « Partir, partir, oh ! ne plus voir
Cette ville agiter ses lumières, le soir!
Echapper aux douleurs anciennes reparues,
Les unes, chaque jour, debout aux coins des rues,
Les autres dans ma chambre assises, chaque nuit!
Partir, laisser aux murs tous les portraits m'attendre,
Et, quand Paris, demain, fera le même bruit
Qui remplit mon oreille à cette heure, n'entendre
Que mon pas engagé dans un nouveau chemin,
Qui s'éloigne... Etre loin, être très loin, demain!

II

C'est un soir que le train faisait halte, en Pologne,
Pourquoi de cet instant si court me souvient-il,
Et n'y puis-je songer sans qu'aussitôt me poigne
Un âcre sentiment d'exil ?

Autour de moi, fuyante, indéfinie et pleine
De tout l'immense azur vague, immatériel,
Jusqu'où la vue, au loin, touche au rêve, la plaine
Pâle rejoint le pâle ciel.

Un convoi militaire attend, bourré de paille,
D'hommes et de chevaux, l'ordre qui ne vient pas,
L'ordre parti d'en haut, on ne sait d'où, qu'il aitle
On ne sait quoi faire, là-bas.

Des lourds wagons s'échappe, un bâillement qui pleure,
Et, bientôt, s'étirant, un chœur de voix unit
Tous les communs regrets du sol natal, à l'heure
Où la steppe se rembrunit.

Monte, douce chanson, vers la première étoile,
Qui blêmit, perceptible à peine, au fond des airs ;
Berce l'ennui pesant du soldat, mets un voile
De songe à ses longs soirs déserts.

III

O cosaques, comment avec un pareil nom
Avez-vous cet aspect jeune et si peu farouche ?
Je vous imaginais terribles à voir. Non ;
Le chant que vous chantez arrondit votre bouche,
Et vos yeux enfoncés, gris, sous un front bombé,
Versent une lueur décolorée et triste,
Comme, en ce calme soir, la clarté qui persiste,
A l'occident, après que le jour est tombé.
Pourquoi n'êtes-vous pas couverts de sang, atroces ?
Que n'avez-vous un air plus vil, plus endurci !
Qu'attendez-vous enfin pour fondre à coups de crosses
Sur nous, sur tous les gens paisibles que voici ?
De loin quelque prestige effrayant vous décore,
Mais votre image vraie est plus navrante encore :
Vous êtes des enfants. Votre âge est l'âge obscur
Où la raison, au prix d'un lent travail, s'ébauche,
Et toutes les fureurs de meurtre ou de débauche
Ont quelque chose, en vous, d'innocent et de pur.

Paix à ces ingénus qui marchent sans pensée,
Dociles, engourdis dans un rêve profond!
Ils ne savent pas plus que leurs sabres s'ils font,
En tuant, bien ou mal. Leur force dépensée,
Ils s'endorment ; la nuit s'appesantit sur eux,
Sans qu'un doute, un remords y jette sa lumière ;
Ou bien, las, désœuvrés, regrettant leur chaumière,
Ils chantent, et leur chant dit qu'ils sont malheureux.

IV

Une chambre d'hôtel, la nuit, à Varsovie.
Il est de ces moments, quelquefois, où la vie
Montre tant de mystère et de solennité
Qu'autour de soi l'on sent bayer l'éternité.
La minute présente et les maux que l'on souffre
Sont là comme une planche étroite sur un gouffre,
Et la planche bascule à chacun de nos pas.
Cet homme dont je vois les paupières rougies
Dans la glace, et qui veille entre ces deux bougies,
Cet homme est moi, me dis-je, et je ne comprends pas.
Je regarde longtemps mes mains avec surprise :
Songer que je suis là, vivant, que le parquet
Sous le poids de mon corps, tout à l'heure, craquait,
N'est-ce pas une énigme où la raison se brise ?
Voyons, ne perdons pas la tête. — Eh ! bien, François,
Quelle folie as-tu de douter que tu sois ?
Que te faut-il de plus que ton cœur pour le croire ?
As-tu donc oublié toute ta pauvre histoire ?

— O passé de malchance et de tristes amours,
Si le vent du côté de l'abîme m'emporte,
Déroule jusqu'à moi la chaîne de tes jours !
Lève-toi, ma douleur, dis que tu n'es pas morte !
Larmes dont j'ai les yeux encore tout brûlés,
Pour la seconde fois, dans mon âme, coulez !
Ne formez qu'une seule et bienfaisante pluie,
Tous ensemble, ô mes pleurs de jadis et d'hier,
Pleurs de l'enfant que vite une main tendre essuie,
Pleurs de l'homme, eau cuisante et pareille à la mer !
Que serais-je sans toi, chère vieille souffrance ?
Lorsque mon cœur s'égare, est-ce dans l'espérance
Qu'il se retrouverait, si tu disparaissais ?
Hors toi, qu'ai-je de sûr et qu'est-ce que je sais ?

V

Varsovie, un feu sombre est caché sous tes pierres,
Et, comme un vent poudreux, aveuglant mes paupières,
T'enveloppait de gris, j'ai cru voir tournoyer
De la cendre au-dessus d'un immense foyer.
Quand j'ai franchi ton pont de fer qui toujours gronde,
Je l'ai senti sous moi battre comme une artère,
Et je cherchais des yeux sur ta colline ronde
L'échancrure de ton cratère.

Varsovie, Israël tient son camp à ta porte.
En vain méprises-tu le nomade ; il t'apporte
Sa fièvre et le tourment de son cœur ancien,
Et ton mépris paraît bien jeune auprès du sien.
En vain l'as-tu parqué : son rire amer t'enseigne
Ce qu'un peuple orgueilleux peut sans larmes souffrir.
Et son œil noir te dit comme il se peut qu'on saigne
Beaucoup et longtemps sans mourir.

Varsovie, en des jours où, loin de mon pays,
Seul, prêt à défaillir au milieu de ma route,
Je ne voyais autour de moi qu'espoirs trahis,
Et, là-bas, où j'allais, qu'inquiétude et doute,
J'ai respiré dans l'air brûlant, sous ton ciel lourd,
Cette foi, cette ardeur que nul revers ne dompte,
Et ce calme où, sans cesse, on entend le bruit sourd
D'un orage nouveau qui monte.

VI

Un jeune garçon rose, aux longs
Cheveux d'ange, bouclés et blonds,
Conduit la voiture légère
Qui, sursautant sur les cailloux,
Dévalant de bosses en trous,
M'amène à la ville étrangère.

Le cœur défait, les os moulus,
Je ne sais pas, je ne sais plus
Dans quel ancien livre d'images
J'ai vu déjà ce vieux décor
De croix et de coupoles d'or
Et de murs peints à grands ramages ;
Et je roule, ignorant jusqu'où
J'irai de ruelle en ruelle,
A chaque secousse cruelle
Me répétant : Moscou ! Moscou !

VII

C'est une chambre à l'angle de deux rues,
Et voici déjà qu'un précoce automne
La cingle, au dehors, d'averses bourrues,
Mais, chaque jour encore, elle m'étonne.
Pourtant, elle est simple et petite et claire,
Et met tout son cœur à tâcher de plaire ;
Et lorsqu'elle voit qu'oublieux de l'heure,
Sans bouger, longtemps je rêve ou je pleure,
Son poêle qui luit et ses murs épais
Me chuchotent : « Paix à ton âme, paix ! »

VIII

Je sais plus d'une table où mon couvert est mis :
C'est la chanson d'un samovar qui nous rassemble,
Et comme on fume, et comme on rit ! tant est qu'il semble
Que nous soyons tous de très vieux amis.

Pourtant, bien qu'aussi fort que les autres je rie,
Je suis là comme un pèlerin qui, vers le soir,
Fuyant l'ombre, est venu, tout ébloui, s'asseoir
Devant le feu clair d'une hôtellerie.

Lorsque longtemps on a traîné par les chemins,
Qu'on est las, qu'on est seul, que précaire est la vie,
On a, parfois, quand vient la nuit, la brusque envie
D'entendre des voix, de serrer des mains.

Mais l'heure balancée au tic-tac de l'horloge,
L'instant qui glisse entre mes doigts, aérien,
Je ne veux plus savoir de moi ni livrer rien
Que cela. Tant pis pour qui m'interroge!

Et vous, mes yeux, soyez circonspects et discrets,
Eteignez vos lueurs, n'entr'ouvrez pas la porte
Des ténèbres où gît le passé que je porte!
Silence, silence, tous mes secrets !

IX

Silence dans les cieux et sur la terre : il neige.
Cela s'en vient du fond de l'infini dormant,
Et, nivelant l'espace immense, lentement
Cela monte, engloutit la route... Où donc irai-je ?
Une lourde blancheur égale, sans un pli,
Descend sur l'horizon qu'on ne voit plus; l'oubli
Saisit au bord des champs le village et les roule
Ensemble, confondus dans le même linceul.
Le temps passe, on dirait que l'heure qui s'écoule
Est la même toujours... Comme le monde est seul !...
Brusquement, tout pâlit, tout prend des reflets verts :
La nuit se hâte. Au loin, une faible lumière
A brillé. Je m'approche : elle filtre à travers
Un carreau sale et montre une pauvre chaumière.
Et dans le plat pays blême, informe, glacé,
Sous la double épaisseur de la crasse et du givre
Etouffée et pareille à l'angoisse de vivre,
Saignant comme une plaie et comme un cœur blessé,
Cette vitre enfouie à demi, sourde, jaune,
A le rayonnement d'une humble et vieille icône.

Je te salue, ô sainte Image, ô Pauvreté,
O vrai Christ, sans église et sans divinité,
Qui portes, plus courbé qu'une bête de somme,
Le long malheur terrestre, ô Souffrance de l'homme!

X

Que mon cœur ne peut-il hiverner! oh! que n'ai-je,
Au lieu de courtes nuits et d'un sommeil troublé,
La douceur de rester longtemps coi sous la neige,
Comme le grain de blé!

Quand le fleuve n'est plus qu'un dur chemin de glace,
D'où vient que dans mon œil il bouge encore un pleur,
Pourquoi sous mon sein gauche et dans ma tête lasse
Cette triste chaleur?

Pourquoi veiller, souffrir sans repos, quand la terre,
Aussi loin qu'au-dessus s'étend le ciel du nord,
Tout de son long couchée, a le visage austère
Des choses de la mort?

XI

De quel timbre léger, fin, comme ciselé,
A vibré cette voix d'enfant dans l'air gelé!

Le silence en paraît plus grave; la nature
Ecoute longuement une chanson si pure.
Nulle ombre en cette voix, rien de matériel
N'alourdit son essor tranquille vers le ciel.

Tandis que tous les mots de mon cœur à ma lèvre
Montent chargés de pleurs, rauques de sang, de fièvre,
Et tombent las, traînant des voiles de désirs,
Des crêpes de douleurs ou de mornes plaisirs.

Oh ! dites, si, durant tant de jours, sur l'izba
Et le palais doré tant de neige tomba,
C'était pour étouffer, pour contraindre à se taire
Tous les démons, tous les vilains bruits de la terre;
C'était pour effacer les empreintes de pas
Que laissent tous les pieds des méchants ici-bas,
Toute trace du mal qui rampe ou qui se vautre,
Et pour que rien enfin ne subsistât, rien d'autre,
Rien du monde ancien, rien des hommes d'hier
Que cette voix d'enfant dans la paix de l'hiver ?

XII

Elle bavarde, rit très fort, devient très rouge ;
Dans un autre moment,
Seule sa main qui tient sa cigarette bouge :
Elle rêve en fumant.

Quelquefois, un sang brusque, une vie en délire
L'inonde ; quelquefois,
Le flot qui l'emplissait de son cœur se retire
Et la laisse sans voix.

Elle parle beaucoup, mais réserve son âme,
Et telle est sa façon,
Qu'on ne sait ce qu'elle est le plus, ou tendre femme
Ou sauvage garçon.

O longs soirs, les meilleurs que j'aie, ô griserie
Et chaste intimité,
Où se mêle à l'ardeur de notre causerie
Le chaud parfum du thé !

Nous faisons en traîneau, souvent, de grandes courses
Dans la neige, l'azur,
L'innocence, et je goûte une fraîcheur de sources
Auprès de ce cœur pur.

J'y bois, et tout mon être en cette onde se lave.
Est-ce amour? je ne sais.
Nous sommes loin, parfois, l'un de l'autre: elle est Slave
Et, moi, je suis Français.

XIII

Que m'importe, après tout, de savoir si je l'aime!
Ne suis-je pas toujours seul, exilé, quand même?
O palmiers, verte oasis douce au cœur altéré,
Souvent j'ai cru vous voir, et mes pas ont erré
A travers l'étendue ardente, infranchissable,
Et lorsque, me traînant sur mes genoux meurtris,
J'ai crié, chaque fois des raffales de sable
Dans ma gorge séchée ont étouffé mes cris!
Mon âme, avant la mort, auras-tu le courage
De détourner enfin tes yeux de ce mirage?
Ou bien t'en iras-tu, vieille, par les chemins,
Branlante et radotant, et sans cesse occupée
Des fantômes d'amour qui t'ont toujours dupée,
Et voudras-tu mourir en leur tendant les mains?

XIV

Laisse tes visions, sors de ta chambre, marche!
Voici le pont: entends l'eau bruire sous l'arche
Où le corbeau vient boire entre les glaçons bleus.
Regarde, ô prisonnier d'un pays fabuleux,
La neige étinceler sur les dômes de cuivre.
Et, là-bas, jusqu'où l'œil ébloui peut les suivre,
Vois glisser les traîneaux légers dans le soleil!
Allons, réveille-toi sous l'aiguillon vermeil
Du froid sec qui te pique et t'empourpre la joue!
Ton cœur pleure, dis-tu, mais ton sang, lui, se joue
Dans tout ton corps, et rit, et chante un chant nombreux.
Un fleuve en toi coule à pleins bords, puissant, heureux.

Quelle rumeur, quels grands coups sourds contre tes tempes!
Qui donc ment, qui des deux a des conseils pervers,
De ton âme, la nuit, clignotant sous les lampes,
Ou de ton sang plus fort que l'ombre et les hivers?
L'une dit qu'il est triste, et l'autre, doux de vivre...
Va toujours, triste et doux se confondent. Sois ivre.

XV

J'empoignerai mon cœur, et le mal qui le ronge,
Comme on presse à deux mains, comme on tord une éponge,
Je l'en exprimerai. Longtemps on pourra voir
De quelle ardeur j'ai fait dans ce livre pleuvoir
Les gouttes de mon sang et mes larmes mêlées.
Ces pages garderont sur leurs faces grêlées
Les marques de ma fièvre, et ceux pour qui j'écris,
Ceux qui sentent, le soir, leur âme solitaire
S'emplir d'angoisse au bord des chemins de la terre,
Quand ils voudront crier, répéteront mes cris.
J'ai pleuré bien souvent, mais chez moi la détresse
Est un toucher plus fort de la vie, une ivresse
De souffrance, et je sais que, plus tard, dans mes pleurs
Tous mes frères errants reconnaîtront les leurs,
Ce qui fait ma misère est mon orgueil, en somme :
Je passe et je gémis. Que suis-je? rien qu'un homme.
Mais j'aurai dans mon sort humble, étroit, personnel,
Embrassé tout le champ du malheur éternel.

XVI

La nuit vient sur la terre et dans ce cœur qui souffre :
La planète penchée entraîne dans le gouffre
Ses continents, ses mers tour à tour assombris.
Par endroits, au travers de cette ombre profonde,
Vascillent des lueurs : Moscou, Londres, Paris,
Pâles feux allumés dans le camp du vieux monde.
Pauvres gens qui croyez à votre fixité,

Qui sans cesse parlez de nations, de races,
Bâtissez, entassez les murs ! Votre cité,
Un jour, disparaîtra, sans laisser plus de traces
Qu'au gazon de la steppe un bivouac de berger.
Comment l'homme ose-t-il dire à l'homme : « Etranger,
Je ne te connais point », lorsque le soir allonge
Sa vague immense aux flancs de la terre qui plonge ?
Quoi ! toujours de la haine ! ah ! ne voyez-vous pas
Qu'un trou noir, infini, se creuse sous vos pas,
Et que tout, champs, forêts, maisons, clochers, y roule ?
C'est vers lui que descend le fleuve de la foule.
En vain le pavé crie et tremble : la clameur
Que poussent, dans la nuit, les villes embrumées,
N'est plus, à quelques pieds dans l'air, qu'une rumeur
Qui se mêle, indistincte, aux dernières fumées.
Des nuages, là-haut, naviguent dans les cieux ;
Le vent qui les pourchasse et déchire leurs voiles
Laisse voir, dans un fond d'abîme, les étoiles...
Que tes regards sont froids, azur silencieux !

Frères, embrassons-nous dans la peine : ce geste
Est l'unique douceur, le seul bien qui nous reste.
Pour que la vie encore ait un sens, que chacun
Dépose sa rancune, en le malheur commun.
Si notre sort est tel, que même l'espérance
En un monde meilleur soit un rêve perdu,
Du moins, pour expier tout le sang répandu,
Elevons un suprême autel à la Souffrance !

XVII

Quand j'ai la noire envie
De renier la vie,
Toujours je ne sais quoi
Fait que jamais je n'ose.
D'où vient ce quelque chose
Qui ressemble à la foi ?

Quand je dis qu'elle est triste,
Mon âme, au fond, persiste
A l'aimer sans raison.
O nouvelle saison,
Te voici revenue!
La terre encore est nue
Et l'arbre dépouillé,
Mais quel parfum frissonne
Au vent aigre et mouillé?
Minuit : la cloche sonne
Pâques! Ses carillons
Se moquent de la pluie.
Déjà le blé s'ennuie :
Pâques sur les sillons,
Sur les champs et la ville,
Sur chose bonne ou vile!
Pâques sur les prisons,
Sur les potences! Pâques
Sur tous les pauvres Jacques,
A tous les horizons!

FRANÇOIS PORCHÉ.

LE RÉVEILLON DE M. DE LA PAPPELONIÈRE

A Jean-Louis Vaudoyer.

Lorsque Mme de Sassenage entra dans la salle à manger, où un valet venait de l'introduire, elle s'étonna de n'y trouver qu'une jeune femme inconnue, assise avec modestie, au bord d'un fauteuil et qui se leva timidement à son approche. Mme de Sassenage la toisa, lui adressa un salut impertinent et sec et se retourna vers la porte, comme pour voir si personne ne la suivait. Mais ni M. de la Pappelonière, ni aucun des autres invités ne se montra, et Mme de Sassenage eût douté du réveillon, si l'ordonnance de la pièce n'eût révélé que tout se préparait pour lui.

Au milieu, sur une vaste table dont les pieds, terminés en sabots de bouc, dépassaient les dentelles à grandes fleurs de la nappe, quatre chandeliers d'argent massif, soutenus par des amours jouant, se hérissaient de bougies. Les lustres de Sèvres, tout en feuilles et en fruits savamment imités, braisillaient semblablement. Des jattes de cristal, où s'ouvraient des roses blanches et des roses rouges, les unes, comme desserrées de plaisir, les autres, comme contractées de douleur, entouraient un surtout, fait de pâte d'amidon et de talc et qui représentait un groupe de statues emblématiques, debout au centre d'un amphithéâtre, parmi des portiques et des colonnades. Aux coins de la cheminée de marbre rose, sur un dressoir, sur une console, d'autres candélabres formaient des buissons de lumière ; ils éclairaient, de ci, de là, tous les préparatifs du souper ; des rangées de bouteilles cachetées étaient en bataille sur une crédence, ailleurs, des pâtés, habillés de plumes de pintade et de faisan, alternaient avec des pavés de foie, tout crémeux sous leur onctueuse couche de graisse, des esturgeons vautrés dans la gélatine et entourés de rougets, des pyramides de crevettes en corail rose, des volailles froides, qui avaient le parfum des truffes dont elles étaient marbrées, des architectures de pâtisserie et des plats montés

en pommes et en poires et d'où retombaient les grappes majestueuses des raisins serrés et ronds. Une chaleur égale et douce mêlait les odeurs des fleurs et celles des victuailles pour en composer une essence, dont la savante orchestration dilatait les narines de plaisir et promettait, en même temps, les joies les plus fines et les plus brutales.

Mme de Sassenage, un peu rassurée sur les suites de son réveillon, s'approcha de la table et ôta son loup de velours noir à barbe de dentelle, qu'elle posa entre deux assiettes de porcelaine de Chine, ainsi qu'un éventail, peint de pastorales galantes, sa boîte à poudre et un de ses gants. En se retournant, elle montra à la jeune femme inconnue un visage aux traits pleins d'esprit, des yeux pétillants et moqueurs, et la plus belle bouche du monde, dont une mouche, à droite, accentuait encore le dessin pourpré.

Elle ôta alors sa sortie de bal sous laquelle elle était en robe de grand apparat, ayant un corsage en forme de cône renversé, lacé par une échelle de nœuds de rubans, et qui s'enfonçait dans un corps de jupe crème, à paniers volumineux, et tout brodé de guirlandes de roses. Des plumes d'autruches blanches dans ses cheveux cendrés, un collier de perles descendant entre les globes palpitants de ses seins pâles, elle parut si belle à l'invitée timide qui la regardait que celle-ci se leva de nouveau, toute rougissante et comme si elle avait honte de son peu d'élégance, de ses épaules frêles, de sa tête amenuisée et trop fardée, dont la bouche épaisse et comme tuméfiée semblait vernie de laque rouge, et de ses bras qui étaient plus nus de ce qu'ils ne portaient aucun bijou.

Mme de Sassenage ne pouvait se tromper sur la position sociale de l'inconnue, et elle crut d'abord à quelque méprise. Mais l'esprit de M. de la Pappelonière était si ambigu, si bizarre, si plein d'embûches et de traîtrises, qu'elle se demanda si cette inconcevable réunion ne dissimulait pas quelque piège sournois. Bien qu'elle connût M. de la Pappelonière depuis dix ans et qu'elle eût été, à diverses périodes, son intermittente maîtresse, elle n'avait jamais compris son caractère, et elle craignait toujours les traverses et les caprices de cette nature morose et mystificatrice, d'une si féroce ironie.

M. de la Pappelonière ne venant toujours pas, Mme de Sas-

senage commença à s'impatienter. Après avoir tourné autour de la table, elle se décida enfin à interroger l'humble jeune femme, qui, par le hasard des circonstances, lui tenait compagnie et que, certes, elle n'eût même pas regardée si elle l'avait croisée dans la rue.

Elle s'arrêta donc devant l'inconnue, et avec une légère nuance de moquerie :

— Pensez-vous que M. de la Pappelonière se décide à venir ?

— Je ne sais pas, répliqua l'autre, en rougissant.

— Etes-vous sa maîtresse ? dit brutalement Mme de Sassenage.

— Oh ! non, murmura la timide, plus rouge que jamais.

— Alors comment le connaissez-vous ?

— Je ne le connais pas.

Mme de Sassenage poussa un grand éclat de rire.

— Mais pourquoi diable êtes-vous ici ?

— J'ai rencontré ce Monsieur, l'autre nuit. Il sortait du Théâtre et je traversais la rue. Il m'aborda et me dit qu'il m'attendait aujourd'hui...

Elle ferma les paupières, en supportant le regard impertinent et railleur que Mme de Sassenage abaissa sur elle.

— Je ne le connais pas autrement...

Et elle n'osa pas demander à la belle dame, qui la regardait de si haut : « Et vous, êtes-vous sa maîtresse ? » Mais elle se tut.

— Comment vous appelez-vous ? demanda négligemment Mme de Sassenage.

— Marguerite Gautier.

— Eh bien, Marguerite Gautier, vous me plaisez, vous avez l'air d'une bonne enfant. Mais votre la Pappelonière est décidément un être bien absurde...

Et Mme de Sassenage alla picorer quelques raisins. Elle revint vers Marguerite Gautier :

— Puisque vous ne connaissiez pas M. de la Pappelonière, pourquoi avez-vous accepté de venir ici ?

— Parce qu'il faut vivre... Mais vous, Madame, pourquoi êtes-vous venue, puisque vous le connaissez si bien ?

— Parce qu'il faut s'amuser !

— La vie est si difficile ! dit Marguerite Gautier.

—Le plaisir l'est bien davantage, répondit Mme de Sassenage, en soupirant.

Il y eut un silence. Marguerite Gautier regardait devant elle, d'un air vague et lointain. Comme huit heures sonnaient, un valet entra et tendit à Mme de Sassenage un plateau d'argent, avec deux lettres. L'une avait une large bande noire, Mme de Sassenage l'ouvrit et poussa un cri de surprise et de colère. C'était un billet de faire-part qui lui annonçait que le marquis Hyacinthe-Paul-Louis de la Pappelonière était décédé, le 14 décembre. L'autre missive était de la main même de M. de la Pappelonière. Il mandait à son amie qu'ayant l'intention de se suicider il n'avait pas voulu cependant la priver de son réveillon, qu'elle avait l'habitude de faire avec lui, depuis tant d'années déjà. « Je suis certainement irremplaçable, disait-il, aussi n'ai-je point invité d'hommes, mais, du moins, trouverez-vous chez moi quelques femmes de notre coterie, Mme de Grenaraude et Mme de Chassefière, entre autres... Ma foi, vous vous passerez d'hommes et vous boirez à mon repos. En ce temps-là, je me serai coupé la gorge et je réveillonnerai, sans doute, avec Dieu le père, s'il m'excuse d'avoir été si pressé de l'aller voir. Mais je crains bien que sa société, pour charmante qu'elle soit, ne me fasse pas oublier la vôtre... »

La pensée de cette farce posthume avait dû être, sans contredit, la dernière joie de M. de la Pappelonière. Le malheur était que Mme de Sassenage, depuis un mois dans ses terres, n'eût pas appris le décès de son hôte excentrique, ce qui la condamnait à subir ce camouflet dans l'unique compagnie d'une petite prostituée.

Mme de Sassenage revoyait M. de la Pappelonière, corpulent et rouge, avec ses lourdes bajoues et son nez en bec de corbin, son énorme menton et ses petits yeux malins et froids, son esprit cynique et misogyne. Elle réentendait ses mots rageurs, ses plaisanteries obscènes et cruelles, ses boutades agressives... Elle restait immobile, un billet tremblant au bout des doigts, et elle se sentait en même temps humiliée et misérable.

— Qu'y a-t-il dans cette lettre? hasarda Marguerite Gautier.

— Il y a que M. de la Pappelonière s'est suicidé depuis dix jours et qu'à cette heure il se décompose en paix dans son tombeau.

— Mort, ce beau Monsieur ! s'écria Marguerite Gautier, et elle éclata en sanglots. Mme de Sassenage la toisa avec mépris.

Elle cherchait un moyen de se venger de la raillerie de son vieil amant.

— Mais alors pourquoi nous a-t-il invitées ? demanda la petite courtisane, entre deux hoquets, la tête cachée dans ses mains.

— Pour se moquer de nous, ma petite !

Le valet restait immobile.

— Madame n'a-t-elle rien à me commander ? dit-il, ironique, poli et sournois.

— Si, attendez...

Elle le regardait, solide et rablé, avec ses mollets rebondis, sa large face pleine, son nez en trompette. Elle se représentait, à côté, l'orgueil de M. de la Pappelonière, son mépris universel, sa hauteur. Elle songeait à sa vengeance.

Ce même laquais réjoui servait un soir où M. de la Pappelonière avait donné son avis sur la valetaille, qu'il estimait plus dénuée de cœur, de sens, de pudeur, enfin de tout sentiment humain que les plus lamentables sauvages de la Terre de Feu, et Mme de Sassenage se souvenait du regard oblique, féroce et menaçant que ledit laquais avait jeté à son maître, en passant derrière lui, avec le plat où crevait dans la sauce la pâtisserie dorée d'une croustade.

— Poitou, dit-elle, pourquoi, quand je suis arrivée, ne m'avez-vous pas prévenue que la Pappelonière était mort ?

— L'ordre de M. le Marquis était formel. Je ne devais remettre les deux lettres à madame la Comtesse que lorsque huit heures sonneraient.

— Mais pourquoi n'y en avait-il que pour moi ?

— Monsieur le Marquis avait aussi écrit à Mme de Grenaraude et à Mme de Chassefière, mais comme ces dames ne sont point venues, j'ai cru pouvoir me dispenser de porter ces missives... Monsieur le Marquis comptait aussi sur plusieurs personnes... dans le genre de Madame, — Poitou désigna Marguerite Gautier de la tête, — mais elles ne sont pas venues.

— Savez-vous pourquoi la Pappelonière s'est tué ? demanda Mme de Sassenage, ravie de songer que la dernière farce de son vieil ami avait en partie avorté.

— Monsieur le Marquis ne me l'a pas confié, madame la

Comtesse, répondit le valet, toujours du même air anonyme et froid.

— Dites-moi, au moins, comment il est mort...

— Il y a dix jours, monsieur le Marquis est rentré assez tard, en compagnie de trois femmes fort belles et que je ne connaissais pas. Il a soupé ici même, et le repas fut très gai. Un moment, monsieur le Marquis quitta la table, m'appela et me remit une enveloppe : « Ce papier, me dit-il, contient mes dernières volontés. Si elles sont fidèlement exécutées, mon notaire te remettra certaine somme, dont le montant y est stipulé. Sinon, tu n'auras rien. » Puis il me serra dans ses bras en pleurant : « Poitou, me dit-il, je te fais mes adieux, ne m'oublie pas trop vite... » Il parla longtemps et de façon incohérente. Je crus que monsieur le Marquis était ivre, comme cela lui arrivait souvent, et je n'attachai pas grande importance à ces propos que je ne compris qu'après. Il me dit, entre autres choses : « Mme de Sassenage et Mme de Grenaraude ne me remplaceront jamais. Elles m'ont tant aimé! Je vois d'ici la mine qu'elles feront, quand tu leur annonceras la surprise que je leur ai réservée. Elles ne se consoleront pas. J'ai été tout pour elles!... Je leur laisserai le souvenir d'un être étonnant, un des plus rares et des meilleurs qui aient jamais paru sur la terre... » Monsieur le Marquis rentra dans la salle à manger, où ces trois dames s'étaient fort débraillées. On chanta et on but encore... Et le lendemain, quand j'entrai dans la chambre de monsieur le Marquis pour porter les déjeuners, je vis les trois femmes qui dormaient, nues et ivres, sur le lit défait. A côté, dans le cabinet de toilette, monsieur le Marquis était étendu sur le dos, baigné dans son sang et tenant encore à la main le rasoir dont il venait de se couper la gorge.

Les sanglots de Marguerite Gautier redoublèrent.

— Qu'avez-vous à pleurer, petite sotte?

— Oh! cela me fait tant de peine que ce Monsieur soit mort! Il avait l'air si bon!

Mme de Sassenage haussa les épaules.

— Qu'on nous serve à souper, dit-elle, et vous, Poitou, vous souperez avec nous. Vous remplacerez M. de la Pappelonière.

Les roses s'effeuillaient sur la nappe de dentelles, les bougies flambaient, Marguerite Gautier pleurait toujours à petits coups, comme une fontaine qui se dégorge après le gel.

Sans se faire prier, avec sa brutalité d'homme du peuple, avide de toucher enfin à ce qu'il n'a pu que de très loin contempler, Poitou empoignait Marguerite Gautier par la taille pour la relever et la baisait en plein visage. M^me^ de Sassenage se jeta sur un canapé à pieds de biche, dégrafa son corsage, en fit jaillir ses seins pâles et palpitants, tout veinés de minces filets bleus, et levant vers le lustre une coupe transparente, pleine seulement de lumière, mais où tantôt ruissellerait le vin éclatant, elle s'écria en riant et avec l'air de s'adresser à une figure invisible :

— Un valet vivant vaut mieux qu'un maître mort. Je n'entends pas réveillonner toute seule. Vous aurez tout à l'heure, Poitou, ce corps-là, dont feu le marquis se fût réjoui s'il eût vécu, et le mien, qui lui a appartenu si souvent. Et je regrette que la Pappelonière ne réveillonne pas avec nous, car je lui aurais appris une vérité qu'il a toujours ignorée, c'est que, pour ce que nous en faisons, les plus médiocres des hommes valent les plus nobles et que si nous préférons ceux-ci, c'est qu'il est plus flatteur pour une femme d'avilir un maître que de dégrader un laquais.

EDMOND JALOUX.

LES DÉBUTS DU ROMANTISME AU THÉATRE-FRANÇAIS

—

LE BARON TAYLOR
ET LE « LÉONIDAS » DE MICHEL PICHAT
EN 1825

DOCUMENTS INÉDITS

(*Suite* [1])

—

III

Quelques jours après la représentation de *Léonidas*, à la fin d'un banquet offert à Pichat par son éditeur, Talma disait au baron Taylor qu'il avait sauvé le Théâtre-Français.

C'était alors l'avis de tout le monde. Moins de deux ans après, cette opinion n'était soutenue que par les romantiques. Que s'était-il donc passé dans l'intervalle ? Il s'était passé que Talma avait, suivant un mot célèbre, emporté en mourant le deuil de la tragédie (2). Tant qu'il avait vécu, le baron Taylor, tout en inclinant vers le drame, s'était cru obligé de lui faire la part belle. Mais après sa mort le commissaire-royal n'avait aucune raison de maintenir au répertoire des pièces qu'on ne jouerait plus que devant les banquettes. Et la tragédie fut reléguée peu à peu au second plan jusqu'à l'avènement de Rachel (3). C'est ainsi que le *Guillaume Tell* de Pichat, qui avait été reçu par acclamation du vivant de Talma, et qui, sans contredit, est supérieur à *Léonidas*, ne fut représenté qu'en 1830 — sur la scène du second Théâtre-Français !

De là des protestations et des colères qui, à partir de 1827, éclatèrent au grand jour parmi les acteurs et les fournisseurs ordinaires de la Comédie-Française.

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 270.
(2) On sait qu'il mourut le 19 octobre 1826.
(3) C'est encore le baron Taylor qui favorisa les débuts de Rachel, car s'il fut remplacé, en 1830, par Mazères, ce fut à titre provisoire, et il conserva le titre de commissaire jusqu'en 1838.

Le premier qui osa porter la question devant le public fut Pierre Victor, le tragédien en qui Soumet, Guiraud et leurs camarades avaient mis leur confiance.

J'ai sous les yeux le libelle qu'il publia chez Ponthieu, sous le titre un peu long de *Mémoire pour Pierre Victor, contre M. le baron Taylor, commissaire-royal près le Théâtre-Français, contenant des considérations sur l'état actuel du Théâtre-Français, suivi d'une consultation de MM. Mérillon, Berville, Routhier, Plougoulm et Pierre Grand.*

Ce mémoire, qui me fait songer involontairement à ceux de Montlosier, quoiqu'il n'y ait aucun rapport entre eux, tient à la fois du réquisitoire et du pamphlet. Montlosier accusait à la même époque les jésuites de conduire l'Eglise de France à sa perte. Pierre Victor accuse le baron Talyor, « agent coupable d'un parti occulte, de préparer la ruine de la tragédie». Et évidemment dans l'esprit du tragédien le crime du commissaire-royal était aussi grand que pouvait l'être dans l'esprit du vieux gallican le crime des Jésuites.

Disons tout de suite que ce Pierre Victor était ce qu'on appelle « un mauvais coucheur ». Après avoir donné sa démission à la Comédie-Française, parce que le comité n'avait pas voulu lui accorder le congé de quinze jours auquel il prétendait avoir droit « pour avoir soutenu, pendant l'absence de Talma et de Lafon, tout le poids du répertoire tragique », il était entré à l'Odéon, mais il n'avait fait qu'y passer. « Condamné à une punition injuste après avoir pris avec trop d'ardeur l'intérêt de l'art et du public en refusant de paraître, sans répétition, dans une pièce qui n'avait pas été représentée depuis longtemps », il était parti en faisant claquer les portes. En province, il n'avait pas été plus heureux. Le préfet de Toulouse lui avait interdit arbitrairement l'exercice de son état, « sans lui opposer d'autre raison que la dangereuse influence de la tragédie sur l'esprit public ». Ce qui faisait dire à Pierre Victor que ce fonctionnaire « avait pris les devants sur les hommes qui proscrivaient à présent la tragédie à Paris ».

Cependant le baron Taylor, à la recommandation de Charles Nodier, l'avait engagé comme pensionnaire en lui faisant espérer le sociétariat. Notre homme paraissait donc content, quand on s'avisa, quelques jours après, de l'annoncer comme *débutant* sur l'affiche. Lui, *débutant*, un vieux routier qui avait

doublé Talma et Lafon! C'était trop fort ! il déclara qu'il ne commencerait point son service qu'on n'eût fait disparaître de l'affiche un titre contraire à son titre d'admission. Mais le commissaire-royal, à tort ou à raison, ne voulut rien entendre, et Victor, qui par sa résistance avait fait manquer une représentation, eut à choisir entre la résiliation de son traité et le paiement d'une amende de six cents francs. Ce fut le point de départ de sa grande querelle avec le *sieur* Taylor, comme il l'appelle à toutes les pages de son *Mémoire*. Je passe sur la question d'argent, cause première de son « Mémoire à consulter », et j'arrive aux accusations portées par le comédien contre son supérieur hiérarchique.

« Quelle a été, disait-il, la première opération du sieur Taylor? La destruction du second Théâtre-Français, de l'établissement le plus utile à la fois à l'art dramatique et aux intérêts de la Comédie elle-même. C'est à la suite de cet exploit, armé de ce titre glorieux, que le sieur Taylor s'est présenté aux hommes qu'il voulait perdre, et qui, dans leur reconnaissance aveugle, se sont empressés de lui ouvrir leurs bras.

« Un établissement protégé par l'opinion publique ne pouvait pas être sapé ouvertement ; aussi le sieur Taylor a-t-il eu soin de recourir aux voies détournées. Il lui a fait retirer le droit de jouer les ouvrages de l'ancien répertoire. Des acteurs qui en étaient les soutiens lui ont été enlevés, et engagés au premier théâtre. Des traités les retenaient au second ; mais toutes les difficultés ont été aplanies. C'est ainsi qu'on s'est emparé de *Joanny*, de *David*, de *Perrin*, de *Samson*, de Mmes *Valmonzey* et *Brocard*... »

Il ajoutait :

« On ne veut pas de tragédie, on ne veut pas d'ouvrages propres à éclairer l'esprit public, à inspirer des sentiments nobles et élevés. La tragédie reproduit les leçons de l'histoire, elle met les rois aux prises avec les peuples. Elle retrace les révolutions des empires, les malheurs des têtes couronnées. On préfère les héros de roman et les sujets imaginaires. Les vers se gravent dans la mémoire, la poésie frappe plus que la prose ; ses couleurs sont plus vives, ses allusions mieux senties ; il importe donc d'écarter tous les sujets capables de la faire ressortir. C'est ainsi qu'on accable mademoiselle *Duchesnois* de découragements qui l'ont réduite déjà plusieurs fois à donner

sa démission; que mademoiselle *Bourgoin* est à la veille de recevoir sa retraite ; que madame *Paradol* languit dans l'inaction ; que Lafon est obligé de ne plus exercer son talent que dans la comédie ; que *Joanny* est relégué dans les rôles les plus subalternes ; que *David* a été menacé de perdre son état.

« Que ce soit de son propre mouvement, par amour du romantisme, ou par toute autre cause, il n'en est pas moins constant que le sieur Taylor, depuis son installation, n'a rien négligé pour anéantir l'art des Corneille et des Voltaire, et que, s'il n'est pas l'auteur du projet, il en est du moins l'exécuteur. Je ne puis me persuader qu'il suive en cela son inclination. Voué dès l'enfance à la culture des arts, employé comme décorateur dans les ateliers de la Gaîté, puis dans ceux des Menus-Plaisirs, M. le baron Taylor doit y avoir appris à aimer le théâtre. Comment supposer que, de gaîté de cœur, il puisse se livrer à un semblable vandalisme ?

« Quoi qu'il en soit, depuis deux ans, le sieur Taylor entraîne à grands pas le Théâtre-Français à sa ruine; et il marche lui-même à sa perte, parce que sa conduite n'est pas franche ; que, malgré ses formes polies, il mécontente tout le monde ; qu'avec une sorte de fermeté il cède à toutes les influences ; que, tranchant dans ses paroles, il fléchit dans ses actions ; qu'il fait plus qu'il ne doit et ne fait pas tout ce qu'il peut ; qu'il promet sans tenir, qu'il trompe tout le monde et se trompe lui-même.

« Sans doute le sieur Taylor se prévaudra des représentations fructueuses qu'on doit à son administration. Mais qu'importe que les recettes soient plus fortes, si les dépenses sont plus grandes? L'activité du sieur Taylor suffit-elle, si elle est mal dirigée. Il possède des qualités; il n'a pas les connaissances administratives et l'instruction littéraire qu'exige la place de commissaire-royal, on ne peut lui refuser certains talents, qui, unis à plus de droiture, feraient de lui un bon régisseur dans les théâtres d'où il est sorti. »

Je ne sais pas à qui Victor avait passé la plume pour rédiger son *Mémoire* acrimonieux, mais celui-là ne connaissait guère le baron Taylor, qui lui refusait jusqu'à l'instruction littéraire dont il avait besoin pour remplir dignement ses fonctions. Sans doute, il est de bonne guerre de mettre les gens qu'on veut démolir au-dessous de leur emploi. Mais le

baron Taylor n'en était pas, heureusement pour lui, à faire ses preuves comme lettré, voire comme écrivain. Sans être de la force de Nodier, son collaborateur, il écrivait tout de même assez bien sa langue pour « un Anglais de nom, de goût et d'origine (1) », et sa bibliothèque était celle d'un homme qui a une certaine culture (2).

Tout à l'heure Pierre Victor lui reprochera, à bout d'arguments, de planter là de temps à autre son théâtre et sa troupe pour donner libre cours à son amour exagéré des voyages. Il ne se doutait guère que « le sieur Taylor » voyageait ordinairement pour le compte de l'Administration des Beaux-Arts, et qu'il lui a rendu de ce chef presque autant de services qu'en sa qualité de commissaire-royal. Au plus fort de ses démêlés avec Pierre Victor et avec les « Mèdes », dont parlait Sophie Gay — car ce tragédien n'avait pas fini, que Lemercier, Arnault, Jouy, Delrieu et les autres entraient en lice à leur tour, — le baron Taylor, que tout ce bruit laissait parfaitement tranquille, avait de longs pourparlers avec M. de Martignac et s'embarquait au printemps de 1828 pour l'Egypte (3), dans le but d'enrichir la France des obélisques de Thèbes (4). J'ai même la lettre originale qu'il écrivait d'Alexandrie à Jal, le 22 juin suivant. Je la donne ici textuellement, avec le regret que Pierre Victor ne soit plus là pour la lire ; peut-être le convaincrait-elle que son ancien patron avait assez de littérature pour diriger le Théâtre-Français.

(1) Taylor (Isidore-Justin-Séverin) était né à Bruxelles le 5 août 1789, de Héli Taylor, descendant d'une noble famille irlandaise naturalisée française, et de Marie-Antoinette de Walwein, fille de Charles de Walwein, gouverneur du cercle de Bruges en 1788, et de Marie-Thérèse du Châtelet ; tous deux émigrés en France après la guerre civile provoquée en Belgique par Vandernoot. (Sur la famille paternelle et maternelle du baron Taylor, cf. la brochure de Ch. François.)

(2) On n'a, pour s'en rendre compte, qu'à parcourir le catalogue de ses livres qui furent vendus en 1848, et qu'à lire les nombreux articles qu'il a signés *seul* dans *les Voyages pittoresques et romantiques*.

(3) Dans sa première lettre à M. de Martignac, en 1828, il rappelait au ministre les paroles de Bossuet : « Les obélisques de l'Egypte font encore aujourd'hui, autant par leur beauté que par leur hauteur, le principal ornement de Rome, et la puissance romaine, désespérant d'égaler les Egyptiens, a cru faire assez pour sa grandeur en leur empruntant les monuments de leurs rois. »

(4) Comme on a oublié de graver son nom sur l'obélisque de Louqsor, à côté de celui de Le Bas, il n'est pas inutile de rappeler ici que ce fut le baron Taylor qui fut chargé, au mois de janvier 1830, de négocier son acquisition avec le pacha d'Egypte et qu'il aborda avec son trophée au pont de la Concorde, le 23 février 1833.

« Alexandrie, le 22 juin 1828.

« Mon cher Jal,

« Je viens de parcourir la Grèce et je vous écris de la vieille Egypte. Il est curieux de visiter maintenant ces deux terres, berceau de notre civilisation. Pour ceux qui aiment vivre cent ans, je puis leur assurer qu'ils seront récompensés de leur peine par un beau spectacle, ils verront au Pirée les flottes à vapeur des Pyctes, et où Sésostris a régné, les Bédouins faire l'exercice comme la vieille garde de Napoléon. Il ne faut même pas cent ans, pour ces événements assez extraordinaires, et si mon centenaire aime à voyager, il pourra prendre sa place dans un bateau à vapeur que l'on trouvera au port de Grenelle, à Paris, viendra fort à son aise, sans mettre pied à terre, se reposer à Athènes, continuera son chemin en venant chercher l'embouchure du Nil pour le remonter et visiter Thèbes, passera par le canal de l'Isthme de Suez que l'on n'aura pas de peine à creuser, puisqu'il y est depuis plusieurs siècles et qu'il ne s'agit que d'y laisser couler de l'eau, passera quelques jours à Calcuta et à Bombay et reviendra tranquillement, par le cap Bonne-Espérance, descendre, au quai des Tuileries, pavillon de Flore. Si j'étais ministre, je ferais faire ce voyage dans quelques mois à un brave habitant du Marais, et sans plaisanterie, une promenade comme celle-là serait d'un avantage inappréciable pour le commerce et l'industrie.

« Je me passerai du bassin à *confection* à Grenelle, car l'attendre de ce qu'il y a de beau et de bon pour notre propriété nationale serait trop long.

« Mais laissons là ces rêves qui sont moins futiles qu'on pourrait le penser. Causons de la Grèce et causons de l'Egypte (mon papier est bien petit). J'ai vu le Comte Capo d'Istria, le prince Maurocordato, l'amiral Tombasi et ce que la Grèce possède de députés ou de généraux distingués. Des ruines du Temple de Neptune à Paros, sur la pierre où Démosthène est mort, j'ai vu Athènes, et près de Phalère j'ai été saluer l'Acropolis. Au milieu des ruines de Trézène, qui n'ont jamais été décrites, j'ai touché aux marbres du Palais de Phèdre, et un chevrier vous montre la place où Thésée trouva l'épée de son père. On ne fait pas un pas dans le Péloponèse, on n'aborde pas une des Cyclades sans rencontrer d'admirables ruines : malheureusement, les Turcs font encore des boulets

avec les marbres de ces ruines, et les champs d'Eleusis ne sont plus témoins que de combats : Démétrius Ypsilanti y commande huit mille hommes qui n'attendent que le signal d'escalader les Propylées.

« On respire enfin sans crainte à Napoli, à Egine et à Hydra, les mers d'Egée et de Crète sont libres et ne voient plus de pirates ni de vaisseaux turcs ; mais Lacédémone supporte encore la tente d'Ibrahim, et la moitié de la population grecque a cessé d'exister.

« En Egypte, on fait des soldats avec les nègres du Darfour, et le bruit de nos tambours, les airs de nos fifres, de nos clairons de voltigeurs m'y réveillent tous les matins. J'ouvre les yeux, je me crois à Paris et je vois à mes pieds deux ou trois Ethiopiens qui me présentent un narguilé (pipe persane) et du café — et devant l'Orient les aiguilles de Cléopâtre et la colonne de Pompée.

« Faire lever des Coptes avec le son de la *Diane*, les faire coucher avec l'air de la retraite, est bien certainement ce qu'il y a de plus curieux dans le monde pour le moment.

« Ajoutez, mon ami, que je puis voir tout cela de ma fenêtre et que je loge dans l'appartement que Bonaparte a habité lors de son entrée en Egypte.

« J'ai rencontré un de vos amis dans la rade de Paros, M. Magré, lieutenant de vaisseau qui est à bord du *Scipion*. Il m'a beaucoup parlé de vous. Au revoir, mon cher Jal ; vous pouvez annoncer mon voyage dans *la Pandore*, donner de la publicité à cette lettre écrite très précipitamment, si vous le jugez convenable, d'avance je vous remercie ; je viendrai vous embrasser à Paris, vers le mois de septembre.

« Je pars demain pour le Caire, dans vingt jours je serai à Thèbes, et après avoir vu le Mont Sinaï, Suez, Rosette et Damiette, je m'embarquerai pour la France.

« Je vous embrasse de tout mon cœur.

« TAYLOR (1). »

Je ne sais pas pourquoi Jal ne publia pas cette lettre dans *la Pandore*. Peut-être estima-t-il qu'il n'y était pas assez question de la tragédie. Il est certain qu'une bonne épître aux Corinthiens, j'entends aux « Mèdes », datée du Palais de

(1) Lettre inédite communiquée par M. Macqueron.

Phèdre ou du passage des Thermopyles aurait été beaucoup plus d'actualité. Car l'absence prolongée du baron Taylor n'avait pas désarmé ses adversaires, et la guerre recommença de plus belle dès qu'il fut de retour. On se souvient que, le 11 février 1829, le soir de la première représentation du drame d'Alexandre Dumas, *Henri III et sa cour*, les partisans du romantisme dansèrent un *fandango* échevelé dans le foyer du Théâtre-Français. Cette profanation du temple acheva d'exciter la colère des classiques. Ils s'en prirent comme de juste au baron Taylor et demandèrent au roi, par voie de pétition, de le remplacer d'urgence, dans l'intérêt du grand art, par une commission tirée du sein de l'Académie. — Vous êtes orfèvre, monsieur Josse! — Un seul n'avait pas signé la pétition et le fit savoir au *Globe*. C'était Ancelot, un malin qui avait un pied dans les deux camps et qui toute sa vie ménagea la chèvre et le chou. *Le Globe*, comme bien on pense, ne laissa pas passer la lettre d'Ancelot sans prendre parti.

Il le fit même avec d'autant plus de résolution et de franchise qu'il avait hésité longtemps à soutenir la bonne cause.

« La Comédie-Française, disait-il le 21 février 1829, est-elle sous la tutelle de l'autorité ou du public? Examinons. Qui des deux paie? L'un et l'autre. Mais dans quelle proportion? L'autorité donne, je crois, cent mille francs; et le public? sept ou huit cent mille. Avec le régime de la liberté, il n'y a nul doute que la Comédie ne regagnât aisément ces cent mille francs de la subvention. Mais l'autorité aime à protéger, c'est sa manie. Pour son argent elle a le plaisir d'avoir là un commissaire-royal, de doubler les appointements de quelques talents émérites, de faire recevoir quelques jolies débutantes, de faire représenter quelques pièces qui lui agréent particulièrement, telles que *Marcel ou l'Ecole de la jeunesse*, de faire reprendre de temps à autre quelques tragédies qui ont eu la vogue sous le Directoire et qu'on a la bonté d'appeler classiques; de tenir au courant du répertoire quelques comédies glaciales, mais qui sont extrêmement dignes : cela s'appelle soutenir l'art. Et le public, qu'obtient-il pour ses 7 ou 800.000 francs? On lui donne de temps à autre une pièce selon son goût ; sinon il supprime ses subsides et porte son argent ailleurs. Vous voyez bien qu'il mérite quelques égards. »

Cette façon mesurée et spirituelle de défendre uniquement

l'intérêt du public dans une affaire où tant d'intérêts particuliers étaient en jeu fit plus pour consolider le baron Taylor que toutes les pétitions et tous les libelles pour l'ébranler, et l'on peut dire qu'après l'éclatant succès de *Henri III et sa cour* la nouvelle école et le commissaire-royal eurent cause gagnée aussi bien devant le roi que devant l'opinion.

IV

Revenons maintenant en arrière et demandons-nous ce que faisait Pichat pendant que le baron Taylor était aux prises avec ses comédiens et la tribu des « Mèdes ».

Ce qu'il faisait? hélas! il suivait l'exemple de ceux dont parle Joachim du Bellay, qui

Pour allonger leur gloire accourcissent leurs ans.

Depuis qu'il avait l'âge d'homme il avait dans les os le ver rongeur de la phtisie. Plusieurs fois déjà, notamment le soir de *Léonidas*, il lui était arrivé, sous le coup d'émotions trop violentes, de vomir le sang à pleine bouche. Mais il avait une telle ardeur, une telle soif de gloire, qu'il eût donné volontiers dix ans de sa vie pour être sûr de laisser un grand nom. Au lendemain des représentations de sa pièce, ses amis s'étaient employés pour lui trouver une sinécure au ministère des Affaires étrangères; on dit même que le duc d'Orléans, qui lui témoignait beaucoup d'égards, avait été sur le point de se l'attacher comme bibliothécaire (1), mais Pichat, qui voulait garder son entière indépendance, avait décliné toutes les offres de cette nature et n'avait accepté, et encore après une longue résistance, qu'une petite pension du ministre de l'Intérieur (2). Aussi bien le baron Taylor ne lui donnait-il ni repos ni trêve. Il lui fallait son *Guillaume Tell* avant la fin de l'été de 1826. Il l'eut en temps voulu, mais pour tenir sa promesse Pichat fit un effort qui l'exténua littéralement. Pour comble de malheur, au moment où cette tragédie allait entrer en répétition,

(1) Le lendemain de la première représentation de *Léonidas*, le duc d'Orléans lui avait envoyé son portrait et deux gravures d'après Steuben, représentant la fuite de la barque et le serment du Grutli, pour son *Guillaume Tell*.

(2) Cela résulte de la note suivante que je trouve dans *les Débats* du 30 janvier 1828 : « Le Roi, sur la proposition du ministre de l'Intérieur, vient d'accorder à la veuve de Pichat la survivance de la plus grande partie de la pension qui, dans ces derniers temps, avait été si noblement offerte à l'auteur de *Léonidas* et de *Guillaume Tell*. »

Talma mourut. Le chagrin que Pichat ressentit de cette perte augmenta encore son accablement. Il avait à Mortfontaine un ami nommé Bouchard, dont la sœur, jeune fille charmante (1), s'était éprise chastement de lui pendant qu'on jouait son *Léonidas*. Attiré par cet amour qu'il avait partagé presque aussitôt, il alla, vers le printemps de 1827, s'installer chez M. Bouchard avec sa femme et ses enfants. Là, sous les regards de la Muse et dans la joie de se sentir admiré et aimé, il ne tarda pas à renaître. Il se portait déjà beaucoup mieux lorsqu'il fut victime de son dévouement. Il avait l'habitude d'aller s'asseoir chaque jour à l'ombre d'un ébénier, au bord d'une fontaine dont le sable couleur de grès cachait un abîme à fleur d'eau. Un jour, une société de jeunes gens et de jeunes filles qui étaient venus visiter Morfontaine s'éparpilla dans le beau parc en le remplissant de ses ébats et de ses cris.

A un moment donné, un couple d'amoureux passa tout près de lui, pendant qu'il rêvait, et le força de relever la tête. Arrivés au bord de la fontaine, ils s'arrêtèrent pour regarder l'eau qui bouillonnait et semblait mise en mouvement par la respiration du gouffre, selon l'heureuse expression d'Alexandre Dumas, à qui j'emprunte ces détails. Un petit sentier côtoyait l'autre rive, une grotte s'élevait en face, une fleur poussait à l'ombre de la grotte, trempant sa tige dans l'eau. La jeune fille eut envie de la fleur, le jeune homme, pour lui faire plaisir, mesurait déjà la distance qui le séparait de l'autre côté et allait poser le pied sur le grès trompeur qui cachait l'abîme, quand Pichat, jetant un cri, se précipita derrière lui et réussit à l'arrêter. Mais l'effort qu'il avait fait rouvrit la cicatrice qui était à peine fermée, le sang jaillit en abondance, Pichat pâlit, chancela et dut s'appuyer, pour rentrer chez M. Bouchard, sur le bras de celui qu'il avait sauvé de la mort et qui — coïncidence curieuse — était un artiste de la Comédie-Française.

Cet accident avait eu lieu au mois d'août ; un mois après, Pichat revint à Paris, où ses médecins, Valerand et Alibert, déclarèrent qu'il était perdu. Une jeune fille de talent, Mlle Lauzier, avait commencé son portrait en pied : on lui dit de se hâter si elle voulait le finir. Et à partir de ce jour-là ses

(1) Elle épousa, quelque temps après la mort de Pichat, M. Lafont, l'auteur de *la Famille Moronval* et du *Chef-d'œuvre inconnu*.

amis ne le quittèrent plus. De ce nombre étaient Soumet, Frédéric Soulié, Emile Deschamps, Vatout, Avenel, Belmontet, Jules Lefèvre, le général France d'Houdetot, Saint-Priest, etc.

Le fils de M. Gay, ancien principal du collège de Carcassonne, qui avait fait représenter au Théâtre-Français, le 17 juillet 1824, une tragédie d'*Eudore et Cymodocée*, venait d'être ordonné prêtre. Il voulut préparer Pichat à la mort, mais celui-ci n'avait pas envie de mourir; dès les premiers mots qui lui furent dits dans ce sens, il appela sa femme et la pria d'éloigner ce confesseur intempestif. Or il était déjà sous l'influence de la Parque. Un matin, sa jeune femme le trouva lisant un livre qu'il tenait à l'envers. Et comme elle lui demandait ce qu'il lisait là, il lui répondit avec de grands yeux remplis de brume : « Tu ne vois donc pas ces jolies filles blanches ! Compte-les avec moi et vois comme elles sont belles ! »

Le soir de ce jour, à la tombée de la nuit, ceux qui le veillaient perçurent distinctement un petit bruit sec qui venait de se faire entendre dans l'alcôve. C'était le verre de la gravure de Léonidas qui se brisait sans que personne y eût touché. Cette vibration funèbre fit passer un frisson dans tous les cœurs.

Quelques instants après le malade se retourna dans son lit, laissa tomber sa tête doucement sur l'oreille et rendit l'âme.

Sa mort causa dans Paris une douloureuse impression, car on comptait sur lui pour regénérer le théâtre, et depuis le grand succès de *Léonidas* son nom était sur toutes les lèvres.

Le jour de ses funérailles, le duc d'Orléans envoya sa voiture; le prince de Beaufremont y assista lui-même et plus de dix mille personnes suivirent son cercueil à l'église Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle, où eut lieu le service, et de là au cimetière du Père-Lachaise. On remarquait dans la foule : Soumet, Villemain, Victor Hugo, Alfred de Vigny, Emile Deschamps, Frédéric Soulié, Henri de Latouche, Jules Lefèvre, bref tout le clan romantique, sans parler des classiques comme Arnault et Lemercier, qui le tenaient en haute estime.

Des discours furent prononcés au cimetière par Pongerville, Jules Lefèvre, Coffinières et Emile Deschamps, mais le plus bel éloge qu'on ait fait de lui se trouve encore dans ces vers qu'Emile Deschamps publia quelque temps après :

AU TOMBEAU DE PICHAT

Ils avaient déposé dans la terre muette
Ce corps, que dévora son âme de poète ;
Mais nous tous, ses amis, nous revînmes, le soir,
Près de ses restes froids saintement nous asseoir ;
Et nous jetions des vers à son ombre ravie,
Comme, en signe de deuil, pour saluer leurs noms,
Tonne au tombeau des rois la douleur des canons ;
Quand soudain (c'était bien sa voix pendant la vie)
Parvint à nous ce chant tel que nous le donnons :

« O songes, confidents de l'éternel mystère,
« Songes, doux messagers des astres à la terre,
« Apprenez à cette ange, hélas ! qui marque au ciel,
« Qu'au sein des purs esprits et du bonheur réel,
« Triste, je cherche encor ses fleurs, ses eaux limpides,
« Et le bruit de son rire, et le bruit de ses pas,
« Et de son front voilé les modestes appas ;
« Et que de beaux instants, près d'elle si rapides,
« Mon immortalité ne me console pas. »

Et tous, levés ensemble, attentifs au prodige,
Nous nous taisions. — Enfin : ô mes amis ! leur dis-je,
Vous voyez bien (et, certe, on ne peut démentir
Cette voix que la tombe en s'ouvrant fait sortir).
Quand on croit le poète occupé d'un vain faste,
Qu'on ne lui croit un cœur, des pensers et des yeux
Que pour son nom, il traîne un mal silencieux,
Et trop jeune s'éteint, brûlé d'un amour chaste
Qui survit à la mort et souffre dans les cieux !

La jeune sœur de M. Bouchard, qui avait été le dernier amour du poète, avait eu sa suprême pensée.

LÉON SÉCHÉ.

LA DANSE

APERÇU HISTORIQUE

—

C'est une erreur de croire que la danse soit un art défunt, un fantôme des temps passés, attardé à tort dans nos civilisations électriques. Certes il n'est plus le bon vieux temps où nos pères filaient le menuet, arrondissaient la pavane, sautaient le tambourin; mais nous avons d'autres manifestations d'un esprit plus moderne. Chez nous, la danse est très nettement séparée de la pantomime; que l'on valse ou que l'on gigue, que l'on exécute une pirouette ou une arabesque, il n'y a pas d'allusion à une idée ou à un fait *particulier*, comme dans le jeu du mime. On peut soutenir que cette dissociation représente un progrès réel vers la pureté de la danse. Une vue synthétique de l'histoire de cet art nous montre, en effet, qu'il n'en fut pas, dès le prime abord, ainsi.

Les premiers balbutiements de la sculpture, de la peinture, de la littérature et de la musique se peuvent à la rigueur délimiter dans la durée. Le début de la danse — sous une forme plus ou moins rudimentaire — est vraisemblablement contemporain du début de l'existence humaine.

La technique de cette forme d'art ne nécessite aucun développement moral ni industriel. Nous ne trouverons donc nullement paradoxal l'assertion des écrivains qui nous affirment que la danse fut, historiquement, le premier de tous les arts. La religion, la guerre et la sexualité, les préoccupations cardinales des peuples président chacune à la naissance d'une forme de danse.

Les documents les plus anciens nous font remonter aux danses des bayadères, dans les Indes, antérieurement à l'expédition d'Alexandre, aux évolutions chrorégraphiques des Egyptiens, à la joie expansive de Moïse après le passage de la mer Rouge. Or, ce sont des danses sacrées, incontestablement.

La danse, comme les autres arts, a commencé par avoir une destination religieuse.

Avant que les temples des bayadères fussent devenus les « séminaires de volupté » que l'on sait, ils eurent un grand rôle liturgique : les documents nous montrent les bayadères mimant une action au moyen de gestes et de pas. Les Indiens voulaient honorer le créateur en lui offrant ce qu'eux-mêmes prisaient par-dessus tout, à savoir : la splendeur réalisée par le corps humain évoluant selon certaines formules. Une religion qui ne comporterait pas de manifestations chorégraphiques ne serait guère plus qu'une sorte de philosophie religieuse, bien peu appropriée à un peuple primitif. Le culte du Bacchus indien, qui devait plus tard s'acclimater en Grèce avec des modifications, nous fournit l'exemple de danses sacrées, qui pourraient paraître à des profanes les plus impies de toutes les orgies. Semblablement, les Juifs, selon la Bible, honorèrent le farouche Iaveh par des évolutions plastiques plus ou moins strictement déterminées.

L'histoire fameuse de Salomé, fille d'Hérodiade, doit être comprise comme exprimant la toute-puissance virtuelle du sortilège de la danse : Salomé ne séduisit pas Hérode par des cajoleries de femme, à la manière d'une Dalila : elle dansa; et elle lui plut.

Toutes ces danses sacrées ne sont qu'un rituel avec prédominance de la partie mimique, des cérémonies enjolivées par l'art d'un maître à danser.

Il n'est pas certain qu'on puisse en dire autant des danses sacrées des Egyptiens, dont Platon et Lucien nous parlent, sous le nom de danses astronomiques. Cette merveilleuse Egypte, qui nous a laissé d'éternels monuments de symbolisme et de synthèse, constitua, en l'honneur du bœuf Apis plus que de superficielles révérences et d'agréables pantomimes. — « Ils traduisaient, nous dit-on, par des gestes et des mouvements seulement, le cours des astres et des planètes. » Peut-être conçurent-ils le symbolisme transcendantal de la danse; en tout cas, la danse astronomique conserve un aspect aussi étonnant que mystérieux dans l'histoire des danses sacrées.

Mais, à côté du sentiment religieux, et maintes fois plus fort que lui, parce que répondant à une nécessité plus immédiate, se dresse le sentiment belliqueux. Aventure quotidiennement imminente, sinon quotidiennement survenue, la guerre revêt par son importance même une sorte caractère sacré, et

les qualités physiques d'adresse et de vigueur exigées pour la lutte sont exaltées en le simulacre mimique de la danse. Bien que nous n'ayons, relativement aux danses guerrières des Hébreux, des Egyptiens ou des Indiens, que des renseignements plutôt sommaires, il n'y a nul doute qu'elles aient eu pour eux une importance considérable.

La danse de la découverte, en honneur chez les Peaux-Rouges, où sont mimées les péripéties d'une expédition en armes, la danse de guerre des indigènes de l'Amérique du Sud, destinée à exalter l'ardeur des guerriers, les houras des indigènes d'Océanie, où se mêle toujours, parmi la grâce sauvage des femmes, quelque apothéose de brutalité et de bataille, nous offrent, dans les temps modernes, des exemples de ce que purent être ces sortes de manifestations chez des peuples peu civilisés.

En ce qui concerne les danses d'expression sexuelle, bien que les documents se montrent très réservés sur ce chapitre, nous savons le culte que les Egyptiens vouèrent au phallus, adoré comme le signe de fécondité dans la nature.

L'Egypte, aujourd'hui encore, avec ses almées, est la patrie du *gawasi* et de la *danse du ventre*, manifestation voluptueuse et tragique, mais, selon son vrai caractère, pas du tout immorale. C'est l'expansion superbement cynique de beaux animaux, qui ne comprennent pas que l'on renie une fonction qui joue un rôle si important dans notre existence.

Les nègres d'Afrique se livrent à des trémoussements informes qui procèdent du même principe, avec de l'art en moins. Le voluptueux *fandango* des Espagnols fut lui-même importé d'Afrique par les Maures, qui exécutèrent, sous le nom de *chica*, une pantomime autrement farouche et passionnée. Mais notre pudeur s'alarme avec véhémence de pareilles réalisations.

Nous qualifions trop volontiers d'obscènes ou d'immorales les manifestations plastiques des civilisations différentes. Pour être justes, l'obscénité en question est souvent notre œuvre : si les Egyptiens adorèrent le phallus, cela n'établit pas qu'ils fussent plus que nous dévergondés.

Franchie cette époque nébuleuse, nous saluons le ciel de la Grèce et assistons au commencement de l'émancipation de la danse, grâce aux tréteaux du théâtre. Comme les autres arts

aux époques de foi naïve, elle commence par servir la divinité, mais à mesure que la civilisation évolue, elle devient sa fin à elle-même. En Grèce, la danse dramatique, art vivant par lui-même, naquit d'une transformation de la danse sacrée, après l'innovation du légendaire Thespis. Les Grecs, peuple artiste par excellence, tinrent toujours en haute estime l'art de la danse; leur culte pour la beauté plastique et l'eurythmie humaine s'affirme par les œuvres sculpturales qui nous sont parvenues, éternelles quoique mutilées, et par les manifestations chorégraphiques. Nous savons de celle-ci ce que nous en ont transmis les œuvres littéraires et les statues ou dessins, mais l'âme même d'une telle danse nous échappe à jamais. Le grave Socrate, prenant des leçons de danse de la somptueuse Aspasie, nous montre en quelle estime était tenu cet art, chez ce peuple si éminemment harmonieux. Nous verrons qu'il n'en est pas de même dans toutes les civilisations.

Il y a lieu de considérer chez les Grecs les danses religieuses en premier lieu, puis, nées de celles-ci, les danses dramatiques et lyriques, et enfin, variables à l'infini, les danses particulières. Mais il importe d'observer que, dans toutes ces catégories, l'élément mimique ne cesse pas d'être prédominant. Leur danse est une imitation, un mode d'expression par la mimique, c'est dire en même temps que l'élément plastique ou sculptural l'emporte sur l'élément musical.

Les grandes fêtes religieuses de la Grèce, grâce au panthéisme qui les anime, reconstituent l'ensemble des phénomènes de la nature, concrétisés en de la mimique. La lumière, représentée par Minerve, célébrée aux grandes et petites Panathénées; la résurrection d'Adonis, ou réveil du soleil, au sortir du morose hiver; les fêtes dionysiaques et les bacchanales, les fêtes de Cérès, au printemps; celles de Diane et d'Apollon, qui se célèbrent à Délos, ramènent à époque fixe la reproduction plastique des faits et gestes de la divinité honorée. Or ces faits et gestes n'étant eux-mêmes que la transposition mythique des phénomènes de la nature, ces fêtes religieuses présentent une certaine analogie avec celles des Egyptiens, en ce qu'elles sont, au total, d'une haute intention symbolique.

De ces danses religieuses naquirent les danses dramatiques proprement dites. Il n'y avait pas un abîme à franchir, la reli-

gion des Grecs leur étant un art, comme leur art leur fut une religion ; des intermèdes orchestiques, étroitement liés à l'action, furent intercalés dans les danses dramatiques.

Au mode tragique du théâtre s'adapta l'*emmélie*, grave et lente, que des assimilateurs trop zélés veulent rapprocher de la pavane ; au mode comique, la burlesque *cordace ;* au mode satyrique, la fougeuse *sicinnis*, échappée sans doute des ébats des fêtes dionysiaques. La même triade se retrouve dans les *danses lyriques*, c'est-à-dire dansées au son de la lyre, qui admettaient le mélange des sexes: la *gymnopédique*, chère aux Spartiates, d'un mouvement analogue à l'emmélie ; l'*hyporchématique*, parente de la cordace, qui sera chez les Romains adoptée par les prêtres Saliens, et la *pyrrhique*, dansée aux Panathénées, qui fut primitivement militaire, mais s'allégea et se déforma considérablement par la suite.

Ce ne sont pas là des curiosités de la mode lancées par le snobisme dans un salon mondain, mais des éléments vitaux de la civilisation grecque.

Platon considérait la danse comme un remède ou discipline pour parvenir à la vertu, parce qu'il prétendait qu'elle sert à modérer quatre passions des plus dangereuses : la joie, la colère, la crainte et la mélancolie.

Il sied du reste d'ajouter qu'à côté de ces formes officielles le génie plastique de la Grèce s'ingénia à de multiples danses particulières où la mimique soulignait les actions courantes et les événements quelconques de la vie. L'*épilinios*, ou *danse du pressoir*, nous a été retracée par Longus ; Athénée nous parle de *danses de festins*, à caractère acrobatique, et de la *danse des robes*, qui convient aux événements funèbres, bien propre à stupéfier le contemporain, qui accepte le mot danse comme pur et simple synonyme de gaieté.

Autre fut à Rome la destinée de la danse. Ces hommes étaient trop forts en politique pour s'intéresser outre mesure aux joies solennelles et futiles de l'art. La voix autorisée de Cicéron déclare : « Nul ne peut danser étant à jeun, à moins d'avoir perdu la raison » (*pro Murena*). Cornelius Nepos, de son côté, constate : « Dès le temps d'Auguste, les Romains regardaient déjà la danse comme un art qui peut contribuer au dérèglement des mœurs. »

En réalité, ils n'eurent point un art original. Le culte reli-

gieux utilisa la danse, comme en témoignent les fêtes de Vitula et de Volupia, et l'antique institution des frères Arvales et des prêtres saliens. Ils empruntèrent aux Grecs les lascives bacchanales, célébrées chaque mois à la lueur des flambeaux, et les orgiaques saturnales ; mais ils ne les transposèrent point en art dramatique, se contentant de copier maladroitement les manifestations helléniques de la danse théâtrale. Les athlètes, les acteurs et les mimes parurent un divertissement plus solide à leur esprit, et l'originalité de leur art s'affirma dans les mascarades délirantes inaugurées par Néron. Théâtralement, Rome agonisa parmi la brutalité des gladiateurs et l'épanouissement de la mimique pure. Pylade et Bathylle d'Alexandrie, qui resplendirent sous le règne même d'Auguste, furent des mimes, et semblent avoir dû leur réputation plutôt à leurs scandales qu'aux prestiges même de leur art.

Dès lors, la tradition se dénoue. L'Eglise catholique, qui commence par renier la danse, en haine des cérémonies païennes, triomphante, l'adopte bientôt pour les pompes de son culte. La fête des agapes ou des festins, en souvenir de la dernière Cène du Christ, reconstitue une sorte de danse sacrée. Les cérémonies de la religion exigent une danse rituelle et le *chœur* aménagé dans toutes les églises n'a pas d'autre destination : il est un souvenir direct des pratiques du paganisme. Cependant les fêtes panthéistes instituées par celui-ci continuaient sous le patronage maintenant du Christ. L'étiquette avait changé.

Grégoire le Thaumaturge introduit officiellement la danse dans le culte chrétien, et saint Basile estime que c'est par excellence l'occupation des anges dans le ciel. Selon Théodore, les premiers chrétiens d'Antioche dansaient non seulement à l'église, mais devant les tombeaux des martyrs. L'office divin actuel est une danse très atténuée, et en Espagne encore, sous le nom de *seises*, des adolescents exécutent, dans le chœur de l'église, une danse grave, accompagnée du claquement des castagnettes d'ivoire.

Cependant, ces petites fêtes tournèrent par trop scandaleusement au dévergondage, et en 744 le pape Zacharie les interdit radicalement « pour ce que la danse religieuse conservait trop son caractère païen ».

Supprimées officiellement, ces danses religieuses eurent une

existence plus ou moins interlope, et la tradition des danses païennes se retrouve sous la bizarrerie des danses du sabbat. Les légendaires danses des morts et autres *moralités* médiévales sont d'un esprit nettement chrétien.

La fin du XIVe siècle vit éclore la *danse de Saint Jean*, danse religieuse qui procède d'un esprit spécial, en ce qu'elle n'est ni rituelle ni symbolique, mais se rattache à ce qu'on pourrait appeler un moyen d'entraînement magnétique et magique. C'est du reste une force inhérente à certaines formes de danse qui consistent à fatiguer le danseur par un mouvement monotone et rapide, propre à produire chez lui un état d'étourdissement spécial, propice, paraît-il, à la contemplation religieuse. Ainsi l'estiment les « derviches tourneurs » de la religion musulmane.

Cependant, les danses religieuses proprement dites du catholicisme reparurent dans le grand mouvement de la Renaissance, et ce n'est qu'en 1667 qu'elles sont interdites par un arrêt du Parlement, définitivement.

Le moyen âge se récrée donc peu de ce genre de spectacle, si l'on élimine les *moralités*, genre hybride de pantomime, de littérature et de cérémonies religieuses, et il faut arriver en 1429 pour l'Italie, et en 1581 pour la France, pour assister à l'éclosion dans notre ère de cette forme de l'art.

A vrai dire, la danse exista en dehors même des fêtes officielles dont il est question; manifestation familière au peuple, il est peu vraisemblable qu'elle ait cessé de faire partie de ses divertissements.

La tradition des *bals masqués*, souvenir des antiques saturnales romaines supprimées par Tibère, et des mascarades nocturnes chères à Néron, subsista certainement à travers la la haute société du moyen âge, comme un divertissement chaotique et plus exubérant qu'artistique. C'est ainsi que l'histoire relate, à cause du fâcheux incident grâce auquel Charles VI pensa griller tout vif, le bal masqué donné par la duchesse de Berry le 29 janvier 1393.

Ces manifestations chorégraphiques, d'un esprit un peu spécial, diminuent d'importance à mesure que se développe la danse strictement réglée.

Toutefois, les bals masqués du Carnaval fleurissent sous le règne de Louis XIV. La religion catholique a adapté à son

usage les saturnales païennes, et, au XVIII^e siècle, les huguenots austères reprochent véhémentement aux catholiques le temps du Carnaval, pendant lequel ils courent le bal la nuit, ils courent le jour dans les rues, pris d'une folie qui ne cesse qu'au matin du mercredi des cendres, quand les prêtres leur imposent au front une croix avec une cendre qui a la vertu de les remettre dans leur bon sens. Cependant, la rénovation de la danse date, pour l'Italie, du ballet plus luxueux qu'artistique offert par Bergonza di Botta, en 1489, à l'occasion du mariage de Galias Sforza, duc de Milan, avec Isabelle d'Aragon. C'est un grand ballet ambulatoire reconstituant la légende des Argonautes à la conquête de la Toison d'Or, et où le luxe des accessoires gastronomiques l'emporte de beaucoup sur le développement même de la danse. C'est une rénovation approximative des fêtes romaines, importante parce qu'elle détermina un grand nombre d'imitations. Dans toutes les cours d'Italie, les ballets pullulent bientôt : la mythologie, l'histoire et la Bible sont mises au pillage, une puérile allégorie fournit le reste. Cette rénovation archéologique assume en Italie toute l'importance; de là, dérivent les danses dans les fêtes et au théâtre; le pape Alexandre VI et les Borgia en font leur distraction favorite.

De l'Italie, ces somptueux spectacles allégoriques sont introduits en France par Catherine de Médicis.

Le XVI^e siècle, en France, est, au point de vue de la danse, une lutte entre les manifestations indigènes vivantes dans le peuple et les importations étrangères. Le peuple se livre à une série de danses réglées, qui sont les manifestations de son génie avec un caractère nettement distinct, suivant les provinces qui leur donnent naissance. La *gaillarde*, la *volte*, la *courante* sont des danses réglées, à musique très lente, qui s'épanouissent auprès des branles des diverses provinces, le *passe-pied* des Bretons, la *bourrée* d'Auvergne, la *sarabande* des provinces méridionales, le *tambourin* et le *rigaudon* de l'alerte Provence, le *gavotte* du pays de Gap. Maintes de ces danses deviendront officielles plus tard, après des transformations; car elles se transforment et évoluent, suivant l'esprit de la population, qu'elles traduisent, sans quoi elles ne manqueraient pas de mourir en même temps que ceux qui les créèrent.

Mais pour le moment la haute société officielle se délecte à l'importation espagnole de la *pavane*, en même temps que les somptueux *ballets* de l'Italie sont répétés, copiés d'une façon informe, non sans qu'on entremêle la gravité de leur pompe d'une jovialité et d'un entrain tout gaulois. Diane de Poitiers, accompagnant sa danse d'un *de profundis* burlesque, synthétise bien cet état d'esprit.

C'est un peu avant le début du XVII^e^ siècle que se place un événement capital dans les fastes de la danse. Les tentatives informes par lesquelles le ballet avait cherché sa réalisation artistique aboutissent à une œuvre complète, avec action dramatique, danses et musique. Ce fut en 1581, le *Ballet comique de la Reine* réglé par le favori de Catherine de Médicis, Balthazarini, dit Beaujoyeux.

Avec Henri IV et Sully, Richelieu et Mazarin, c'est l'âge d'or de la danse officielle, les ballets de cour, réglés par une minutieuse étiquette. La solennelle pavane, où se résume l'emphase grandiloquente d'une aristocratie infatuée d'elle-même, règne sans conteste sous le Grand Roi, tandis que la gavotte est dédaignée, à cause des pas sautés qu'elle comporte, et qui eussent nui à la dignité de graves personnages; elle est réservée à l'usage des professionnels et fort goûtée comme manifestation scénique. La *boccane*, les *canaries*, le *passe-pied*, toutes danses *basses*, parfumées d'une onctueuse élégance, et qui semblent presque toujours la paraphrase d'un salut de bonne compagnie. Avec Molière, Quinault et Lulli, le ballet de cour devient la comédie-ballet, puis le ballet-divertissement. La danse fut à cette époque le spectacle favori des Parisiens, et Louis XIV ne se contenta pas de montrer ses grâces personnelles seulement dans les fêtes de la cour. Il monta en scène et parut dans le ballet de « la prospérité des armes de France ».

Mais déjà Lulli, précurseur du siècle prochain, introduit de la vivacité et de la légèreté dans la danse ; des femmes réelles entrent en scène, au lieu des hommes habillés en femmes, qui avaient seuls paru jusque-là. Les femmes dansent à visage découvert, bien que les hommes continuent de rester masqués encore pendant un siècle.

En 1661, Louis XIV fonde l'académie de danse; et dès lors un temple est créé pour la culture du grand art, et prêtres et

prêtresses s'y succèdent avec des fortunes diverses jusqu'à nos jours. Pécourt et Dupré se transmettent la gloire officielle. La Camargo, Melle Sallé, les deux Vestris, Maximilien Bardel font de la France le centre de l'art de la danse, pendant toute la durée du XVIIIe siècle. On connaît l'orgueil étonnant de ce Gaëtan Vestris, qui du reste introduisit dans la danse d'opéra le mouvement, qui devait être si fécond, des éblouissantes pirouettes.

Ce n'est que dans la seconde moitié du XVIIIe siècle que la danse théâtrale se débarrassa définitivement des masques, paniers et tonnelets, tous engins fort incommodes pour la réalisation de la technique acrobatique vers laquelle évolua l'art officiel de la danse, sous l'impulsion des professionnels.

Ce fut le fameux Noverre, de Stuttgard, qui accomplit à Paris cette révolution, en même temps qu'il innovait, sous le nom de « ballet d'action », le genre qui vit encore chez nous, sous le nom de ballet-pantomime.

Cependant, le frivole XVIIIe siècle, en outre des joies de son théâtre, dansa pour son propre compte. La distance qui sépare nos danses de société de notre danse d'opéra commença à s'accentuer dès la fondation de celui-ci. Le XVIIIe siècle révolutionnaire renonça aux danses basses de la monarchie absolue. Le *menuet*, danse « par haut », fit ses délices, pour sa noblesse, son élégance et sa simplicité. Originaire du Poitou, le menuet fit fureur au théâtre et dans les salons, et ne disparut que dans la grande tourmente révolutionnaire. L'illustre Marcel en professa les grâces un peu frivoles, cependant que la *contredanse* et le *quadrille* s'installent de plus en plus dans les mœurs de la société, au grand désespoir des vieilles gens, qui voient disparaître les danses nobles et sérieuses du vieux régime, sous l'invasion des « danses baladines ».

Mais ces danses baladines, d'une exécution peu difficultueuse, se sont montrées plus appropriées aux besoins de notre démocratie, et la tentative, qui fut faite, au commencement du XIXe siècle, de restaurer la gavotte échoua misérablement, parce que ce n'est pas le caprice de quelques-uns qui change la disposition morale de tous.

Les fêtes de la Révolution, y compris la fête de l'Etre Suprême, furent des *ballets ambulatoires*, ne présentant qu'un lien assez lointain avec l'art de la danse.

Mais un art de la danse, une *musique plastique* pure s'est développée à l'opéra, en tant qu'un art indépendant de la pantomime, qu'elle veut bien utiliser parfois, mais qui reste distincte. La musique s'est séparée de la danse, qui lui était jadis intimement unie; mais jusqu'à présent la danse ne s'est point séparée chez nous de la musique (comme cela arrive dans la Rome impériale), quoiqu'elle ait restreint le rôle de la musique à n'être plus qu'une sorte de schéma. Les étoiles de la chorégraphie s'éteignent sans laisser plus qu'un souvenir : c'est un art solennel et fragile. La Taglioni, qui illumina le commencement du siècle, ne nous a laissé que les admirations extasiées de ses contemporains, à propos du Carnaval de Venise et du ballet des Nonnes, dans *Robert-le-Diable*, et nous avons pu, hier encore, contempler l'art ineffable de « l'émerveillante » mademoiselle Mauri.

Mais une mention doit être faite de l'art asiatique. Obéissant au rythme général des institutions humaines, qui débutent en splendeurs, pour plus tard s'affaisser dans les trivialités ambiantes, les antiques bayadères, hôtes des temples sacrés, s'échouent en la turpitude des commerces interlopes. L'Oriental ne danse pas, et aime à voir danser, et c'est ce qui explique qu'ici encore nous trouvons des danses à valeur mimique démonstrative et non des formules de mouvements déterminés, comme la gigue, la bourrée, la pavane, ou se synthétise l'âme d'une nation, d'une époque. Enveloppantes et voluptueuses, les bayadères de l'Inde réalisent l'éternelle sorcellerie féminine, de portée immédiate. C'est un spectacle vivant, sans les procédés de transposition qui sont l'essence d'un art.

La gravité du Céleste-Empire fit dès longtemps de la danse une affaire d'Etat. Il n'est pas défendu de croire que les Chinois eurent de cet art une conception extrêmement élevée, mais aussi à tendance plutôt mimique, puisque, outre les multiples danses usuelles réglées par une jalouse étiquette, leur théâtre s'applique à faire revivre les pages de leur antique histoire, sans le commentaire bruyant de la parole. Le Père Amyot, dans sa lettre à l'abbé Rouffier sur les danses des Chinois, s'exprime ainsi : « Le mot danse *ou* ne porte pas dans l'esprit des Chinois l'idée de gambades et de sauts, mais l'idée de quelques positions du corps et attitudes méthodiques, ou plutôt l'idée

d'un art inventé pour exprimer ses pensées sans le secours de la parole, par le moyen de quelques évolutions ou de quelques gestes faits avec méthode. » — Ce serait donc là une forme d'art absolument supérieur, de haut symbolisme plastique, tempéré à un degré qu'on ne peut préciser par les nécessités d'une mimique particulière. Du reste, les mouvements de la tête, des bras et du corps ont pour eux beaucoup plus d'importance que les mouvements des jambes.

Mais une des formes les plus extraordinaires qu'ait revêtues la danse est assurément cette fantastique danse des mains, pratiquée par les indigènes de Java. Peuple naïf et gracieux, subtil et indolent, les Javanais transposent le principe de la danse, des jambes au bras, des instruments de la marche et de l'équilibre aux instruments plus spécialisés de l'esprit et de l'action humaine. Comme les almées suppriment tous autres mouvements que du ventre, temple de la génération et de l'amour, les Javanais ne retiennent que les mouvements des bras et des mains, le reste du corps se résignant à n'avoir qu'un rôle complémentaire. Leurs mouvements sont lents et subtils, d'une grâce exacte, d'une fluidité ineffable, et ce fait que les bras n'assument point un rôle direct dans l'équilibre du corps leur assure une plus grande liberté vis-à-vis de la lenteur des mouvements et de la variété des attitudes. C'est un mode de spiritualité sensuelle au parfum tout oriental, une splendeur captieuse, qui peut revêtir une forme d'élégance précieuse ou d'horrifique cruauté; une rhapsodie, accompagnée de tam-tam, commente largement l'évolution des personnages, et le drame se déroule interminable, durant des journées consécutives.

MARCEL RÉJA.

SAINTE ESTELLE

(*Suite* [1])

—

Il n'y avait pas eu de crépuscule ; tant de lumières désemparées s'étaient ralliées et suspendues au soleil que la bouée gigantesque fonça d'un coup. La nuit s'étala, sans précaution, prenant ses aises ; des ombres menues grignotaient aux bordures des plafonds et ne se dérangeaient pas quand on haussait la lampe ; des clameurs implacables annonçaient le vent, mais, arrivé sur vous, il chavirait, satisfait d'avoir effrayé, et déversait des oiseaux et des parfums. Enfin une pointe de feu creva le ciel, s'étira, devint la lune. On entendit la clochette de la chapelle se rapprocher peu à peu, comme si elle rentrait à l'étable ; et l'on put voir le jour déchu hisser son pavillon, un petit nuage bleu et blanc, qui devait être vert et jaune, puisqu'il faisait nuit.

Pour dédommager les pèlerins de leur première déception, le curé les avait priés de se rassembler vers neuf heures dans la cour du couvent et ils défileraient alors devant la fenêtre d'Estelle, déposant leur obole et lui baisant la main. Il m'avait recommandé de venir aussi m'asseoir près d'elle, sachant qu'on n'est plus habitué à la voir sans moi. Je suis sûr qu'elle ne sera pas revenue et je ne me hâte guère. Cela va être un beau scandale.

Sur le pas des portes, on causait. A voir ces étrangers courir vers la poste, égarer leurs valises, confondre bureau de tabac et épicerie, photographier un tombereau attelé d'une vache, les habitants de Beaume sentaient plus nettement combien l'on perd de sa dignité à voyager et combien le pays qu'on habite est supérieur à tous les autres. Le père Lignelet, qui avait fait sous Napoléon la campagne de Chine, avait trouvé ce soir des auditeurs. On devenait fier de soi-même à l'écouter.

« Pour manger, disait-il, on trouve toujours ! mais, ce qui change le plus, c'est pour les yeux. Il n'y a pas une chose qui ne soit pas jaune. Vous portez des robes jaunes comme on

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 270

porte ici des robes bleues. Si vous trouvez une rivière, vous vous demandez comment les poissons peuvent vivre! »

« A Paris... », commençait Potie.

Mais le père Lignelet ne permettait pas la concurrence. Il lui coupa la parole.

« A Paris, riposta-t-il, ils font ce qu'ils veulent. Mais là-bas ils aiment le jaune. Le rouge, le brun, les grenats, bernique; je voudrais que vous voyiez une Chinoise. Nous en avions dans le camp comme cantinières. Les souliers, les bas, jusqu'aux camisoles, je vous dis que tout était de la même couleur. »

« Les bas! » répétait le vieux Morin, goguenard. Le père Lignelet clignait des yeux :

« Toi, dit-il, tu la connais! D'ailleurs il en faut quinze pour faire une Française! »

Neuf heures sonnaient, je dus partir. Mais le hasard, pendant qu'il y était, tenait à me détacher à la fois de tous ces continents vers lesquels chaque lecture me poussait. Sur le banc de l'auberge, croisant ses mains, sans peur de les confondre, car l'une portait un anneau d'or, j'aperçus la négresse de Mme Delotte. Elle me sourit et je m'approchai. La bague m'intrigua.

« Etes-vous mariée? » demandai-je.

Elle lisait dans mes yeux le désir de savoir si son mari était un nègre. Mais ma question ne l'étonnait pas, car je sais qu'en Afrique on se dit bonjour en se révélant les secrets les plus doux ou les plus terribles, et l'étranger qui se présente doit raconter ses amours par le menu. Elle s'y mettait :

« Vous avez des yeux juste comme je les aime, affirmait-elle; j'aime aussi beaucoup vos cheveux. »

« Oui, répondis-je, eux friser. »

Elle feignit de ne pas comprendre ma malice et m'éleva sans colère jusqu'à elle. Alors ma tête heurte, sur sa poitrine, un grigri, et son pays m'apparaît, avec ses mornes et ses criques. Des ocres et des carmins s'écaillent sur les pentes; le fourré de lianes s'effondre, puis se renfle, comme si la forêt avait son flux et son reflux, ou était en caoutchouc ; un kakatoès qu'un singe a attrapé par la queue se débat à mort et il piaule, oubliant dans son émoi qu'il sait jurer en portugais; une tortue géante, pêchée de la veille, s'évade, et, rien ne l'arrêtant, seize nègres en pagne indigo à rayures brique se sont enlacés et

montent sur sa carapace. Mais la terre en porte davantage et avance quand même.

« Si vous me disiez votre nom, » fit-elle.

Le charme était rompu; je la regardai, je vis ses yeux pleins de larmes et je comprenais sa désolation. C'est qu'il ne lui était plus possible de douter, ce soir, que la nuit ne fût le revers du jour. C'est que tout lui avait prouvé, dans sa promenade, que la clarté de nos plaines et de nos teints ne nous fut pas accordée d'office et que le bonheur et le travail de mille années nous l'apportèrent. C'est qu'elle avait enfin compris notre campagne, émoussée et claircie par chaque matin neuf; et nos sources, où flottent des mottes de beurre, comme s'il suffisait d'écumer leur eau pour avoir la crème; et la grêle, qui passe les coteaux et le toits au papier de verre; et les heures du soir, à travers lesquelles on voit déjà la lune et qui, le bousculant pour rire, laissent tiédir midi au creux de chaque fenêtre. Ajoutez que l'ombre maladroite s'élargissait en clairière autour d'elle. Elle voulait m'embrasser, je me secouai et m'enfuis.

Il était temps; le cortège se massait déjà à l'angle du presbytère, et je tenais à jouir du scandale que l'absence d'Estelle provoquerait. J'entrai dans sa chambre sur la pointe des pieds; mais, ô miracle, elle était là. Assise près de la fenêtre, voilée de noir, elle attendait sans mot dire. Le curé souffla la lampe et m'installa sur ses genoux.

Or, ce n'était pas, Dieu merci, les genoux d'Estelle; chaque ressort en frissonnait, se prêtait ou se tendait par malice, puis, le poids forçant, s'affaissait sans hâte. Je ne connais pas non plus ce parfum : arôme de ces fougères ajourées qui ventilent l'air des cèpes et des menthes; arôme de ces mois d'été où chaque girouette flamboie, vacillant à peine, comme du papier d'Arménie. Je devine : Estelle n'est pas revenue. On me place sur une fausse sainte comme on dispose une chatte et ses chatons sur la meule de foin où s'est caché un fugitif. On a déguisé la duchesse, ou une parfumeuse de l'usine.

« Eh bien, Estelle, dis-je, on n'embrasse pas aujourd'hui! »

Elle ne répond pas; elle ne se penche point : c'est la duchesse. Je la tiens donc celle qui ne veut embrasser que ses pairs et refusa, le jour où elle eut trente ans, à la dernière Assomption, de serrer la main du paysan qui lui offrait le bou-

quet des métayers. Si je les vengeais, et la dénonçais soudain, au beau milieu de la fête.

Mais sa main dédaigneuse a pris ma main. Son cœur bat largement, envoyant ses parfums, sans contrôle et sans saccade, jusqu'aux veines couleur violette. Sur sa poitrine, il y a, ce qu'Estelle n'avait pas, juste une place pour ma tête. Je crois que je vais céder. Je dis seulement :

« Estelle, embrasse-moi, et devant tous les pèlerins, ou je crie vive la Sociale ! »

Je connais les femmes, elles aiment qu'on soit brutal à condition qu'elles sachent qu'on l'est pour leur faire plaisir.

« Tiens-toi, gamin, dit-elle rudement. Tu m'étouffes. »

Les pèlerins défilaient, par quatre, têtes découvertes — avec des lanternes vénitiennes au-dessus, pour les réchauffer sans doute ; et de vieilles dames m'admirent, et tous nous regardent, effarés ; et je m'amuse, en les fixant, à leur faire baisser les yeux ; et, à travers son voile, qui moule et losange son baiser comme un caillé délicieux, à travers ses lèvres qu'elle ferme rageusement, sans paraître y songer, sans sourire, la duchesse Martin m'embrasse.

III

Ce n'est pas une armée de vers à soie qui ronge les feuilles ; ce n'est pas que le sol soit couvert d'escargots et de hannetons et que le rouleau à vapeur les écrase ; ce ne sont pas tous les acheteurs du Petit Parisien qui s'amusent à froisser leur journal, puis le déchirent : c'est la pluie. Mais on peut s'y tromper, car on la voit à peine. Sur les ardoises seulement et sur les flaques des caniveaux éclatent des bulles, et il semble tout au plus que la terre boue. Je ne sais pourquoi le vicaire m'emmenait à la recherche d'Estelle. Je le suivais avec peine car, les abbés ont un pas allongé et sec, et, à la différence des vieux prêtres, qui enfoncent leur prise comme du charbon, ils ont l'air de marcher à l'électricité. La marchande d'oranges voulut l'arrêter, il fonça sur elle :

« Etes-vous folle, dit-il, où voulez-vous que je les mette? »

Si bien que j'avais peur qu'il ne marchât aussi sur le père Morin, qui roulait ses tonneaux, nous invitant du regard et les laissant au prix d'achat.

Il n'y avait pas de doute. La Parisienne faisait la lessive.

Autour de la maison, s'accrochant aux tilleuls, une corde courait, chargée de linges délestés par tant de jours et de dentelles que le vent les traversait sans les balancer. La Parisienne était assise à la fenêtre et elle souriait, sans doute pour nous dire : « Vous le voyez, il suffit que je fasse la lessive pour qu'il pleuve. »

L'abbé ne fut pas adroit, il feignit de ne pas la voir. Pour comble de malchance, la sonnette qu'il avait tirée timidement tinta au moins une minute, si bien que, de l'intérieur, on pouvait le croire suspendu au cordon. Aussi, quand la Parisienne fut venue ouvrir, elle ne nous offrit pas d'entrer.

« Mademoiselle, fit mon compagnon, vous allez protester ! vous allez dire le contraire ; mais... mais Estelle est ici. »

« Cela la regarde, répondit-elle. Et d'ailleurs je ne suis pas Mademoiselle, je suis Madame. »

On sentait qu'elle ne mentait pas, et d'ailleurs j'aurais déjà deviné la vérité si je m'étais jamais posé la question. C'est d'abord, tandis que les jeunes filles choisissent une partie de leur visage ou de leur corps et n'ont plus d'autre attention, que Nini mettait son orgueil à ce que les regards coulent naturellement sur elle, sans y trouver d'obstacle ni d'appui. Si bien qu'on pensait à sa bouche, en voyant ses chevilles, et à ses hanches, en voyant sa bouche. C'est aussi qu'elle n'avait plus l'entêtement de celles qui n'ont pas de secret : les jeunes filles croiraient qu'elles ont cédé tout entières en vous disant bonjour quand bonsoir leur passe par la tête, mais Nini vous accordait à votre guise qu'il faisait beau ou qu'il pleuvait.

L'abbé, déconcerté, cherchait une excuse, quand des sabots résonnèrent à l'intérieur sur le dallage du corridor. Il haussa la voix :

« Mademoiselle Estelle, cria-t-il, c'est moi, l'abbé Salomon. »

Il le criait d'une voix joyeuse, car cela signifiait aussi : vous voyez qu'on n'a pas envoyé le doyen pour ne pas vous influencer. N'oubliez pas non plus que c'est moi qui m'en vais tous les jours prendre ma goutte de cassis avec vous. — Et les écrevisses de l'abbé Salomon se laissent-elles manger, oui ou non ?

Pas de réponse. Les femmes oublient bien vite! Estelle oubliait-elle aussi avec quel talent le vicaire imitait la mère Henriot, la malade imaginaire, qui criait, le médecin la touchât-il

au cou, aux reins ou à la poitrine ; « c'est là, docteur, c'est là, ça ne peut être que là. »

« Monsieur l'abbé, dit la Parisienne. Ne vous frappez donc pas ainsi. Il y a des malheurs plus grands. »

Mon compagnon serra les poings.

« Des malheurs plus grands ? riposta-t-il, je vous en défie. Des malheurs plus grands que la lâcheté d'une voyante, présentez m'en donc, puisque vous vous y connaissez ! »

J'en trouvais à moi seul une dizaine, à regarder seulement le visage de Nini. Celui d'avoir les yeux brûlés par une broche rougie à blanc, celui d'avoir les cloisons du nez trouées à l'emporte-pièce, celui d'avoir les lèvres découpées par un rasoir qui suivrait juste leur dessin, celui de recevoir sur la bouche un coup de sabre qui vous l'ouvre jusqu'aux oreilles. Nini en connaissait cependant un plus terrible, car l'idée seule l'en fit pleurer, mais doucement, pour qu'on n'y ajoutât pas plus d'importance qu'elle-même :

« Monsieur l'abbé, dit-elle, n'insistez pas. Estelle vous reviendra quand je serai partie. J'attends une lettre qui me rappellera peut-être dès demain. »

Et voilà comment l'on revient bredouille. Nous retraversons le petit jardin, nous hâtant à travers des massifs rectangulaires, semblables à des tombes, et en enjambant d'autres, plus petits et carrés, comme si le cercueil était placé verticalement dans la fosse. Le linge tire sur les cordes. Le vent secoue et sèche les nuages mal étendus d'où tombent les dernières gouttes. A la porte, nous nous croisons avec le facteur qui a une dépêche à la main ; une pie l'escorte, et va se poser, en demi-deuil, sur la fenêtre de la Parisienne.

★

C'est par hasard que j'appris, le lendemain, que Nini s'était asphyxiée, car on se cache de moi, maintenant, pour parler de la mort. Il semblait jadis qu'on la prenait du bon côté ou qu'elle n'avait rien à voir avec moi. Un jour on me passa bien un anneau de crêpe autour du bras gauche, je ne sais pour quelles sinistres fiançailles, mais on riait. Une autre fois, mon père entrait dans ma chambre, avec une dépêche et disait, presque railleur : « Eh ! Eh ! ils vont bien à La Châtre. Tes deux tantes Picard sont mortes de la typhoïde. » Il arriva aussi que le

maire mourut; on se garda bien d'en faire un secret et l'on m'installa au balcon, d'où je vis passer le cercueil, suivi de l'Harmonie, qui jouait le contraire d'une marche, et de la Société de gymnastique, en tricot et en bas blancs, comme si elle se préparait à faire du saut en longueur sur la tombe. Mais, depuis un ou deux ans, je ne sais quelle loi enfreignent ceux qui meurent. Le soir où ma nourrice agonisa je fus grondé pour m'être faufilé dans son couloir, et l'on se réjouissait qu'elle se fût confessée. Parfois, si j'entre au petit salon où mon père reçoit ses clientes, on baisse la voix et je suis fixé : ils parlent de la mort et je m'en vais, par discrétion. Les jours d'enterrement, il pleut, et les invités sous leurs parapluies qui se touchent marchent vers le cimetière comme les Romains vers une citadelle. Je me demande ce qui arrivera si le maire remeurt.

Personne n'approuve la Parisienne. Quand on veut se suicider on retourne là où l'on naquit, et l'on n'affirme pas ainsi aux gens, à la légère, que l'on ne peut vivre chez eux. Nini, du reste, était moins qualifiée que personne pour nous reprocher notre ennui, car elle ne connaissait ni les Bonvin, qui ont toujours une partie en l'air, ni la famille Blot, qui n'a jamais, à ce qu'elle dit, su ce que c'était que d'être triste. Alors? D'ailleurs, puisqu'elle voulait se tuer, qu'est-ce que cela signifie de faire la lessive?

Le curé trouva Estelle à son chevet, mais quand il revint, à midi, elle avait déjà disparu.

★

Le fils Millet, son cousin, ne fut pas long à la vendre. En rentrant, il l'avait trouvée chez lui, causant avec sa mère, et il n'avait pas paru surpris. On avait même débouché une bouteille. Pourtant, dès huit heures, le lendemain, il sortait du presbytère où il l'avait dénoncée.

« Triple gosse, me dit-il. Ecoute ce que tu vas faire. Tu pars avec l'abbé jusque chez la mère Millet, puis tu reviens à l'auberge des Romains. Je t'y attends à boire mon vermouth, et tu me diras comment la sainte a pris l'histoire. »

Il me renfonça l'épaule gauche, qu'il prétendait plus haute que la droite. Puis il me donna un coup sur le bras, que je balançais. Enfin, ma mâchoire inférieure avançant, il la remit

en place d'une chiquemaude. J'étais fier qu'il perdît ainsi son temps avec moi, car on nous voyait des ateliers et il n'est pas une fille qui ne l'aime. Il les embrasse en pleine rue, et, tous les quinze jours, il en a une nouvelle. D'ailleurs, il n'y avait sur lui aucune prise : on ne pouvait le vitrioler, il avait déjà eu la variole et en portait les marques; impossible aussi de l'épouser, car il était paresseux et dormait parfois des semaines entières, gémissant et se battant pendant son sommeil. Vers le huitième jour, sa mère le secouait. « Eh, fils Millet, disait-elle, lève-toi. Voilà qu'il est temps de te reposer. »

Estelle ne parut pas surprise de nous voir arriver. Elle vint presque joyeuse nous tendre la main. L'abbé la refusa :

« Ma fille, dit-il, entendons-nous. Il sera toujours temps de se serrer les mains. Mais nous avons eu ce matin la visite de votre cousin. Il prétend que vous seriez disposée à entrer au couvent, dès demain, si nous vous payions le voyage à Rome. »

Il n'ajoutait pas que le fils Millet avait réclamé vingt francs pour le service rendu. Estelle, atterrée, n'avait pas le courage de dire que son cousin avait menti.

« Jamais, fit-elle, que ce soit à Rome ou au contraire de Rome. »

Mais elle parlait presque bas, d'une voix distraite et lassée, et l'abbé comprenait qu'elle était à bout. Il insista.

« Rome n'est pas Châteauroux, dit-il, réfléchissez. »

La mère Millet arrivait à la rescousse sans avoir l'air de rien. Il n'y avait pas de temps à perdre.

« Vous pourriez même changer de train à Florence, et voir la ville. »

Il prononce lentement et doucement les noms merveilleux des villes, si bien qu'on les voit, avec leurs avenues.

Heureuse Estelle, je la vois, Rome. Rome est sur le bord d'une mer dont le sable est bleu et où le ciel se mire; elle s'étend d'une colline que surmonte un château à un volcan qui, de l'autre côté de la baie, fume comme un phare. Sur la plage, le Saint-Père se promène et il achète à des noirs des figues qu'il fait payer en sequins par son camérier. De leurs gondoles, des dames se lèvent, esquissent une révérence, mais retombent assises, brusquement, pendant que leurs reflets remuent toujours sur l'eau qui les glace et les glace tour

à tour. Au crochet des gaffes, aux tiges des fleurs, aux crocs des potences pendillent toutes les cloches du monde. C'est Romes fleuries. C'est Pâques.

Estelle revient avec nous sans avoir dit oui. Je lui parle de l'Italie et d'un oncle qui la connaît du Nord au Sud. Mais elle croit que je veux diminuer le mérite de ceux qui vont là-bas.

« Pauvre petit, dit-elle, te voilà jaloux. »

C'est bien elle. Incapable de comprendre pourquoi l'on invente et pourquoi l'on ment. Mais il me serait si facile de l'humilier; je vais lui demander si Rome est en Suisse ou au Comtat Venaissin. Alors elle me fixera, soupçonneuse, et secouera la tête pour trouver une réponse, comme on secoue le pochon du loto pour en faire sortir le bon nombre. Qu'elle se débrouille. Le fils Millet m'attend.

★

Il m'aperçut de la terrasse, et cria, battant la table avec une bouteille vide :

« Tu ne sais pas ce qui t'attend. Mme Alphonse te paie une absinthe. »

Je voulus lui parler d'Estelle.

« Il n'y a plus d'Estelle, fit-il. Il y a à savoir si une absinthe te fait peur. »

Je n'en ai jamais bu. Comment lui expliquer que j'aime à penser d'avance aux choses que je n'ai pas encore faites, et que je veux, le jour où je me décide, celui que je préfère auprès de moi. Pour la seconde absinthe, tant qu'il aurait voulu, mais la première je sais à qui j'aimerais la devoir. Cependant j'obéis, je tamise mon eau, et sous les regards moqueurs de Mme Alphonse, je bois. Je bus. De petites bulles montaient dans l'air tiède comme dans l'eau qui va bouillir; les poules chantaient, croyant avoir pondu, parce qu'une chaleur incomparable gonflait leurs plumes; d'un orme une chouette aboyait, et l'on était tout disposé à croire à un chien ventriloque. Puis, à part les coqs, qui se passaient la garde du soleil, tout se tut. Mon cœur, au lieu de battre, bourdonnait. Je dus tourner la tête pour tourner les yeux, et d'ailleurs, peu à peu, tout venait à moi, m'effleurant sans me choquer. Au fond de l'air, un peu aigri, flottaient comme la lie d'un vin décoloré, des mousselines et des voiles. La terre trépidait, et l'on devinait qu'elle était ronde,

car, avant d'en distinguer les murs, on apercevait les cheminées des maisons. Un arbre poussa tout à coup à côté de ma table, me meurtrissant le bras, et, soudain, comme je ne les avais jamais vus, tous les arbres se dressèrent dans la campagne et avancèrent vers nous; les peupliers, par escouades de trois, qu'on ne devait pas séparer, même sur les navires; des chapelets d'aulnes au pied desquels serpentait un ruisseau d'ombre presque tari ; un pin parasol, qui abaissait ses branches comme un marchepied et d'où l'ombre descendait, noblement; puis les acacias que la foudre épargne, car chaque feuille a son paratonnerre. Puis la Forêt, laissant les clairières comme traces de ses pas.

J'ai beau lutter, j'ai beau crisper mes mains, je deviens peu à peu une petite fille. Mes soucis de gamin s'en vont par lambeaux ainsi qu'une peau de serpent qui mue, mes bras s'allongent dans l'air comme dans l'eau d'un bain ; et mon cœur, au lieu d'être boule, s'étale. Je m'appelle d'abord Agnès. Il n'y a pas une chose au monde qui ne me paraisse naturelle et bonne. Ne me demandez pas de vous embrasser, car je vous embrasserais. Et je possède aussi dix autres noms, qui tiennent au creux de mes mains, fermes et polis comme des billes d'agathe, et je les laisse tomber un à un sur le ciment. Mais le fils Millet les ramasse et m'apostrophe.

« Petit, me crie-t-il, je bois à la santé de toutes les femmes présentes, futures et passées. On peut dire d'elles tout ce qu'on voudra, mais c'est de l'ouvrage conditionné. Je bois aux blondes, je bois aux brunes, et je ne vois pas pourquoi nous ne trinquerions pas à ta tante Picard qui en valait deux à elle seule. »

Je suis heureux qu'il ait oublié les rousses; je bois, silencieux, à leurs nattes de sang oxygéné, à leurs visages toujours sans ombre, car il faudrait mettre un abat-jour entre leur front et leurs cheveux, je bois à les voir tordre leurs tresses, à l'aurore, et les brosser, s'inclinant pour que les taches de rousseur, au lieu de tomber sur leurs joues et sur leur poitrine, fondent dans le premier rayon. Je bois.

IV

Le meunier n'est pas le seul qui s'éveille quand le moulin se tait. Les jours où la terre s'arrête et flotte au hasard des

nuages, à la dérive, où chaque tic tac de pendule tombe sur l'heure sans l'user comme une goutte d'eau sur l'airain, nous nous accoudons aux fenêtres, désorientés. Des chevaux qui n'allaient jamais qu'au pas, sachant que la terre marchait pour eux, galopent; les vieillards se hasardent jusqu'à la mairie sans béquille, et lèvent les bras en l'air pour faire croire qu'ils ont le pied marin ; les jeunes filles se désenlacent et s'en vont par une, et elles s'interrogent, inquiètes, comme les passagères d'un bateau dont l'hélice est rompue. Le maréchal ferrant les rassure du regard, tandis que ses compagnons gesticulent, courent au soufflet et aux marteaux, et il semble que c'est dans sa forge qu'on fait les réparations.

Moi, j'attends, sans impatience. Elle repartira. Voyez : le facteur passe, alors qu'il a du retard par le moindre gel. Voyez, la nuit s'affaisse, de si haut qu'on voit les étoiles alors qu'il fait jour, une nuit de demi-deuil, à peine tiède, et qui vous émeut sans vous émouvoir, comme la mort d'un cousin que vous n'aimez pas, mais dont vous héritez. Notre vieille terre repartira : elle repart. Les feuilles des trembles, qui tournaient tout à l'heure leur dos d'argent vers le ciel, refrétillent et nageotent à nouveau dans le courant d'air : les jeunes filles s'appuient au bras des jeunes gens et cependant n'en vont pas plus vite, et quelque chose bourdonne qui n'est pas la scierie ; et Mme Roban, la femme du notaire, qui avait profité du calme pour faire de la bicyclette, vacille, perd la tête, puis son chapeau, puis les pédales, et tombe, résignée, ayant à peine roulé cent pas, au pied d'une borne ironique qui marque cinquante-sept kilomètres.

Estelle, naturellement, a raté la bonne occasion. La voilà seulement qui frappe. Elle entre demain au couvent, et vient faire ses adieux à notre gouvernante. Elle est presque consolée.

« Je ne sais pas, dit-elle, mais je crois qu'ils me laisseront user mes robes, et je mettrai mon chapeau neuf pour les offices. Vous pensez bien que je ne me laisserai pas couper les cheveux. »

Nous lui offrons une goutte de cognac. Elle le sirote, posant et reprenant son verre à chaque seconde. Un vent sec envoie jusqu'à notre fenêtre et jusqu'à elle l'ombre des ormes. Mais l'ombre ne prend pas sur sa robe, pas plus que l'eau sur les

canards, pas plus que la tristesse sur son cœur et elle nous sourit sans raison, ensoleillée à battre.

« Au fond, reprend-elle, j'aurais dû apprendre l'harmonium. La duchesse m'envoyait tous les jeudis M. Celor, de Bourges. Mais je ne tapais que sur les notes fausses. Puis, il s'endormait en arrivant et se réveillait bien juste pour partir. C'est alors qu'on essaya de me faire chanter l'*Ave Maria* d'un musicien plus célèbre que tous les autres; de cette façon j'aurais été utile dans la paroisse elle-même et je ne serais pas entrée au couvent. Mais les airs m'entrent dans la tête par une oreille, et sortent par l'autre. »

Et elle continue ainsi son acte de contrition, heureuse de se trouver coupable, comme on l'est, au jour de l'examen, de découvrir des fautes dans la dictée qu'on relit. Mais, après chaque aveu, elle reprend son verre, y goûtant à peine. Elle plisse ses lèvres à croire qu'elle boit du vinaigre, et sur sa robe le soleil pétille comme si on y avait jeté du sel, et son chien, qui aspire l'air, éternue, et il semble que ce soir la nature produise d'elle-même l'huile, le poivre et les assaisonnements, comme là-bas, sur la Méditerranée. Estelle redemande du sucre et parle encore.

« Pour Rome, achève-t-elle, je crois bien que le voyage est fait. La duchesse n'en a plus parlé, et ce qu'elle veut, elle le veut. Voyez, elle a fait bâtir l'Hôtel du Sacré-Cœur en plein terrain communal, et elle a renvoyé à l'asile départemental les idiots que Beaume avait en pension, sous prétexte qu'ils effrayaient ses pèlerins. Tout le monde les regrette, c'est de l'argent perdu. »

Ils étaient partis en bande, ce matin, nous interrogeant de leurs yeux inquiets, car ils se refusaient vraiment à croire qu'ils étaient guéris. Dodu, qui ne dansait que pour deux sous, avait dansé gratis au pas de chaque porte, et Jean ne battait plus le tambour sur la casserole qu'il avait volée à la queue de quelque chien.

« D'ailleurs, ajoute Estelle, on m'a dit qu'il fait si chaud en Italie. Et, quand j'ai chaud, si je ne peux pas me mettre en camisole, je ne vaux pas cher. »

Elle se lève et je l'accompagne jusqu'à la porte. Mais pourquoi, au lieu de m'embrasser appuie-t-elle ses lèvres sur mon oreille en murmurant :

« Demain soir, à quatre heures, au couvent. Porte-moi la lettre que le fils Millet te remettra pour moi, avant la messe.»

Et elle s'en va, la tête enfoncée dans les épaules, satisfaite au fond d'être Estelle, tandis que des oies, désespérées de n'être que des oies, allongent désespérément leur cou vers elle, sans pouvoir sortir de leur corps capitonné.

★

L'office terminé, les cinquante dominicaines sortirent de leur cellule et défilèrent par deux, leurs chapelets pour menottes. Je ne savais quel crime elles avaient commis ; elles avaient dû s'y prendre d'un coup, se lever à la même heure, et étrangler leurs cinquante maris. Mais aucune n'avait l'air de se repentir, en dehors des heures fixées par l'abbesse, et Sœur Sulpicia n'hésite guère à me tirer la langue. Pourtant, rien n'avait été épargné, à travers tout leur couvent, pour leur rappeler leur honte et le péché des femmes. On n'avait planté dans le jardin que des pommiers, dont elles cueillaient les pommes, par pénitence, que des lys cernés et poudrés et des bosquets de lauriers roses. Dans l'enclos s'ébattaient tous les animaux qui servirent leurs fantaisies : un cygne, inquiet comme une boussole, et qui, parfois, la conscience lui revenant, tendait des minutes entières son cou vers le Nord ; un taureau, à la recherche d'une étoffe rouge, attendait qu'un orage chavirât les toits. Au ciel même, un aigle planait, et des rayons tombaient en lingots d'or autour d'elles.

Estelle passa ensuite, au bras de la supérieure, et sa cornette était de travers, comme le furent tous ses chapeaux. On se bousculait ; les pèlerins étrangers avaient obtenu la permission de visiter le couvent, avant la consécration, et ils se hâtèrent à la suite des élues. Je reconnus d'abord les Suissesses : elles allaient, majestueusement, et respirant pour tout le monde ; c'était de ces femmes que l'on désire par deux, et qui ne sont pas plus complètes, à une seule, qu'un beau cheval. Puis, gloussant, arrivèrent les Allemandes : la première passait devant, la deuxième allait derrière. Elles déchiffraient tout haut les devises, et affectaient de se parler français.

Mais je n'ai de regards que pour les deux Américaines qui s'acheminent, sans hâte, à la queue du défilé. D'abord l'immense Miss Zesbra, avec sa robe à je ne sais combien d'étages,

avec sa tête si haut perchée qu'il lui faut, pour nous apercevoir, des lunettes. Sans arrêt, sans raison, elle rit; mais de là-haut son rire n'étonne pas plus que le vent dans les faîtes toujours remuant des grands arbres. Je la plains si, pour devenir riche, aux Etats-Unis, il n'y a qu'à se baisser et ramasser les pépites.

Mais Mistress Arline n'est que grande et n'est que belle. Elle n'a qu'un grain de beauté, de même que l'or pur n'a qu'un poinçon. Sa bouche est si petite que son sourire n'occupe pas tout son visage, et n'empêche pas ses yeux d'être tristes. Ils vous regardent, ils ne vous regardent plus, mais il vous semble qu'ils ne bougent pas et que c'est vous qui tournez. Parfois s'y dépose une brume, alors cela vous rappelle que l'Amérique est une île.

Elle a vu que je l'admire; elle se penche; des soies incomparables se froissent en mon honneur.

« Cher petit garçon, dit-elle, est-ce que vous m'aimez? Venez au long de moi, et nous aurons du bon temps. »

Une abeille voltige autour de sa bouche, puis s'éloigne, le corselet gonflé de dépit, car elle se trompait de ruche. Un chat perché, qui, sa ronde finie dans les champs d'absinthe et de menthe, se suçait délicieusement les pattes, la fixe, ronronne. Le fils Millet n'est pas venu et ne m'a rien fait remettre. Je m'en vais, le long de ces cloîtres qui enjambent précautionneusement le silence, à la chère main de Mistress Arline. Je lève les yeux vers le soleil, qui, Dieu soit loué, est encore très haut, et je les rabaisse peu à peu vers ma compagne. Ils passent d'abord par le chapeau de Miss Zesbra, où le plus grand papillon du monde couve des chenilles ruchées; puis par le pigeonnier, d'où les pigeons gonflent et haussent amoureusement vers le soleil leurs jabots héliotrope, puis par une fenêtre, d'où l'on m'appelle désespérément: puis par les yeux de Mistress Arline, si tièdes et si brillants qu'on redoute d'y voir fondre la prunelle. Ayons du bon temps. Ne nous retournons pas. Ce ne peut être celle d'Estelle, cette tête sans cheveux, qui me sourit, là-bas, de la lucarne grillée, puis qui pleurniche, de n'avoir plus à me sourire.

JEAN GIRAUDOUX.

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Dialogues des Amateurs

LXX. — Morale de Café-Concert.

M. DESMAISONS. — Cela sera toujours ainsi, mon ami. Chaque fois que l'on fait intervenir la morale, il advient quelque chose de très malpropre, de très triste, de très nocif. La vie des nations, des groupes, des individus est une lutte contre la morale, c'est-à-dire contre le poison. L'homme tend vers la liberté, et il ne peut accepter de discipline que celle qui lui assure, au prix d'un assujettissement passager, un exercice plus agréable et plus complet de ce bien suprême. Toute discipline qui n'est point fondée sur la liberté est caduque, et c'est pour cela que la civilisation a toujours réussi à surmonter les morales. Le jour où la morale triompherait, j'entends la morale chrétienne, vous auriez une société qui tomberait, avec une rapidité variable, en poussière ou en pourriture... Cependant, de quoi parlions-nous? Il me semble que j'ai légèrement oublié notre point de départ.

M. DELARUE. — Oui, vous vous lancez volontiers dans les généralisations. Un fait, et vous voyez tous les faits possibles, leurs conflits nécessaires et l'irrésistible conséquence. Nous parlions du café-concert et des règlements nouveaux qui sont en train de condamner à la misère ou à la prostitution de carrefour quelques milliers de chanteuses fortes ou légères, surtout légères. Y êtes-vous?

M. DESM. — On leur interdit, au nom de la morale chrétienne, la quête parmi les spectateurs.

M. DEL. — C'est cela même.

M. DESM. — Afin de préserver leur pudeur des pelotages furtifs et des trop précis compliments.

M. DEL. — Fort bien.

M. DESM. — Alors, cette ressource tarie, elles ont d'abord été enchantées, se disant : le tenancier de la boîte sera forcé de nous payer.

M. DEL. — Parfaitement.

M. DESM. — Et le patron a répondu : « Impossible, je n'ai pas d'argent et si je doublais le prix des boissons, personne ne viendrait plus. Alors, je ferme. »

M. DEL. — Nous y sommes.

M. DESM. — Et les petites chanteuses pailletées, les grosses aussi, demeurent sur le pavé, seules avec leur pudeur.

M. DEL. — Telle est la question.

M. DESM. — Mais la morale triomphe. Et quand la morale triomphe, il se passe des choses très vilaines.

M. DEL. — Le fil est renoué. Parfait.

M. DESM. — D'avoir repassé cette histoire, cela me l'a fait voir sous une autre lumière. Ne serions-nous pas en plein dans le temple de la Bêtise?

M. DEL. — Cela se pourrait fort bien, car la pudeur des femmes de café-concert...

M. DESM. — Elles ont leur pudeur, comme toutes les femmes, comme toute les femelles, car c'est une loi de nature que la pudeur sexuelle, mais je ne pense pas qu'elles puissent être choquées d'un mot leste, puisque leur métier est d'en débiter, ni d'un jeu de main un peu appuyé, puisque leur rôle est précisément de pousser des paroles aux actes et même d'esquisser publiquement les gestes qui se poursuivront dans l'ombre. Si elles ne vivent pas nécessairement de faire l'amour, elles vivent de provoquer à l'amour. Elles sont la cantharide, qui se présente sous la forme d'un bonbon. On sait ce qu'il y a sous leurs paillettes et leurs papillons brodés, et d'ailleurs elles en cachent le moins possible. C'est un métier qui n'est point malhonnête, puisque c'est le métier même de la femme. Si la mondaine le fait avec plus d'élégance, la chanteuse de café-concert le fait avec plus de franchise et moins de préjugés. Que peuvent-ils attoucher, d'ailleurs, les buveurs qui frôlent l'étoile dédorée? La baleine d'un corset, la jupe renforcée sur la hanche? Ils mettent quelque monnaie dans la soucoupe, et cela est bien naïf. Quant aux mots qui se peuvent prononcer à cette occasion, on les connaît tous et je n'en vois pas un, même le plus vif, qui puisse choquer cette habituée des gaudrioles. Vous savez ce qu'on chante en ces endroits, vous vous souvenez des couplets que nous entendîmes au Havre?

M. DEL. — Je me souviens même de la mâtine qui les lançait à un peuple ivre de luxure. Si celle-là avait fait la quête, la quête eût été tumultueuse.

M. DESM. — Cela allait loin, aussi loin de la morale qu'on peut le désirer, et c'était charmant.

M. DEL. — Oui, très agréable, vraiment.

M. DESM. — Et c'est dans ce monde chantant et ballant que l'on veut jeter cette grosse oursonne qu'on appelle la morale!

M. DEL. — Il y a un autre point de vue. On a dit que ces quêtes marquaient peu de dignité.

M. DESM. — Sans doute, et c'est le seul point presque défendable

du règlement. Cependant, je crois qu'il faut laisser les personnes juges de la dignité de leurs propres actes, puisqu'il ne s'agit que de cela. Même en ces petites choses, ne touchons pas à la liberté. Et puis les usages sont presque toujours fondés sur une nécessité. Vous avez-vu le résultat de l'interdiction, quatre mille personnes dans la misère? Cela est à considérer.

M. DEL. — A bien peu d'exceptions près, le spectacle qu'elles peuvent donner est si misérable! Il vaudrait peut-être mieux, même au prix de quelques souffrances passagères, que les cafés-concerts, ou bien disparaissent, ou bien s'élèvent à quelque esthétique.

M. DESM. — Je suis de votre avis, pourvu que la question soit examinée en dehors de toute préoccupation morale.

M. DEL. — C'est entendu.

M. DESM. — Le café-concert est assurément très bas, mais il restera tel tant que, pour respecter sa destination, il laissera la prédominance au chant. Le chant qui n'est point parfait est une souffrance pour qui a un peu de goût. Des danses, même médiocres, seraient beaucoup moins pénibles, et quelques jolies filles, en robe diaphane, suffiraient même pour leur donner une petite valeur esthétique. Je crois que le nu, le nu chaste, voilé d'une gaze flottante, n'est jamais un mauvais spectacle. Il donne au peuple un respect de lui-même qui n'est pas sans avoir une valeur sociale. Le christianisme a vraiment trop enseigné le mépris du corps humain. Il faut maintenant apprendre aux foules qu'il n'y a rien de plus noble, et, quand cela est beau, rien de plus beau. Le cinématographe déploierait ensuite l'image des grands spectacles de la nature et nous verrions peut-être diminuer l'empire malsain de la gaudriole. Mais chez le peuple, l'éducation de l'œil est très en retard sur l'éducation de l'oreille. Le bruit lui agrée et les couleurs le laissent insensible, ainsi que les formes.

M. DEL. — Deux choses surtout sont odieuses au café-concert : la grivoiserie et le sentimentalisme.

M. DESM. — Il n'y a de spectacles propres que ceux qui suscitent l'émotion ou l'admiration.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

André Fontainas : *La Nef désemparée,* « Mercure de France » 3,50. — Guy-Charles Cros : *Le Soir et le silence,* E. Sansot 3,50. — Gabriel Nigond : *Memor,* P. Ollendorff, 3,50.

La Nef désemparée. M. André Fontainas déploya d'abord, avec toutes les ressources de la technique parnassienne, tout le luxe des images fastueuses ; comme Emile Verhaeren, au temps des *Flamandes*, il se plut à de somptueux tableaux où les chairs et les étoffes, les cristaux et les fleurs s'épanouissaient et étincelaient dans un

décor de lumière et de joie. Puis, il s'éprit d'un art plus secret et plus tendu; à la matière toujours aussi riche et abondante, il imposa des formes plus strictes et plus sévères; et tandis que les symbolistes français essayaient de suggérer plutôt que de dire, s'il chercha comme eux les correspondances lointaines d'idées, de couleurs et de sens, il fit, à la suite de Mallarmé, un violent effort pour asservir sa pensée à des expressions de plus en plus définies et précises; il éludait volontairement des séries d'idées et d'images intermédiaires, et en des phrases elliptiques d'une concision rigoureuse enfermait et condensait les trésors autrefois épandus avec une insouciante prodigalité. Cependant le caractère fondamental de l'œuvre n'était pas altéré; c'était, autrement ménagée et dispensée, la même féerie de rayons, de corolles et de gemmes. Vers les îles fabuleuses et réelles plus propices que les continents trop vastes à reculer les mystérieux trophées conquis aux heures des aventures marines, il appareillait avec son butin de rêves. A l'alexandrin et aux vers traditionnels, le vers libre était le plus souvent substitué en des strophes de construction savante où le rythme ne se dissolvait jamais en harmonies trop vagues. Nul des poèmes alors composés ne donne mieux l'impression d'une parfaite structure lyrique et verbale que *l'Or;* selon le procédé de répétition employé par Edgard Poe dans *le Corbeau* et mieux encore dans *les Cloches*, la répétition d'un mot ou d'un vers produit l'obsession dominatrice; ici trois monosyllabes « mer, nue, or », par leur constant retour, par un jeu d'assonances intérieures où ils se répercutent encore, créent presque à eux seuls une complète fantasmagorie de triomphe et de défaite, de volupté créatrice et de néant funèbre et les motifs principaux se déroulent, bien que le poème ait à peine plus de cent vers, avec une ampleur de modulations infinies.

M. André Fontainas fit sagement en joignant à son nouveau recueil *le Jardin des Iles Claires;* les deux inspirations ne diffèrent qu'en apparence et en vertu d'une alternance de sentiments commune à la plupart des hommes et que les poètes perçoivent plus profondément peut-être que les autres. Il y a des moments où les plus forts et les plus sûrs d'eux-mêmes confrontent ce qu'ils ont été et ce qu'ils auraient pu être ou voudraient être; une tristesse les prend de toutes leurs faiblesses, imaginaires en eux, et l'amer aveu qu'ils en exhalent descelle, malgré leur volonté de se taire, leurs lèvres orgueilleuses. Leurs maîtres, leurs compagnons et leurs amis, la jeunesse, les morts et les vivants hantent leur mémoire et leurs réflexions; ils les commémorent et les exaltent au mépris d'eux-mêmes. Ils se croient emportés à la dérive vers un gouffre inconnu et battent la coulpe de leur passé :

O ma jeunesse, ô belles eaux fraîches et pures,

Qui frémissez dans les jardins de mon passé !
Vers le rêve promis des voluptés futures
L'amour m'ouvrait un chemin tout tracé.
Et maintenant j'ai le regret des vaines heures,
Dont la lourde torpeur m'a plongé dans l'oubli.
Qu'ai-je fait de ma vie, ô moi qui fus superbe ?
Qu'ai-je fait de ma foi naïve et de l'orgueil ?
Morte est la joie, je l'ai tuée avant le seuil,
Et tout mon grand espoir agonise dans l'herbe.
Qu'ai-je fait de mes mains qui ne soit honte et mort ?
Qu'ai-je fait de mes yeux qui n'ait trahi la joie ?
L'amour succombe ; l'ennui fait de moi sa proie.
Ridé, flétri, vidé, qui peut plaindre mon sort ?

Les automnes d'autrefois, sous leur impériale parure de pourpre, cachaient le déclin proche des feuilles rouges et des fruits mûrs ; maintenant, leur manteau cache mal les plaies mortelles par où s'écoulent le sang et la vie :

Ta vieillesse morose a le goût de la cendre.
L'eau pure se tarit dès que la lèvre y boit.
Regarde et que ton cœur tressaille s'il ne voit
Que la nuit sans répit où tes pas vont descendre.

Mais ces défaillances sont brèves et la nef désemparée reprend la mer quand est revenue au cœur du pilote une volonté égale à son désir d'aventure et de lutte. Lorsque Orphée, qui connaissait sans doute sa future destinée, s'approcha d'Eurydice pour la première fois, il l'avait vue déjà toujours présente, parmi les épouvantements des vagues désordonnées surgies contre les Argonautes ; c'est avec des paroles de joie et de bonheur qu'il s'avança vers elle, niant par avance la victoire pressentie des puissances mauvaises, la jalousie plus forte des dieux impitoyables et les mains ensanglantées des Bacchantes lacératrices. C'est dans la lumière d'un bois sacré, loin de toute haine impure, que M. André Fontainas a conçu *la Rencontre, première d'Orphée et d'Eurydice ;* nul souffle brutal n'altérait le calme miroir de son esprit pacifié comme une eau tranquille et c'est par un ardent et clair après-midi d'été, où le soleil incendiait les sources fraîches, qu'Eurydice entendit sonner la grande lyre et s'éveilla à l'amour, insoucieuse de la mort.

Le Soir et le silence. N'eût-il pas traduit aussi excellemment qu'on le peut faire quelques-uns des plus poignants poèmes de Henri Heine, M. Guy-Charles Cros ne renierait pas les affinités qui l'unissent, moins à l'impitoyable railleur de *Germania* et *d'Atta Troll* qu'au mélancolique amant de l'*Intermezzo*. Il a pu, comme lui, faire revivre par l'incantation des mots bien assemblés un monde sembla-

ble au monde où se meuvent les hommes : la mer, l'aube et le soir

N'étaient que des reflets de son esprit divers.

Mais une victoire lui fut refusée, que nul autre ne remporta non plus : enclore dans la trame subtile et souple de ses vers la petite âme puérile de sa Bien-aimée et en dire toute la beauté, semblable à celle d'autres femmes et différente cependant :

La gloire des couchants, le parfum des jasmins,
Le chant du rossignol sont vieux comme le monde.
Comme un frère jumeau, hier ressemble à demain,
Et cependant chaque heure est nouvelle et profonde.

Tous les baisers défunts font-ils que nos baisers
Soient moins vivants, moins ardents, moins réels ?
D'autres femmes sur terre ont fleuri, ont passé ;
En est-elle moins la plus belle ?

Chaque heure, chaque seconde, chaque sourire ont un charme qui n'est celui d'aucune heure, d'aucun sourire et quelques-uns d'entre les hommes sont capables de sentir assez d'émotion pour le traduire aux autres, ce charme des instants et des êtres. M. Guy-Charles Cros appartient à l'espèce privilégiée qui ressent et amplifie par l'imagination tout ce que le vaste monde offre de prétextes merveilleux à la joie et à la douleur. Il immobilise les minutes fugaces et en prolonge la durée, mais sans être dupe du mirage qu'il crée en collaboration avec les choses, et il est prêt à se dissoudre en elles et à leur restituer ce qu'elles lui prêtèrent un instant de leur richesse et de leur beauté et ce qu'il goûta profondément de tout :

Une nuance, un accord, un arôme.

Mais il n'est pas toujours maître de discerner et de choisir et dans un même poème le meilleur voisine avec le pire. Ici, par exemple, la strophe finale détonne très fâcheusement auprès des trois précédentes :

Le sourire infini de la mer devant moi
A mon côté l'éclat d'un sourire de femme
Ont pour quelques instants ensoleillé mon âme,
Mis dans mon cœur lassé un fort et doux émoi.

L'énervante senteur de la brise marine
Se mêle étrangement à l'odeur de ses bras
Et c'est un parfum fou qui me parle tout bas
De souvenirs secrets et d'heures clandestines.

Mais le vent bat plus fort les grands flots écumeux
Et le mât d'un bateau s'est incliné sur l'onde
Et des hommes, là-bas, nagent dans l'eau profonde,
Et dans un cri la mer se referme sur eux.

Prometteur de délices paradisiaques
Son beau corps frisonnant se blottit contre moi,
Car le rouge désir fleurit sous ton pied froid,
Thanatos, empereur des aphrodisiaques.

Memor. Marcel Schwob, qui ne professait aucune indulgence envers les mauvais écrivains, avait dès ses débuts témoigné à M. Gabriel Nigond la plus vive sympathie. Il aimait ces poèmes savants et naïfs, plus savants que naïfs en leur volontaire simplicité. Moins tumultueux et moins pressé de parvenir que nombre de ses contemporains, M. Gabriel Nigond n'est pas devenu inférieur à ce qu'on espérait de lui. Voici encore des vers, d'une grâce continue, élégants et discrets, dont nulle clameur de passion trop tragique ne rompt l'harmonieuse et constante mélancolie. Une mémoire fidèle à des morts aimés, à des ombres légères qui, sans lui, se seraient déjà effacées dans l'oubli, inspire de tendres et graves élégies; parfois la grâce s'affaiblit en mièvrerie :

Sœur des anges qui fut jadis sœur des oiseaux.

Mais avec quelle délicate tendresse est saluée au seuil de l'ombre *l'Enfant aux tristes yeux :*

Personne, avant un mois, ne se souviendra plus :
Personne ! bêtes, gens, église ou paysage,
Ni la chienne aux yeux bleus qui léchait son visage,
Ni son maître, au cœur froid, ni ses moutons pressés,
Ni les chemins étroits si souvent traversés,
Ni la forêt d'automne où la nuit vient plus vite.

Je ne sais si l'on prendra autant de plaisir aux silhouettes d'animaux qu'a tracées M. Gabriel Nigond : Parpillon, chien de berger, en ses aphorismes, est moins cynique que le chien Riquet et quand la grenouille verte se dépeint elle-même :

Semblant du matin jusqu'au soir
Une caissière à son comptoir,

elle montre un don de la caricature humaine que ne saurait posséder un batracien et découvre des similitudes qu'eût plus justement inventées le bon dessinateur Benjamin Rabier, pour la liesse des enfants et des grandes personnes.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Gustave Geffroy : *L'Idylle de Marie Biré*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Victor Margueritte : *Jeunes filles*, Fasquelle, 3 fr. 50. — Jean Thorel : *La Lutte pour l'amour*, Librairie Universelle, 3 fr. 50. — G. de Narjac : *Le Vaccin de l'amour*, Librairie Universelle, 3 fr. 50. — Henri Duvernois : *Popote*, « Monde illustré », 3 fr. 50. — Philippe Maquet : *Mademoiselle Don Quichotte*, « Monde illustré », 3 fr. 50.

— Henri Ardel : *L'Eté de Guillemette*, Plon, 3 fr. 50. — Henri Amic : *Jours passés*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Brethous-Larfague : *Les Cloches*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Henry Detouche : *Les Grains du sablier*, Blaizot, 2 fr.

L'Idylle de Marie Biré, par Gustave Geffroy. Ceci est le procès des bonnes sœurs... qui sont souvent si méchantes sans le savoir! Il ne faut pas chercher dans ce livre, d'un ton très sobre, le récit des différents supplices que les douces servantes du Christ, genre dames du *Bon Pasteur*, ont la pieuse coutume d'infliger à leurs élèves, pauvres petites orphelines devenues leurs enfants martyres, non. Il ne s'agit pas de tourments physiques là-dedans, mais de simples responsabilités morales et l'étude de ces mœurs religieuses est faite avec une telle conscience, un tel respect des individus, de leur croyance, de leur prétendu dévouement que leurs défenseurs mêmes ne pourront pas taxer l'écrivain de mauvaise foi ni d'exagération. Dès notre entrée à l'Orphelinat des Sœurs Grises de Saint-Joseph, vieille rue du Château, à Vitré, nous respirons l'atmosphère de ce couvent où la joie de Sainte-Catherine se trouve tempérée par on ne sait quelle brise froide apportant, avec son parfum de sainteté, comme une odeur de moisi, l'odeur d'un vieux placard dans lequel on laisserait tout exprès rancir d'excellentes confitures. Depuis la supérieure, sorte de vénérable momie qui ne dit jamais mot et consent toujours, perdue qu'elle est, semble-t-il, dans un rêve avant-coureur des suprêmes béatitudes, jusqu'à la petite sœur Candide, qui enferme la vie entière, la sienne et celle des voisins, dans le raccourci gracieux du Petit-Jésus, toutes ces femmes sont naturellement peintes, photographiées plutôt et, ne les ayant point déjà vues, je les reconnais, car j'en ai rencontré de pareilles. Quels sont leurs crimes? Elles ne sont nullement coupables. Seule est criminelle leur fabuleuse ignorance. Elles ont froid aux moelles parce qu'elles n'ont pas connu de foyer, qu'elles sont de vieilles filles maniaques et trop ordonnées. Elles élèvent des enfants en dehors de toute espèce de maternité, y compris la mauvaise maternité, qui est de s'occuper à la fois d'amour et de pénitence. Le train-train journalier de leurs occupations est bien au-dessus de leur véritable religiosité et elles doivent préférer à n'importe quelle cérémonie, remplie d'Alleluia, le murmure du chapelet, ronron permettant de ne penser à rien. De leur orphelinat sort une créature façonnée par leurs mains glaciales, la petite Marie Biré, tête bretonne coiffée du béguin traditionnel, de la coiffe neutre qui serre le cerveau, éteint les plus naïves tentatives d'imagination : *Oui, Madame. Non, ma mère. Merci, ma sœur!* Elle n'en sait guère plus long. Et voilà qu'on la confie à une autre religieuse libre au milieu de la grande existence, les riches. Cette figure de femme, sorte de supérieure laïque, est vraiment intéressante, car elle représente une rareté parmi les créations des romanciers : la femme honnête, une espèce d'être sans sexe à

force de philosophie. Elle prend Marie Biré pour aider sa cuisinière Zoé, rude femme du peuple, dévouée, qui prise la justice de sa patronne tout autant que son bien-être. La petite Marie n'est la ni heureuse ni malheureuse. Elle demeure à Paris comme au couvent, innocente, ignorante, n'osant pas s'acheter un chapeau, desserrer sa coiffe d'orpheline pour que les idées lui rentrent enfin au cerveau comme des oiseaux au nid, mais *l'homme* arrive, il passe, il viole et s'en retourne. Marie Biré ne connaît ni son nom, ni son adresse. Elle n'a plus qu'à fuir dans le tourment de sa honte, sans cri ni larme : elle est figée d'horreur. Les bonnes sœurs la reçoivent de nouveau, sévèrement, aveuglément, et quand le résultat de la faute éclate on la jette dehors, malgré la mansuétude du confesseur. Autre échantillon d'ignorant qui n'a pas même su prévoir ce résultat ou le faire prévoir à sa pénitente. Alors, madame Gouverneur, la femme droite, la grande religieuse laïque se penche et tend la main pour tâcher le ressaisir la misérable épave humaine, qu'elle finit par installer solidement en terre ferme, loin des orages parisiens et des trompeuses sécurités de certain havre de la grâce divine. Le roman, beaucoup plus une étude sérieuse de la vie des humbles qu'une histoire, contient cependant, outre de charmants tableaux de province, de belles pages dramatiques au sujet de la mort mystérieuse de M. Gouverneur, l'homme d'honneur insoupçonnable dont le corps est ramassé sur un trottoir suspect. Ces quelques pages, en hors-d'œuvre suffiraient déjà à faire une belle œuvre tant elles sont profondément vécues.

Jeunes filles, par Victor Margueritte. Les jeunes filles n'existent pas. Ce sont des êtres mal conformés au moral comme au physique dont la responsabilité n'est d'ailleurs que peu reconnue par les lois. Les enfants et les femmes savent quelquefois ce qu'ils veulent. même quand leurs volontés sont absurdes. Mais les jeunes filles ne savent jamais au juste ce qu'elles désirent et si elles désirent quelque chose. Je n'aurai pas plus confiance en Hélène, la demoiselle de compagnie qui finit par épouser un homme laid qu'elle aime trop vite après avoir rêvé d'un joli garçon, qu'en Mlle Marthe Dangé, la flirteuse cherchant fortune. Ce serait à l'américaine achetant son prince argent comptant que ma sympathie pourrait encore aller le plus sincèrement. Quant au personnage du joli garçon, il est affreux de comédie, de mauvais goût, de fatuité, de sottise. Cet éternel masculin, très réussi d'ailleurs, car je suppose bien que l'auteur ne le voulait pas moins toc, suffirait à faire prendre en grippe toute l'aimable corporation des coureurs de dot. La scène des deux belles-mères se leurrant l'une l'autre est d'un haut comique, peut-être attendrissante par certains côtés de leur insondable misère. Dans ce roman amusant, il n'y a pas trop de thèse ou, s'il y en a une, elle est moins socialement *féministe* qu'humainement féminine.

La Lutte pour l'amour, par Jean Thorel. Toute en nuances, cette fatale histoire d'un amoureux impuissant de l'effort moral d'amour est très attachante, sinon instructive. Il n'y a pas d'histoire, d'ailleurs. Un mari et une femme qui luttent l'un pour demeurer à la hauteur de son premier enchantement, et l'autre pour conserver une illusion de bonheur. Cela ne vaut que par le détail, la minutie des remarques, le quotidien, le terre à terre de cette lutte pour l'élévation d'une âme. A lire cela on se rend compte de l'état éternellement maladif de la pauvre humanité, de cette humanité toujours en enfance, à laquelle on a donné le plus beau jouet du monde : l'amour, et qui le casse avant de savoir s'en servir.

Le Vaccin de l'amour, par G. de Narjac. C'est un peu bien romanesque pour être une sérieuse étude de la vie amoureuse d'un homme. Cet enfant trouvé, qui devient le petit amant d'une folle hétaïre de 50 printemps, a l'allure d'un héros de Balzac déjà très connu, et ce n'est pas ce que je lui reproche, mais c'est son manque de réalité dans la vie possible. Est-il vacciné ou réduit à l'indifférence parce que son premier amour a été la victime d'un satyre ou a-t-il normalement ce penchant à la dépravation? L'auteur étant mort très jeune, on doit naturellement lui pardonner certaines exagérations dans ses tableaux de la grande vie menée par un homme de lettres plus Alphonse que littérateur et constater qu'avec ses dons d'imagination et la rapidité de ses multiples intrigues, il aurait probablement fait mieux plus tard, sa première verve poétique calmée.

Popote, par Henri Duvernois. Pour mon usage particulier, je préfère *Crapotte*, mais je reconnais que *Popote* est une convenable petite personne destinée à faire pardonner bien des choses à sa sœur aînée, celle des cinq filles *qu'on destine à la prostitution* dans les familles honnêtes!...

Mademoiselle Don Quichotte, par Philippe Maquet. Sur la foi d'un sermon de pauvre curé villageois, Mlle Benjamine-Rolande de Kernac part en guerre contre les moulins... rouges de Paris. Suivie de sa fidèle Sanchette, elle court les mauvais lieux sans trop s'en douter et finit par trouver au bon moment son poète, le sieur Pierre Vermeil, autrement nommé Philippe de Vernes, dans le meilleur monde. Revenue des griseries néfastes de l'argot des boulevards, Mlle Sanchette, d'autre part, épouse un garçon d'hôtel par hasard décoré des palmes académiques. Les scènes du vaudeville ne sont plus à faire, elles me paraissent même déjà jouées.

L'Eté de Guillemette, par Henri Ardel. Guillemette est à la fois coquette et bien élevée. Elle préfère un homme sérieux, son oncle, à tous les flirts plus jeunes. Elle n'est qu'une enfant qui m'a l'air de vouloir surtout *épater* le professeur. Elle épouse le monsieur sérieux après avoir essuyé gentiment le baiser frivole d'un prince de pacotille.

Je ne veux pas discuter un noble sentiment de gamine, mais il me semble tout à fait révoltant d'épouser un oncle, le frère de sa mère, quoi.

Jours passés, par Henri Amic. Où l'on nous conte gaîment des souvenirs du temps de Jeanne Samary. C'est encore tout frais... et cela paraît si vieux... Serait-ce parce que de ce temps-là on ne connaissait pas encore le *snobisme* et que les relations littéraires à la bonne franquette étaient encore à l'ordre du jour? Jeanne Samary, le sourire même de Marivaux. Il y a des lettres de Mme de Maupassant qui sont intéressantes, plus que celles de son fils, à mon avis.

Les Cloches, par E. Brethous-Lafargue. Un conte de Pâques ; j'aime le petit garçon qui, revenant dire qu'il les a vues passer, refroidit singulièrement son audition sans s'expliquer pourquoi!...

Les Grains du Sablier, par Henry Detouche. Grains de sels, grains de poivres, grains d'encens... tout est semé à la louange de la femme, de celle que le peintre, le poète et l'amoureux tâche d'éterniser et de taquiner aussi ! Et de ces grains, il peut éclore cette fleurette malicieuse que je cueille au hasard, dans *le Rangement :* « Tu n'as qu'à allumer la bougie, tu verras clair pour les trouver! » Et il s'agit des allumettes, naturellement!

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Claude Anet : *Notes sur l'Amour*, 1 vol. in-18, 3 fr. 50, Fasquelle, 1908.— *Les Célébrités d'Aujourd'hui : La Comtesse Mathieu de Noailles*, par René Gilloin, 1 vol. petit in-18, 1 fr. Sansot, 1908. — E.-W. Fischer : *Etudes sur Flaubert inédit*, 1 vol. in-18, 3 fr., Julius Zeitler, édit., Leipzig, 1908 — Félicien de Menil : *Les Préjugés contre l'Espéranto*, 1 vol. petit in-18, 1 fr., Bernard Grasset, 1908. — Marcel Cruppi : *La Violence. Préface de Henry Bataille*, 1 vol. in-16, 1 fr. 50. Bernard Grasset, 1908.

Encore un livre sur l'amour : **Notes sur l'Amour**. Mais, comme écrit l'auteur, M. Claude Anet, dans sa préface, chaque génération « a le droit d'apporter à son tour une description des apparences changeantes que revêt l'éternel amour ». Et il en sera ainsi jusqu'à la consommation des siècles.

Cet ouvrage, d'ailleurs, n'a que la prétention de donner « une vue objective d'une réalité, qui, différente pour chacun de nous, restera en elle-même éternellement ignorée ». Dès les premières pages de ce livre, on peut lire des aphorismes d'une vérité incontestable, comme celui-ci : « La peur de l'amour est un signe de vitalité moindre. » Mais M. Anet écrit, à propos de l'amour physique, que les professionnelles nous le donnent avec « le raffinement et l'art nécessaires ». Non, l'amour physique ne se rencontre pas dans l'impassibilité « professionnelle », quelque savante qu'elle soit. L'amour physique est une résultante d'une tendre sensualité.

La physiologie de l'amour réel, exposée ici, est, avec raison, basée sur la possession, et non plus sur une promesse souvent trompeuse de bonheur. Le véritable amour est celui que les amants ont pu vérifier, contrôler par la possession, et qui s'en est trouvé affermi. On a trop souvent répété que la possession tuait l'amour. M. Anet remarque, à ce sujet, que la plupart des drames passionnels éclatent après la possession : Croit-on, dit-il, que « c'est un bien négligeable, un néant, une déception, ce pour quoi les hommes jouent leur existence, et qu'ils estiment plus précieux que l'honneur et que la vie » ?

Il n'est pas défendu de parler de ces choses avec gravité : c'est, en somme, l'amour qui est le principal mobile de nos actes. M. Anet écrit encore :

... Lorsque deux êtres s'aiment réellement et s'appartiennent, ils ne supportent pas l'idée d'être privés l'un de l'autre. Ils savent qu'ils ne trouveraient pas ailleurs le bonheur qu'ils réalisent ensemble.

L'auteur s'arrête à étudier le mécanisme de l'amour physique. L'acte n'est qu'une « escarmouche sans conséquence », si on n'obtient l'harmonie synchronique : « Amener votre maîtresse au bonheur au moment même où vous y atteignez. » C'est ainsi qu'on se fait aimer des femmes. Ceux qui ne savent pas pratiquer cet art harmonieux sont méprisés d'elles, renvoyés ou trompés : ce sont, comme les qualifie M. Anet, les maladroits.

Il y a une éducation des sens, comme il y a une éducation sentimentale, mais on ne se cultive que selon ses aptitudes.

L'éducateur de l'homme en amour, remarque M. Anet, c'est, généralement, les professionnelles, qui ne se considèrent vis-à-vis de lui que comme des instruments passifs de plaisir. Marié, plus tard, cet homme ne saura pas provoquer l'activité sensuelle de sa femme, sans laquelle le jeu divin n'est qu'une dégoûtante chimie.

« Les débuts du mariage sont, le plus souvent, horribles pour la femme et sans agrément pour l'homme... » Pour, à trente ans, aimer efficacement sa femme, ou sa maîtresse, il faut d'abord avoir été soi-même aimé physiquement d'une autre femme, expérimentée. C'est ainsi que les traditions de l'amour humain se transmettent en se perfectionnant. L'amour est un art.

L'amour est aussi une garantie du maintien des belles races :

Comment les espèces animales sont-elles sauvées de la décadence ? Pour la possession de la femelle la plus belle luttent les mâles. Il faut qu'ils la conquièrent. Le plus vigoureux, le plus adroit l'emporte. Il prend alors la femelle tremblante de désir et de peur, et la féconde.

Oui ou non, sommes-nous des animaux ?

L'amant, choisi en dehors de toute question d'intérêt, rétablit l'é-

quilibre social. Et M. Anet prévoit une société où ce sera l'amant qui fera les enfants.

Maintenant, que ceux qui veulent s'instruire sur l'amour lisent ces *Notes ;* ils y trouveront de précieux conseils sur le choix d'une maîtresse, de curieuses, fines et ironiques pages sur les femmes de tous les pays, sur leur beauté et leur anatomie, et les divers sentiments qui poussent, croissent et meurent dans leur âme.

§

M. René Gilloin, disciple de Maurice Barrès, était tout désigné pour étudier l'œuvre de **La Comtesse Mathieu de Noailles.** M. Barrès a exercé, sur l'auteur de *la Nouvelle Espérance* une influence très favorable ; on en remarque l'empreinte à chaque page du *Visage Émerveillé* et de *la Domination*. C'est dans la philosophie de Taine que Mme de Noailles a découvert les ferments de sa propre philosophie que quelques-uns de ses vers résument :

Vivre ! chanter la gloire et le plaisir de vivre !

M. Gilloin remarque d'abord dans la poésie de Mme de Noailles « une sensualité inépuisable, unie à une extrême précision descriptive ». L'auteur, par les nombeuses citations qu'il donne dans son petit livre, nous fait aimer cette sensualité précise qui se répand sur toutes choses. Il y a des expressions vraiment belles, comme cette impression d'après l'orage :

Dieu merci la pluie est tombée
En de fluides longues flèches,
La rue est comme un bain d'eau fraîche,
Toute fatigue est décourbée...

Mais, comme dit M. Gilloin, la sensibilité de Mme de Noailles « se limite rarement à la volupté passive de la sensation pure ». Elle veut posséder la nature, se perdre en elle. Elle veut surtout, par le jeu des rythmes et des rimes, par la musique de ses vers, recréer en elle la sensation même qui l'a émue, et la rendre perceptible aux autres. Vraie poésie qui a sa base dans la sensation. Il faut que le poète trouve la musique qui sera la modulation même de sa sensation.

Mme de Noailles éprouve ses impressions avec une sorte d'exagération qui la pousse à exagérer aussi, parallèlement, leur expression. Son âme est comme une conque marine, aux lèvres de laquelle il suffit de murmurer un mot pour qu'il soit, harmonieusement, répercuté à l'infini, haussé de plusieurs gammes. J'aime aussi la minutie, détaillée, détachée, de cette orchestration d'impressions.

Mme de Noailles a une âme d'orientale qui aime la vie et le soleil.

Elle aime la lumière comme une Iphigénie, et, comme elle, ressent le terrible effroi de la mort, sans consolation :

Pourtant tu t'en iras un jour de moi, jeunesse,
Tu t'en iras, tenant l'Amour entre tes bras.
. . . . . .
La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris
Je te rappellerai d'une clameur si forte
Que pour ne plus m'entendre appeler de la sorte
La mort entre ses mains prendra mon cœur meurtri.

Ainsi que tous les vrais poètes, l'auteur du *Cœur innombrable* a le besoin instinctif de se raconter, de se fixer, de laisser d'elle, de sa vie intérieure, une image vivante, ou, mieux, la vraie réalité de ses sensations. Elle souffre à la pensée qu'elle mourra, un soir, « sans avoir pu tout dire », et comme elle l'a écrit dans un des plus beaux de ses poèmes :

J'écris pour que le jour où je ne serai plus
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu
Et que mon livre porte à la foule future
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

§

Mme Caroline Franklin-Grout, la nièce de Gustave Flaubert, qui garde dans ses tiroirs les *ouvrages de jeunesse* du Maître, a permis à M. E. W. Fischer d'explorer les cartons qui contiennent ces premières œuvres, pour la fabrication d'une thèse. Contentons-nous donc, en attendant la publication même de ces documents, de l'analyse consciencieuse que nous en donne l'ouvrage de M. Fischer, traduit de l'allemand : **Etudes sur Flaubert inédit**.

Ainsi que les *Souvenirs littéraires* de Maxime Du Camp nous l'avaient déjà révélé, M. Fischer nous confirme que *Madame Bovary* avait été précédée par bien des tentatives littéraires de la part de Flaubert. Dans ces premiers essais, qu'il ne donna pas au public, Flaubert se montre déjà l'écrivain qu'il sera, et dans quelques-uns de ces contes abandonnés on trouve les idées qu'il développa, plus tard, dans ses romans et dans ses poèmes en prose. Déjà on y remarque ce mélange de tragique et de ridicule dont *Bouvard et Pécuchet* sera la merveilleuse synthèse.

Après la publication de *Madame Bovary*, Flaubert mit de côté tous ses travaux antérieurs, sauf *Saint Antoine*, qu'il devait remanier toute sa vie, avant d'arriver à une rédaction définitive. On peut dire que ce fut l'œuvre de toute sa vie, puisque, conçue en 1845, *la Tentation* ne fut publiée qu'en 1874. M. Fischer nous donne ici l'analyse détaillée d'une première rédaction de cet ouvrage en notant les

circonstances dans lesquelles elle fut faite, mais je n'en parlerai pas, puisque cette première *Tentation* a, depuis, paru en librairie.

Je remarquerai seulement que *la Tentation* n'est pas, comme on le croit, uniquement l'effort d'un artiste pour réaliser des conceptions fantastiques. Flaubert a mis beaucoup de lui-même, dans ce livre qui contient ses hallucinations de sublime malade.

Déjà, en 1848, dans une lettre où il décrit sa veillée près du cadavre de son ami Alfred Le Poittevin, il avoue : « J'ai eu des aperceptions inouies et des éblouissements d'idées intraduisibles, un tas de choses me sont revenues avec des chœurs de musique et des bouffées de parfums. » Si Flaubert peine sur son métier, c'est que souvent il avait à exprimer des idées et des images presque « intraduisibles ».

§

Par cet opuscule : **les Préjugés contre l'Espéranto**, M. Félicien de Ménil répond de son mieux à *la Sottise espérantiste*, de M. Ernest Gaubert. On y apprend, que depuis que l'humanité est en possession de cette langue seconde, « toutes les nations du monde civilisé se rallient à l'idée d'une langue commune ». C'est l'évidence même : encore quelques années et toutes les langues vivantes seront remplacés par l'espéranto, la seule langue vraiment logique.

§

Voici un petit livre de proses savantes, **la Violence**, de M. Marcel Cruppi. M. Henry Bataille, qui présente l'auteur au public, le compare à un poète « issu de quelque libre Amérique, ennemi du vieux monde », à un Walt Whitman. Et, en effet, on trouve dans ce volume un parfum de poésie un peu sauvage, brutal même. Pour M. Cruppi, tout ce qui est violent est beau. M. H. Bataille rectifie : « La violence n'est qu'un geste, un beau geste. » Elle n'est pas la raison suprême de la vie ; et, même, loin d'être toute la beauté, elle en est souvent la négation.

JEAN DE GOURMONT.

LITTÉRATURE DRAMATIQUE

Raoul Lafagette : *La grande Lorraine*, dr. en 5 a. et 10 tabl., avec prol., épilogue et apothéose; Fischbacher, 3 fr.50. — Maurice Bouchor : *Cinq pièces en 1 Acte* (*Simon le revenant; la Chasse et la Pêche; Monsieur Pointu ; le Bon Samaritain ; Beauceron, Percheron et Vigneron*) ; Cornély, 2 fr.50. — L. Michaud d'Humiac : *Le Roi charmant* ou *la Chevauchée lointaine*, conte en 2 a. ; Bibl. gén. d'éd., 2 fr. — J. Barbey d'Aurevilly : *Le Théâtre contemporain*, tome II, Stock, 3 fr. 50.

De cité guelfe, de famille guelfe, le Dante était guelfe, et il l'a prouvé avec quelle vaillance, on le sait, dans les batailles de Campal-

dino et de Caprona, si fatales aux gibelins d'Arezzo et de Pise, comme en ses nombreuses ambassades : à l'époque de son exil, il reçoit l'hospitalité de guelfes notoires tels que Guido Novello da Polenta, seigneur de Ravenne.

Or, dans une terrible crise, son parti se déchirait en deux. C'est que la France, chevalière jusque-là de l'Idée Guelfe, adoptait pour son compte, sous l'influence de l'infâme Philippe le Bel, la politique gibeline ou césarienne, déjà deux fois fatale à Byzance et à l'Empire Allemand.

Fallait-il rester quand même attaché à la France? Ainsi le voulaient les Guelfes Noirs. Mais les Guelfes Blancs opinaient pour un changement de combinaison. Et Dante était de ceux-ci. Ils rêvèrent d'un Empire qui serait guelfe et... se réveillèrent confondus, par la calomnie, l'ignorance et par des trahisons isolées, avec les Gibelins !

Exaspéré contre la France et contre l'Allemagne, contre tous les impies tyrans, Dante résolut de constituer « un parti à lui seul », jetant avec rage désormais en son *Enfer*, pêle-mêle, les Gibelins et les Guelfes de son temps, pour s'envoler sans compagnon que le passé vers ce parti éternel et sublime de Dieu et de la Liberté! — « Où siégerez-vous? demandait-on à Lamartine : à droite ou à gauche? — Je ne me vois de place qu'au-dessus. » *Gott und Freiheit!* criaient les Suisses. C'est la devise d'Israël, d'Athènes, de Florence et de tous leurs fils spirituels, — la seule qui soit invincible, à condition de rester indivisible : pas de foi sincère que chez des cœurs libres, pas de liberté durable sans la Foi. Et la France immense de saint Louis, qui depuis si longtemps dominait toute l'Europe, s'enfonça, avec l'anticléricalisme de Philippe IV, dans l'injustice d'Avignon, puis dans le Schisme, aussitôt punis d'une guerre sans précédent, d'une de Cent années menée par l'orthodoxe Angleterre : elle y perdait le tiers de sa population et, à jamais, son hégémonie.

Pour la racheter — partiellement, — il fallait le sacrifice volontaire d'une Sainte.

Mais, afin que la leçon fût complète, Dieu qui peut, dit l'Evangile, faire des Israélites avec des pierres, allait prendre l'héroïne sur la terre classique des trahisons, depuis Mayence jusqu'à Metz : au pays de Ganelon. Et il lui mettait en main, comme arme, non pas la France du Nord, mais un ramassis de « brigands armagnacs » ou des démoniaques pareils à celui qui fut par la suite l'effroyable Gilles de Retz.

Au contact de la sainte, il se conduisit en héros.

Plus profondément, encore, qu'en nos souffrances nationales il faut donc chercher, si l'on veut parler de Jeanne d'Arc dignement, avec leur théologique raison d'être, la sienne. Alors chacune de ses paroles, chacun de ses gestes rayonnera de façon littéralement divine. J'ai indiqué, auprès de l'Incomparable, le pire monstre que l'histoire con-

naisse : à ce violent contraste de blanc et de noir pourraient apparaître les forces aux prises du Ciel et de l'Enfer.

Je ne les ai pas plus trouvées dans **la Grande Lorraine** de M. Lafagette que chez ses prédécesseurs : son point de vue, étroitement national, lui fait chercher des antithèses à l'Héroïne trop loin d'elle esthétiquement, parmi ses adversaires ; et il manifeste pour eux plus de haine encore, m'a-t-il semblé, et souvent injuste, que pour elle d'amour. Or ce n'est pas la haine qui fait le dramaturge, mais, source intarissable des émotions, la pitié devant le mal. Oui, même un Gilles de Retz en devra relever, selon le plan que je viens d'esquisser. Je m'y suis cru tenu vis-à-vis de l'œuvre, d'ailleurs très estimable et patiemment documentée (1), que nous donne M. Lafagette : la critique n'étant pas loyale, à mon avis, qui n'expose en pareil cas ce qu'elle voudrait, en face de ce qu'on lui présente. Tant pis pour elle si elle trahit ainsi sa faiblesse !

Elle prend là le droit à l'audace. J'oserai donc dire de M. Maurice Bouchor qu'en lui le Poète, incontestable, et le Fonctionnaire se combattent non sans dam : le Poète aime le Petit Chaperon Rouge, les histoires de revenants et, ce qui devient plus scabreux, les récits de l'Evangile, le beau Paradis et ses Saints merveilleux ; alors le Fonctionnaire lui impose de « laïciser » tout cela ! Et notre Poète tantôt de placarder en travers du Songe enchanté le crasseux programme officiel, tantôt de se résigner à quémander un succès de gros rires avec ce qui suscitait à ses lèvres un sourire déjà indécis et autrement vital : permis à nos linguistes de se scandaliser en voyant quelque pauvre petite brehaigne — dans son chaste amour désireux de la seule fécondité, c'est-à-dire du danger et de la souffrance, au lieu de la stérile volupté, cet « onanisme à deux » — prier saint Vit ! Rien de plus touchant, au contraire, ni qu'une mère invoquant, loin de tout secours, contre la diphtérie, saint Blaise parce que le martyr aurait obtenu de Dieu, comme récompense, de défendre les humains spécialement dans leur gorge, au moment où il livrait la sienne au bourreau avec une surhumaine douceur... Le rire de Lucien nous choque, mais qu'est-ce que la *Bibliothèque* d'Apollodore auprès de la *Légende Dorée* ?

Idylles, autant que scéniques, délicieuses seraient également **la Chasse et la Pêche** ou **Beauceron, Percheron et Vigneron**, sans la déformation, trop *démolâtre* vraiment, de la légende sur la création des puces, ce châtiment fort logique de la paysanne paresseuse à nettoyer chez elle, mais qu'il est absurde d'ap-

(1) A quelques erreurs près. Je n'en relèverai qu'une, parce qu'elle est grave : l'*Angelus*, que l'on fait réciter à Jeanne d'Arc, est de 25 années plus récent ; cette prière, où s'inaugurent les temps modernes, fut suscitée par la prise de Constantinople et elle a en effet arrêté miraculeusement l'effroyable inondation turque à la frontière danubienne.

pliquer à la duchesse du château voisin. Mes précédentes réserves concernaient **M. Pointu** et **Simon le Revenant** : en revanche j'admire de tout cœur (à la préface près, fort postiche d'ailleurs) **le Bon Samaritain**, plein d'émotion ; M. Bouchor s'y est tenu, bravement, au récit des Evangiles et il faut avouer que ces petits livres contiennent de telles histoires que nul de nos romanciers n'en a donné encore l'équivalent ; pharisiens (cléricaux et anti) auraient égal avantage à les méditer.

Celle-là nous enseigne que, si l'orthodoxie complète la foi, la charité en demeure le principal (seule vertu qui soit éternelle, dit la *Somme*) et que Dieu n'est pas si loin qu'on se l'imagine, mais vient s'offrir à notre amour, sur notre route de chaque matin, dans tout ce qui souffre ; quelle orgueilleuse naïveté d'occuper notre besoin de pitié, c'est-à-dire de religion, à des réformes embrassant le genre humain quand, à deux pas de nous, un cœur attend du nôtre la vie ! **Le Prince Charmant**, de M. Michaud d'Humiac, est ainsi parti pour une **chevauchée lointaine** et vaine, laissant dans la douleur l'âme qu'il avait la mission de sauver. Heureux est-il du moins de la retrouver — telle *la Gardienne* de M. de Régnier — lorsqu'il revient,

Traînant l'aile, et tirant le pied.

Too late — trop tard — était, dit-on, la devise de ce grand Barbey d'Aurevilly. Pourtant n'allait-il pas chercher loin l'occasion de manifester son génie. Donnez à nos sous-Harduin de traiter *de omni re scibili et quibusdam aliis :* les contradictions où leur esprit titube n'en dissimuleront point la « stérile abondance » ; ne laissez à un d'Aurevilly que le sujet le plus ingrat, des pièces du **Théâtre Contemporain**, ineptes à raconter — ou même rien, quand sévissait la manie des reprises : ses comptes-rendus n'en déborderont pas moins de pensée, de vie, d'art éblouissant ! Lui faut-il parler de je ne sais quelle *Chambres de bonnes?* Sa mémoire lui livre, avec *Nos Gens*, About et l'occasion d'une satire sur « cette plume qui ne prend les grands sujets que par les plus petits côtés ». Devant *les Droits du Cœur* d'un Laya, il se réclamera du « devoir — qui est le seul droit ». Comme il reconstitue, derrière le fantoche de *Patrie*, un vrai duc d'Albe, hautain et vivant ! avec quelle générosité il démasque, au sujet de la plébéienne Karoly, les intrigues qui en ruinèrent méthodiquement le talent jalousé ! Il définit « rire des hommes embêtés » le rire tout physique du vaudeville, car il ne croit nullement, cet aristocrate, à la supériorité de l'esprit français, « le premier esprit du monde — dans la légende ». N'a-t-il sous la dent que les préfaces de Dumas fils : « Qui préface se prélasse, sourit-il... d'Alembert n'en fit qu'une, qui lui rapporta, il est vrai, de se croire un

grand homme. » Et n'est-ce pas une fière idée que de remplacer une bonne fois nos lecteurs de théâtre et comités de lecture par « un meeting, portes ouvertes, au lieu d'une coterie portes fermées... des pièces lues publiquement, critiquées, applaudies ou repoussées sous les regards lumineux de la publicité » ?

Un catholique seul a de ces audaces.

GEORGES POLTI.

HISTOIRE

René Pinon : *L'Europe et l'Empire Ottoman*, Perrin, 5 fr. — Ali Haydar Midhat Bey : *Midhat-Pacha, sa vie, son œuvre*, avec une préface de M.J.-L. de Lanessan, Stock, 5 fr. — Memento.

L'Europe et l'Empire Ottoman, par René Pinon. — Un livre comme celui-ci, large étude d'ensemble et en même temps détaillée sur la question d'Orient, est, à cette heure, particulièrement bienvenu. Peut-être M. René Pinon en eût-il encore augmenté l'actualité et approfondi la portée, en le publiant trois ou six mois plus tard. Cela lui eût permis d'ajouter un dernier et important chapitre sur la Réforme constitutionnelle dont Abdul-Hamid nous a donné la surprise. Tel qu'il est, du moins, on peut considérer cet ouvrage comme le bilan, arrêté à la veille même de ce curieux événement, des affaires d'Orient.

Les deux premiers chapitres exposent, l'un les « éléments permanents et essentiels» de la question d'Orient, tels qu'ils découlent d'une contradiction initiale entre la « politique d'intervention » et la « politique d'intégrité »; l'autre, la question des Détroits (Bosphore et Dardanelles). L'étude des affaires de Macédoine occupe les quatre chapitres suivants, étude considérable de plus de deux cents pages, dont les développements sont justifiés par l'importance de cette question macédonienne, qui fut longtemps, qui est encore, sous bien des rapports, la question d'Orient même. La politique des puissances a épuisé toutes ses ressources et manifesté toutes ses vues à propos de cette malheureuse province, qui, d'autre part, est aussi le thème immédiat de la politique des états balkaniques. C'est ici le centre et l'essentiel de l'ouvrage, ce qui ne veut pas dire que les autres parties soient moins importantes. Elles tiennent toujours de l'examen des faits contemporains, des plus notoires comme des plus inaperçus, leur intérêt et leur valeur. Distinguons surtout, sous ce rapport, le sixième chapitre, exposé, très étudié et fort précieux, car il est le premier, croyons-nous, qui ait été tracé, des incidents dont le discours du baron d'Ærenthal, prononcé le 27 janvier 1908, à la Commission des Affaires étrangères de la Délégation hongroise, fut le point de départ. On sait que ce discours où se dévoilait la politique d'initiative de l'Autriche, notamment en matière de chemins de fer, a eu pour effet de mécontenter la Rus-

sie, de rompre l'entente austro-russe en Orient et de rapprocher le Tsar de l'Angleterre et de la France. Il est vrai que, depuis, l'on a voulu nier ces conséquences, du moins en ce qui concerne le refroidissement austro-russe ; mais ceci est tout récent. Le septième chapitre montre la rivalité des grandes puissances européennes à Constantinople. Le huitième explique, en nous introduisant dans la question arabe, les effets, au point de vue turc, de la politique anglaise en Egypte et en Asie (voir là-dessus, p. 368, la carte montrant les deux limites de la frontière turco-égyptienne, la limite réclamée par l'Angleterre et la limite réclamée par la Turquie). Le neuvième et le dixième contiennent une série d'études sur les Etats danubiens. Enfin le livre s'achève, dans les chapitres XI et XII, sur un exposé rétrospectif et actuel des intérêts spéciaux de la France en Orient.

On le voit, aucune question importante n'est laissée de côté. Celle du chemin de fer de Bagdad, non énumérée plus haut, est comprise dans l'examen des intérêts rivaux des grandes puissances dans l'empire ottoman. Les ouvrages sur les affaires d'Orient abondent. Ici même nous avons eu l'occasion d'en signaler plusieurs parmi les récents, ceux de MM. Driault, Bérard, Cahuet, Gandolphe, etc. M. René Pinon déclare, de fort bonne grâce, n'apporter aucune révélation nouvelle dans l'ordre des faits : mais, ajoute-t-il judicieusement, « si les éléments constitutionnels de la question d'Orient restent à peu près les mêmes, leurs rapports sont constamment modifiés par l'intervention des intérêts européens. Il est donc légitime et nécessaire d'étudier *les aspects actuels de la question d'Orient* ». Ce sont ces aspects mêmes que fait ressortir ce clair et substantiel ouvrage, — sauf le plus récent, le dernier dévoilé, la Réforme Constitutionnelle.

Midhat-Pacha, sa vie, son œuvre, par Ali Haydar Midhat Bey, avec une préface de J.-L. de Lanessan. — Touchant cette Réforme constitutionnelle, un livre comme celui-ci ne peut être considéré que comme un témoignage plutôt pessimiste. Il contient la biographie du promoteur de la première Réforme, celle de 1876, et nulle part mieux que là on ne peut juger des sentiments du Sultan actuel (du moins, de ses sentiments d'alors) sur les concessions constitutionnelles, qui, après avoir été la condition de son avènement, paraissent être à présent celle de son maintien sur le trône. La destinée tragique de Midhat-Pacha est significative à cet égard.

Né, en 1836, de parents modestes, celui qui devait être le principal initiateur du premier mouvement libéral turc, Midhat-Pacha, après avoir gravi un à un les degrés de la hiérarchie, devint, en 1873, Grand-Vizir du sultan Abdul-Aziz. Bientôt forcé de résigner ces fonctions, il essaya peu après de rentrer dans la vie privée, non sans avoir signalé le triste état de la Turquie. Mais chef, ou l'un des chefs,

du mouvement réformiste qu'avaient suscité, entre autres causes, l'incapacité d'Abdul-Aziz et les menaces étrangères (on relève ici, dès le début, l'une des significations principales de la réforme constitutionnelle turque : le nationalisme), il fut l'un des principaux auteurs de la révolution de 1876, que marqua, on le sait, la déposition et le suicide d'Abdul-Aziz, l'avènement et la déposition, pour cause de folie, de Mourad V, enfin l'avènement d'Abdul-Hamid, la seconde nomination de Midhat-Pacha au Grand Vizirat et la promulgation de la Constitution (23 décembre 1876). On sait que, peu après (3 février 1877), Midhat fut disgracié et exilé ; que la Russie déclara la guerre à la Turquie abandonnée par les Puissances, et que le Sultan profita de cette déclaration de guerre pour dissoudre le Parlement constitutionnel.

Ce fameux Parlement n'avait jamais été bien terrible, d'ailleurs, et, pour le dissoudre, il ne fallut pas employer le canon, comme pour le récent Parlement persan. Nous nous sommes laissé raconter, sur ce Parlement turc de 1876, une anecdote plutôt comique ; elle ne se trouve pas dans ce livre-ci ; elle éclairerait d'un jour caractéristique les mœurs constitutionnelles turques. La voici : le Parlement se divisait, comme de juste, en droite, centre et gauche, avec l'aménagement de la salle correspondant à ceci. Le jour de la première séance de la session, qui suivit la séance solennelle d'ouverture présidée par le Sultan, les députés se trouvaient indistinctement répandus dans toute la salle. Mais le président ayant, au moment d'ouvrir les débats, spécifié le sens parlementaire traditionnel qui s'attachait à chacune des divisions de la salle, — Droite, monarchistes, Centre, libéraux, Gauche, progressistes, — qu'arriva-t-il ? C'est que tous les députés se précipitèrent à droite ! Aucun ne voulait être à gauche, ni même au centre ! Le Parlement tout entier ne formait plus qu'une Droite ! Il fallut, pour garnir également toutes les parties de la salle, l'assurance réitérée que le fait de s'asseoir au centre ou à gauche n'impliquait pas une révolte contre le Sultan. Reprenons la vie de Midhat-Pacha.

Malgré son exil, promené tour à tour à Naples, à Paris, à Londres, son influence subsista dans les cercles de la politique européenne et s'y fit sentir, notamment en ce qui concernait la question de la paix avec la Russie. Certaines lettres adressées alors à Midhat-Pacha, lettres reproduites ici, incomplètement, d'ailleurs, et sans les noms des signataires, peuvent apporter une contribution d'utiles détails pour l'étude de la question d'Orient à cette époque.

Abdul-Hamid, alors, rappela son ex-grand vizir, mais, nous assure-t-on, par jalousie de cette influence qui agissait au-dehors, et pour avoir sous la main un homme auquel il ne pardonnait pas le mouvement constitutionnel de 1876. Il est de fait que la dernière par-

tie de la vie de Midhat fut pénible, en attendant la catastrophe finale. Nommé Gouverneur de Syrie, le Sultan s'appliqua à rendre impossible sa mission. Démissionnaire, puis nommé gouverneur général de Smyrne, il fut arrêté brusquement dans le siège de ce gouvernement, et se vit impliqué dans un procès criminel dont le prétexte était la fin du Sultan Abdul-Aziz, mort, non par suicide, prétendait-on, mais assassiné. Condamné à mort, puis, par commutation de peine, exilé à Taïf, Midhat périt dans sa prison, étranglé, affirme-t-on, par ordre du Sultan. Tel est, d'après ce livre, où ne manquent point les témoignages sérieux, le sort qu'Abdul-Hamid réserva au promoteur de la première Constitution.

Vieilli, aujourd'hui, et se trouvant, non plus en face d'un seul homme, mais d'un parti nombreux, et, plus que d'un parti, de l'armée elle-même, gagnée à la cause des réformes, ou plutôt, il nous semble, aux mœurs des pronunciamentos, Abdul-Hamid, pour ne pas se laisser déborder, s'est hâté de prendre la tête du mouvement. Cela cache-t-il quelque chose ? On s'est extasié sur ce fait, — comme sur une garantie de la solidité de la Constitution, — que le Cheik-ul-Islam lui-même était du parti des réformes, était libéral et constitutionnel, comme qui dirait un pape turc progressiste. Mais c'est considérer ici ce haut fonctionnaire religieux avec les yeux, par exemple, de M. de Lanessan, qui jamais ne quitte ses lunettes anticléricales, même en Turquie, et qui est tout étourdi, tout ravi, quant à lui, du libéralisme du chef des ulémas. Or, ce libéralisme, où l'on veut voir un appoint inattendu, extraordinaire, ne prouve rien. Il n'est pas nouveau. Le Cheik-ul-Islam de 1876 aussi, Haïrullah-effendi, était constitutionnel, ce qui ne l'empêcha point d'aller partager à Taïf la captivité de l'infortuné Midhat-Pacha. Les seules différences, aujourd'hui, importantes d'ailleurs, sont l'âge d'Abdul-Hamid, l'appoint de l'armée jusqu'ici acquis aux Jeunes-Turcs, l'inertie de l'Europe, bien plus empêchée qu'en 1875. Ceci ne veut pas dire que ces trois éléments nouveaux permettent de préjuger le sort de la révolution ou de l'évolution constitutionnelle en Turquie. Il faut attendre, pour ce qui est de l'Europe, la solution des affaires du Maroc, et, du côté de la Turquie, les résultats de la première session des nouvelles chambres ottomanes.

Memento. — Dans sa brochure sur *les Turcs de Paris* (Lequesne, 1 fr. 50), M. Youssouf Fehmi nous donne de curieux renseignements sur la colonie Jeune-Turque de la capitale. M. Fehmi, pour sa part, allait et venait, en une besogne de contre-espionnage, des bureaux du *Mechveret* de M. Ahmed Riza aux bureaux de l'ambassade ottomane. Mission délicate, difficile, où il risquait de se brouiller aussi bien avec ses amis qu'avec ses ennemis, ce qui n'a point manqué d'arriver. A l'ambassade, on flairait le Jeune-Turc, au *Mechveret*, le Yildizien possible. Ecartons cette

dernière imputation, du moins en l'espèce, dans l'ordre du contre-espionnage. Yildizien, M. Fehmi semble aujourd'hui souhaiter vivement le devenir, mais dans un Yildiz constitutionnel, régénéré, et toujours turc, non pas anglo-turc, comme il accuse M. Ahmed Riza de vouloir qu'il soit. M. Fehmi écrivit, en 1904, une brochure (que nous signalâmes en son temps) fort violente pour Abdul-Hamid. Sa brochure actuelle est dédiée, avec déférence au Sultan. Peu importe. Retenons seulement ce point de vue de M. Fehmi, en lui souhaitant de pouvoir l'appliquer : « Mieux vaut vivre sous une théocratie nationale que sous une théocratie plus ou moins déguisée, mais avec la tutelle étrangère. »

M. Ramalho Ortigão fait un motivé et affectueux éloge de *Dom Carlos Martyrisé* (traduction de M. Philéas Lebesgue, 16, rue Grange-Batelière, 0 fr. 30), éloge auquel nous souscrivons pleinement, pour notre part. Le rapprochement entre Turgot et Joâo Franco est intéressant, mais trop sommaire. On voudrait plus de renseignements.

Pour M. Joseph Berge, Antonio Maura est le précieux ministre à qui l'Espagne doit d'avoir pu supporter ses derniers désastres, se ressaisir à un moment où la résignation était « la mort ». C'est ce que l'auteur montre, dans cette substantielle brochure sur *l'Espagne et le Ministère Maura* (extrait du *Correspondant*, publié chez L. de Soye, s. p.), en une très bonne étude de l'œuvre législative, administrative, électorale et financière du premier ministre espagnol : loi sur l'administration intérieure, transformation radicale du régime électoral d'après le principe de « l'esprit nouveau », budget de réparation et de réformes prévoyant la reconstruction de l'escadre et le service militaire obligatoire, projet de concordat, ligne de conduite à suivre envers la Catalogne, politique au Maroc, etc. Ces détails sont présentés dans le cadre d'un examen général des partis et des diverses directions de la politique espagnole considérée dans ses principaux représentants jusqu'au ministère Maura. Travail à retenir et à consulter souvent.

EDMOND BARTHÈLEMY.

PHILOSOPHIE

Remy de Gourmont : *Promenades philosophiques* (*Deuxième série*), Mercure de France. — Ossip Lourié : *Croyance religieuse et croyance intellectuelle*, Alcan. — Emile Boutroux : *Science et religion dans la philosophie contemporaine*, Ernest Flammarion. — Félix Le Dantec : *Science et conscience*, Ernest Flammarion. — Emile Meyerson : *Identité et réalité*, Alcan. — Novalis : *Henri d'Ofterdingen*, traduit et annoté par Georges Polti et Paul Morisse, Mercure de France.

M. Remy de Gourmont a publié une deuxième série de ses **Promenades philosophiques**. Ce n'est pas aux lecteurs du *Mercure de France* que je prétends révéler quel plaisir vif et stimulant c'est de l'accompagner au jardin des idées. De ce jardin toutes les fleurs lui sont familières et elles sont aussi avec lui familières et confiantes. De chacune d'elles à son approche s'élève le secret différent de son parfum. Parfums idéologiques qui se livrent sans réticence selon la franchise de leur arôme et se formulent pour nos esprits avec une netteté et une précision qui ne laissent place à aucun effort

pour les saisir. C'est le don spécial et rare de M. de Gourmont que ce pouvoir de présenter des abstractions sous une forme aussi concrète que possible et de les rendre saisissables. Que l'on ne s'y trompe pas, ce pouvoir de métamorphose suppose une force de réflexion considérable dont le langage algébrique, commun aux philosophes et aux savants, est destiné à épargner la dépense. Mais le plaisir pris par le lecteur au jeu des idées dans les livres de M. de Gourmont ne tient pas seulement à ce que tout effort pour les comprendre lui est dissimulé par la façon dont elles lui sont présentées comme des objets que l'on peut toucher et prendre dans la main, il tient aussi et surtout à ce que l'auteur de *la Culture des Idées* est un homme pour qui les idées existent comme spectacle, pour qui ce spectacle est une joie. C'est cette joie qui rayonne à travers ses analyses et dont il nous communique la contagion.

Cette seconde série des *Promenades* contient, outre le très important exposé de la *Loi de constance intellectuelle*, dont *le Mercure* eut la primeur, et sur lequel il n'y a pas à insister ici, avec des études telles que *l'Insurrection du Vertèbre*, *la Place de l'homme dans la Nature*, de lumineux commentaires de la thèse biologique de M. Quinton, dont M. de Gourmont fut l'un des premiers à comprendre la portée considérable, et dont il s'inspira pour sa loi de constance intellectuelle. On y rencontre aussi quelques médaillons de savants, celui de M. Berthelot, celui de M. Fabre, et ce sont prétextes à des aperçus caractéristiques sur la chimie et sur la science de l'entomologiste dont nous sommes aussitôt tentés de nous éprendre. Les théories de M. Le Bon sont, pour M. de Gourmont, l'occasion d'exposer la conception de Boscovich sur la composition de la matière, enfin les vues psychologiques nouvelles, rares, fécondes, abondent au cours des analyses que renferment ces brefs essais : *la Vie d'un Dieu*, *la Paternité surnaturelle*, *les Médecins et la responsabilité*, *Art et folie*,—commentaire de l'intéressant ouvrage de M. Marcel Réja, *l'Art chez les Fous*, *l'Illusion du joueur*, *la Peine de mort*, où il faut lire une remarquable analyse de la sensibilité à la douleur considérée en fonctions du pouvoir d'imaginer. Ce que j'ai le devoir de faire connaître aux lecteurs du *Mercure*, c'est que l'auteur des *Promenades philosophiques* est descendu souvent, sans les convier à le suivre, au jardin des Idées et qu'ils seront heureusement surpris de rencontrer, dans son nouvel ouvrage, bon nombre d'analyses et d'études qui auront pour eux l'attrait d'une entière nouveauté.

« Vivre c'est croire. Tout homme ne vit que par la croyance. » L'intéressant petit livre de M. Ossip Lourié, **Croyance religieuse et croyance intellectuelle**, se fonde sur cette affirmation. La croyance, selon l'auteur, constitue pour l'homme un besoin si impérieux qu'il ne peut supporter un doute prolongé, en sorte qu'il la

faut tenir pour une nécessité vitale. Mais après avoir indiqué ce rôle fondamental, l'auteur distingue entre la croyance religieuse, qui s'attribue une origine surnaturelle, qui, par là même, est frappée d'immobilité, et la croyance intellectuelle qui, ne se satisfaisant que par des raisons positives, déduites des lois de l'esprit, va se modifiant sans cesse au gré du progrès de l'esprit et de son besoin d'une causalité toujours plus profonde. « La croyance intellectuelle, observe M. Ossip-Lourié, est un effort de la raison humaine pour se rattacher au principe de savoir dont elle croit tirer un jour l'explication de la vie. La croyance intellectuelle admet l'existence d'un but de l'univers et la possibilité de le découvrir un jour par l'étude de la nature et des phénomènes vitaux. »

Cette croyance est-elle fondée? Aux dernières pages de son ouvrage que vivifie un ton de sincérité allant parfois jusqu'à l'émotion, en termes circonspects, et parmi des réticences dictées par le souci de conserver à son aveu une valeur strictement individuelle, M. Ossip-Lourié déclare se rattacher à la croyance « qu'il existe des forces, imperceptibles encore pour nous, dont la découverte définira le noumène encore inconnu qui soutient l'ordre entier des phénomènes ». Il est permis de penser qu'un tel résultat n'est pas désirable et que la curiosité intellectuelle, avide de perspectives toujours nouvelles, qui forme peut-être l'activité essentielle de l'existence, verrait tarie, par cette solution, la source de ses joies. Mais, par un paradoxe métaphysique, cette croyance à un but de l'univers et à la possibilité de le découvrir est un tel excitant de la recherche, elle a tant d'efficacité pour procurer à la curiosité intellectuelle ce plaisir spectaculaire constamment modifié où elle s'assouvit, qu'il faut apporter, au point de vue même de cette philosophie du spectacle, quelque circonspection à en dénoncer le caractère illusoire.

Répondant à un souci analogue à celui qui inspira M. Ossip-Lourié et traitée avec la clarté d'exposition qui fait de M. Boutroux un des maîtres dont l'influence a laissé sur les jeunes philosophes l'empreinte la plus forte, **Science et Religion** est une étude très renseignée et fortement conçue sur les rapports qu'ont soutenus entre elles les deux catégories de la croyance et du savoir dans l'antiquité et dans les temps modernes, sur les rapports qu'elles soutiennent encore et où elles s'affrontent dans la phase la plus récente de la spéculation. Considérant les doctrines où se résument les idées actuelles sur un tel sujet, M. Boutroux les a classées en deux groupes, selon les tendances, naturalistes ou spiritualistes, qui s'y manifestent. Sous le premier groupe, il a étudié le positivisme de Comte et sa religion de l'Humanité, la théorie de l'Inconnaissable formulée par Spencer, le monisme de Haëckel, enfin les conceptions assignant un caractère psychologique ou sociologique à l'activité religieuse. Sous le second,

il a analysé le dualisme de Ritschl, qui consacre la distinction de la foi et des croyances, le pragmatisme et la théorie de l'expérience religieuse de William James. Par une vue très juste, M. Boutroux a ramené, en fin de compte, à un conflit entre l'esprit scientifique et l'esprit religieux, l'antagonisme qui se manifeste entre la religion et la science. On pourait tirer peut-être de cet examen des conclusions différentes de celles que l'auteur en déduit dans un esprit d'ailleurs très objectif et selon de très larges perspectives, mais on ne saurait méconnaître la grande valeur d'un pareil ouvrage, au point de vue de l'historique de la question, tant pour la sûreté des notions qu'il renferme que pour les méthodes et les idées directrices qui y sont appliquées.

Science et conscience, de M. Le Dantec, s'ouvre par une controverse entre M. Mesure et M. Vieilhomme, qui fut publiée ici même il y a quelques mois. La thèse développée dans la suite du volume s'y formule. C'est celle de la conscience épiphénomène, mais, à l'appui de cette thèse, commune à la plupart des esprits positifs et dont la valeur est indéniable, en tant que méthode de pensée tout au moins, M. Le Dantec s'est proposé d'apporter un commencement de preuve positive. Ce commencement de preuve se fonderait sur les différences objectives qu'il est possible d'observer entre les phénomènes vitaux conscients et les phénomènes vitaux inconscients découlant par habitude de ces phénomènes conscients. Je ne pense pas que la constatation de cette différence, avec quelque précision qu'elle puisse être notée, soit de nature à nous éclairer sur l'origine du fait de conscience, ni à nous rendre saisissable le passage du phénomène mécanique au phénomène de pensée. Mais la tentative de M. Le Dantec n'en a pas moins donné naissance à une suite de développements où les conditions mécaniques des opérations mentales ont été étudiées sous un jour curieux et instructif. Toute la théorie de l'imitation, définie, selon la formule d'un ouvrage précédent, « la revanche du milieu sur le vivant », renferme des vues originales et profondes sur le jeu de ce phénomène d'une importance si fondamentale dans le domaine biologique aussi bien que psychologique.

Identité et Réalité, de M. Emile Meyerson, est une étude très dense qui, par l'abondance de la documentation empruntée à la philosophie des sciences et à l'histoire de cette philosophie, par le nombre et la qualité des analyses portant sur les hypothèses théoriques de la pensée abstraite, exclut la possibilité d'être exposée en ce cadre étroit avec le détail qu'il faudrait. Je ne puis que signaler l'importance de l'ouvrage et indiquer l'idée directrice très heureusement choisie qui en ordonne tous les développements. S'étant proposé de rechercher comment s'est formée la notion de la réalité, telle que le sens commun se la représente, comment nos sensations et nos per-

ceptions, avec la collaboration de la mémoire et d'autres données *à priori* peut-être, sont devenues le moyen d'une représentation des choses telles qu'elles s'offrent à nous dans la connaissance usuelle, M. Meyerson a pensé que ces procédés complexes de composition du réel, actuellement inconscients, ont dû être les mêmes que ceux au moyen desquels nous composons, à la lumière de la conscience, actuellement encore, la réalité scientifique. Il a pensé que la même activité mentale qui s'applique maintenant à inventer les formes réfléchies et scientifiques de nos états de connaissance avait inventé, selon une mise en œuvre identique, les formes physiologiques aujourd'hui converties en réflexes de ces mêmes états. Etudiant, sous le jour de cette conception, les hypothèses dont usent les savants pour constituer la science, l'auteur a été amené à donner comme moyen essentiel et fondamental de la réalité en général l'hypothèse d'identité et à faire voir, dans le principe de causalité, une conséquence et l'application de cette hypothèse.

Traduit avec élégance et scrupule par MM. Georges Polti et Paul Morisse, accompagné d'annotations qui précisent la symbolique de l'auteur et contiennent d'utiles références historiques, l'ouvrage de *Novalis,* **Henri d'Ofterdingen**, est heureusement commenté par une préface de M. Henri Albert, qui, n'était cette collaboration, l'eût présenté aux lecteurs du *Mercure de France* avec sa compétence toute spéciale en ce qui touche aux lettres allemandes. *Henri d'Ofterdingen* a été conçu par son auteur sous forme romanesque et échappe par là au cadre habituel de cette rubrique. Peut-être trouverait-on prétexte à l'y faire rentrer en rappelant que l'auteur des *Fragments* et des *Disciples de Saïs* a donné des gages nombreux aux formes méditatives et spéculatives de la pensée. Et, sous la grâce poétique et la variété du récit, n'est-il pas encore tout rempli d'intentions philosophiques, cet ouvrage dont on ne saurait mieux préciser la portée qu'en transcrivant cet aperçu emprunté au préfacier. « Longtemps, dit M. Henri Albert, il (Novalis) avait lu avec ferveur le *Wilhelm Meister* de Gœthe. Mais peu à peu s'était formée en lui la conviction que l'auteur, en écrivant cette glorification de la vie pratique, avait voulu faire un « Candide dirigé contre la poésie ». Wilhelm Meister a pour point de départ la poésie et aboutit à la vie pratique. Et Novalis voulut renverser les rôles. Pour réagir contre *Wilhelm Meister*, il créa *Henri d'Ofterdingen*, cette apologie de la poésie. » N'est-ce pas là tout un programme, n'est-ce pas là une conception de la vie qui a sa place dans le conflit des idées? Un programme, c'en fut un pour le romantisme allemand qui se déclara en Allemagne, au début du XIX^e^ siècle, en réaction contre le classicisme et l'hellénisme de Goethe. A ce titre, la traduction d'*Henri d'Ofterdingen* apporte une précieuse contribution à l'histoire générale du

romantisme dont le vigoureux et tranchant ouvrage de M. Pierre Lasserre, *le Romantisme français*, a fait un sujet de méditation actuelle pour les philosophes autant que pour les lettrés.

JULES DE GAULTIER.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Alfred Giard. — A. Thomson : *Heredity*, Londres (John Murray).

Il n'y a plus guère d'hommes encyclopédiques; **Alfred Giard**, qui vient de mourir, alors qu'il était encore en pleine activité intellectuelle, aura sans doute été l'un des derniers. Doué d'une mémoire prodigieuse, esprit philosophique remarquable, notre grand biologiste ne s'était pas confiné, comme beaucoup, dans un domaine étroit; il avait des connaissances en tout et des idées fécondes sur tout. Il a beaucoup observé la Nature; connaissant la plupart des langues européennes, même le tchèque et le polonais, il lisait tout : mémoires et recueils scientifiques, ouvrages philosophiques et littéraires...

Grâce à cette vaste érudition, il aurait pu entrer en communication avec le grand public et y laisser un souvenir impérissable. Il ne le fit pas; aussi, malgré une valeur exceptionnelle, resta-t-il peu connu, en dehors du monde scientifique. Il ne s'adressa pas aux foules, non pas parce qu'il n'aurait pas pu les séduire, non pas par dédain ou égoïsme. Il savait captiver tous ceux qui l'approchaient. Il encourageait la bonne vulgarisation scientifique; il prêta son appui moral à la *Revue scientifique*, et plus tard à la *Revue des Idées*, qu'il patronna pour ses conceptions novatrices. S'il ne fit pas profiter directement le grand public de ses connaissances, du moins il fit tout pour diffuser ses idées dans les cerveaux des jeunes savants; il les attirait dans ses laboratoires de Paris et de Wimereux; il leur écrivait incessamment, encourageant dès leur début toutes les tentatives originales, mettant à la disposition des débutants son expérience et son érudition.

Giard est l'auteur d'un seul livre, *les Controverses transformistes;* ce n'est d'ailleurs qu'un recueil de quelques articles publiés, pendant le dernier quart du XIX^e^ siècle, dans diverses revues scientifiques en partie disparues. Ce livre offre cependant un intérêt considérable : il est en quelque sorte l'histoire de la période scientifique très mouvementée où le transformisme a pénétré dans l'Enseignement supérieur français. Il renferme en particulier la leçon d'inauguration, à la Sorbonne, du Cours d'évolution des êtres organisés (novembre 1888), leçon admirable où le grand savant se montre avec son érudition scientifique, philosophique et littéraire; c'est une évocation du passé, un exposé de l'histoire du transformisme. A l'égard de l'antiquité, Giard partage l'opinion sévère de Bacon : les conceptions purement théoriques des philosophes grecs lui paraissent stériles; il rappelle que la *Nova*

Atlantis formula le premier projet d'un Laboratoire consacré à l'étude des causes des variations... Il cite, entre bien d'autres, Bossuet. Montesquieu, Gœthe.

Bossuet avait déclaré, en parlant de l'Egypte, que la température uniforme du pays y faisait les esprits solides et constants. A ce propos Giard fait observer :

N'est-il pas étonnant de rencontrer une affirmation aussi nette de l'action du climat sur l'organisme, et, par suite, sur le moral d'un peuple, chez un écrivain religieux, et cela justement à propos d'un pays dont la faune et la flore ont été plus tard invoquées, en raison même de leur constance, comme une objection aux idées transformistes ?

De même Montesquieu fait de l'influence climatérique la cause principale des diversités de mœurs et de lois qui distinguent les peuples.

Giard associe le nom de Gœthe à ceux de Lamarck et de Darwin. Il rappelle que le grand poète naturaliste avait posé le problème qui a été résolu par Lamarck. « La question n'est pas de savoir *pourquoi* le Bœuf a des cornes, mais *comment* les cornes sont venues au Bœuf. » Lamarck, tout en insistant sur l'importance de l'influence des milieux, a ajouté la notion plus précise des modifications déterminées dans les organes par la nécessité de réagir continuellement contre ces milieux, et de plus a constaté la transmission par hérédité des modifications acquises.

Giard a tiré de l'oubli l'œuvre de Lamarck (récemment encore il a publié à nouveau ses *Discours d'ouverture*), l'a rajeunie, l'a conciliée avec celle de Darwin. Il a beaucoup insisté, dans son enseignement, sur l'importance des facteurs primaires de l'évolution ; par là, il entend la chaleur, le climat, la lumière, l'électricité, la salure de l'eau, l'humidité de l'air, l'agitation du milieu, la nutrition, etc... Il fut ainsi conduit à pratiquer et à préconiser, comme l'a dit si bien H. de Varigny, « une physiologie autrement large que celle qu'a connue Claude Bernard », l'éthologie, ou science des relations des êtres vivants entre eux et avec les milieux.

Deux grandes questions passionnent actuellement les biologistes : celle des causes des variations de forme chez les êtres vivants, celle des causes de la variabilité des réactions des animaux. Relativement à ces deux questions, Giard fait connaître une foule de faits d'un haut intérêt. Je citerai simplement ici deux exemples.

Un animal qui est parasité par un autre devient stérile, et cela que le parasite agisse à distance sur la glande génitale ou qu'il se substitue à elle, en lui empruntant parfois sa forme et sa couleur. C'est là la « castration parasitaire ». Cette castration est accompagnée de changements dans les attributs extérieurs des sexes et dans les

instincts de l'animal infesté. Ainsi un Crabe mâle parasité prend certains caractères extérieurs de la femelle; sous son abdomen élargi, il protège un parasite, manifestant une sorte d'instinct maternel, mais qui s'applique au parasite, et non aux œufs.

Ailleurs les variations de l'instinct sont liées aux variations de la quantité d'eau contenue dans l'organisme. Un peu plus d'eau, un peu moins d'eau, et l'activité animale se modifie; au-dessous d'un certain taux, c'est la vie ralentie des Rotifères et des Acariens, le sommeil estival ou hibernal des Mollusques. D'autre part, les phénomènes qui accompagnent le retour de l'eau, assez variés, ont une haute importance en biologie.

Je ne puis insister ici. On pourra étudier l'œuvre de Giard dans son admirable *Exposé des titres et travaux scientifiques* (1896), ouvrage qui sera consulté avec le plus grand profit par les jeunes naturalistes et qui renferme une analyse succincte d'environ 500 notes et mémoires publiés par l'auteur, dans les domaines les plus variés de la biologie. Longtemps encore Giard continuera ainsi à faire école; il laisse de nombreux élèves qui professent et travaillent un peu partout, dans les universités belges et françaises, dans les instituts Pasteur, les écoles d'agriculture..., il laisse d'innombrables amis même dans les contrées lointaines, jusqu'où son influence a su se faire sentir.

§

Le problème de l'hérédité est un des plus captivants qui puissent exister pour l'esprit humain. Dans les romans, tels que le *Dr Pascal*, de Zola, dans les drames, tels que *les Revenants*, de Ibsen, dans les articles de journaux et les sermons, dans les livres et les conférences, nous avons tous entendu parler de l'importance de l'hérédité, importance théorique et pratique à la fois. L'étude de l'hérédité conduira les éleveurs et cultivateurs à substituer à l'empirisme des règles précises: certaines ont déjà été appliquées pour l'élevage des chevaux, des pigeons, des céréales, de certaines plantes ornementales... L'étude de l'hérédité pourra également donner la clef du problème de l'évolution; elle est à la base des recherches de biologie générale.

Le livre de Thomson, **Heredity**, est, non seulement une excellente mise au point de la question de l'hérédité, mais encore un exposé des idées originales de l'auteur; la vaste documentation et la conviction que l'auteur apporte dans la défense de ses opinions donnent à cet ouvrage un intérêt tout particulier. Thomson, contrairement aux lamarckiens, se refuse catégoriquement à admettre l'hérédité des caractères acquis; à ce point de vue, il se range parmi les néo-darwiniens, à côté du célèbre biologiste Weismann.

La question qui intéresse peut-être le plus le grand public est celle-

ci : un enfant hérite-t-il des maladies de ses parents ? On a eu souvent tendance à la résoudre par l'affirmative. Il est d'observation banale que l'enfant d'un tuberculeux est tuberculeux, l'enfant d'un syphilitique, syphilitique... Mais la question est plus compliquée qu'elle ne paraît au premier abord ; comme le fait justement remarquer Thomson, l'enfant peut être inoculé directement *in utero*, ou bien il a la même maladie que les parents parce qu'il se trouve dans le même milieu défavorable (maladies professionnelles). Ce qui s'hérite, ce n'est pas la maladie, mais la prédisposition, la résistance moindre à l'envahissement des germes infectieux. Or, il ne s'agit pas dans ce cas de la transmission d'un caractère acquis, la prédisposition étant un caractère *inné*, qui chez les parents a eu sa répercussion sur les cellules reproductrices. En un mot, seule la variation qui a porté sur les cellules germinales se transmet à la progéniture.

L'auteur développe des considérations intéressantes sur certaines *lois* de l'hérédité ; celle de Galton, d'après laquelle l'enfant hériterait d'1/2 de ses parents, d'1/4 de ses grands-parents, d'1/8 de ses arrière-grands-parents, etc. ; celle de Mendel... Il se pose enfin cette question : dans quelle mesure les lois de l'hérédité appliquées à l'espèce humaine pourraient-elles conduire à l'amélioration de la race ? Il est certain que, par l'élimination des enfants mal constitués, par la défense des mariages entre personnes débiles ou malades, on pourrait réaliser à la longue un certain idéal physique. Mais les résultats ne vaudraient sans doute pas les sacrifices : les sentiments de solidarité et de sympathie parmi les humains sont trop précieux pour qu'une telle chirurgie sociale puisse être admissible. Certaines éliminations pourraient cependant être pratiquées avec profit, en particulier celle du militarisme. L'auteur montre l'influence néfaste des guerres ; celles de Napoléon entre autres ont contribué dans une large mesure à la dégénérescence de la race française ; et même des génies, tels que Pasteur, ne pourront rendre aux Français ce que Napoléon leur a enlevé.

GEORGES BOHN.

SCIENCE SOCIALE

Alfred Lyall : *Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient*, 2 vol., Fontemoing, 24 fr. — Novicow : *Le Problème de la misère et les phénomènes économiques naturels*, Alcan, 7.50. — Roger Picard : *La Philosophie sociale de Renouvier*, Marcel Rivière, 7.50. — Charles Boutard : *Lamennais ; le catholicisme libéral*, Perrin, 5 fr. — Jean Lagorgette : *Le Fondement du droit et de la morale*, Giard et Brière, 7 fr. — Memento.

Quand on lit les deux gros volumes d'*Asiatic studies* de sir Alfred Lyall, que M. René de Kérallain vient de traduire sous le nom d'**Etudes sur les mœurs religieuses et sociales de l'Extrême-Orient** (une première partie avait déjà paru il y a quelque

quinze ans), on se dit que l'étude des civilisations comparées n'a jamais eu de plus savoureux morceaux à se mettre sous la dent qu'aujourd'hui. Notre génération aura eu le privilège d'assister à un rare spectacle, la contre-attaque de l'Orient, qui, tout bien compté, ne s'est vu que trois fois dans l'histoire, une première quand Darius et Xerxès ont essayé de submerger la Grèce, une seconde quand les Arabes ont conquis les deux tiers du pourtour de la *Mare nostrum*, et une troisième quand les Tartars ont d'un coup de dent échancré toute l'Europe orientale, y compris Moscou et Buda-Pesth. Or, voici la quatrième réaction des peuples qu'autrefois nous eussions dit barbares. Prodrome en 1878 : la résistance inattendue de l'Homme malade. Très sérieux avertissement en 1894 : l'échec des Italiens en Abyssinie. Crise déclarée en 1905 : la guerre de Mandchourie. L'état général de Dame Chrétienté, sans être grave, est préoccupant. Pour n'avoir pas dépassé Moukden, la dernière contre-offensive de l'Asie est peut-être plus redoutable que celle des Mongols et des Turcs, à plus forte raison que celle des Arabes. (On s'exagère, en effet, le danger qu'a couru l'Europe lors du ras-de-marée sémitique, alors qu'on ne se rend pas compte que, même après les guerres médiques, c'était le Grand Roi qui était le vrai suzerain de toutes les républiques grecques ; l'Europe n'a repris le dessus qu'à l'entrée en scène des Macédoniens.) M. de Kérallain, qui a enrichi sa traduction de force aperçus personnels, lumineux et verveux, ne voit aucun danger à ce réveil de l'Asie; il semble même se frotter les mains à l'idée que Cuivrés et Bronzés traiteront les démocraties blanches comme celles-ci ont traité leurs aristocraties, mais c'est là un point de vue bien spécial et bien partial. La question de savoir s'il n'aurait pas mieux valu pour l'humanité que le globe habité, y compris les patinés de toutes nuances, fut *contrôlé*, suivant l'euphémisme à la mode, par notre Occident ne doit pas être traitée en fonction de nos niaiseries politiciennes du jour. En somme, jusqu'ici, il n'y a eu de civilisation progressiste que chez nous. L'Orient n'est arrivé qu'à un train-train familial, en vérité insuffisant à nos yeux; en sera-t-il désormais autrement? rien ne permet de l'affirmer; le fait que la Chine a des ingénieurs et le Japon des bactériologues ne doit pas faire illusion; la civilisation est un produit autrement complexe; comme tréfond moral, l'Extrême-Orient est très loin de nous: aucune Européenne ne se réjouira d'avoir épousé un jaune, aucun Européen ne sera satisfait d'avoir eu affaire à un tribunal de jaunes, aucun missionnaire ne cherche sérieusement à convertir un village jaune, et tout ceci donne à réfléchir. Du moment que les jaunes (et les autres *coloured gentlemen* sont logés ici à la même enseigne) nous sont inassimilables, ils nous seront toujours hostiles, et la question revient de savoir s'il n'aurait pas été bon pour nous tous de prendre contre eux nos précautions. Malheu-

reusement il semble que ce soit maintenant trop tard. C'est l'Angleterre qui portera la responsabilité de tout ceci devant l'histoire ; elle seule, par un misérable égoïsme, a permis la défaite de la Russie. Peut-être l'Europe du XXIe siècle sera sévère pour son aveuglement. Nous aussi ne sommes pas d'ailleurs sans reproches. Il aurait fallu qu'après l'expédition de Chine de 1860 nous eussions entrepris la conquête méthodique de ce vaste empire, au lieu de nous embarquer dans la sotte aventure du Mexique (1862). Encore aurait-ce pu n'être là qu'un retard ; sans la guerre de 1870 la question chinoise se serait posée pour nous en 1872 ou 1873, à l'occasion du Fleuve Rouge, et alors aurait été résolue. Toute l'Asie serait aujourd'hui sous le contrôle des Russes, des Anglais et des Français. Bismarck en a décidé autrement. Après l'Angleterre, c'est l'Allemagne qui aura joué en ceci, au point de vue européen, le rôle le plus néfaste.

§

Cette façon de juger et d'approuver la Guerre fera hérisser d'indignation les cheveux de M. Novicow, grand ennemi de l'esprit de violence et de conquête, mais il se rendra bien compte, j'espère, qu'il y a là autre chose que de la *kilométrite*, comme il appelle spirituellement la manie d'extension territoriale. D'ailleurs, je suis assez d'accord avec lui sur tous les points importants pour me payer le luxe de ne pas le suivre en ce qui concerne la guerre. Mais sur la violence en général, sur les grèves, sur les révolutions, sur les réformes socialistes, comme il est approuvable ! Il faut souhaiter que beaucoup de personnes lisent son nouveau volume notamment, **le Problème de la misère et les phénomènes économiques naturels**, d'abord parce qu'il écrit de façon fort agréable, et ensuite parce qu'il peut rectifier les idées de pas mal de gens sur la question du bonheur social. M. Novicow pose parfaitement le problème de la misère, qu'il définit la pénurie de consommations et la solution d'icelui qui ne peut consister qu'à augmenter la disponibilité des dites consommations. Tout ce qui tend à activer la production est bon ; tout ce qui tend à la ralentir est mauvais. D'où cette conclusion que les systèmes qui, sous prétexte de mieux répartir les produits, arrivent à les restreindre, sont le comble de l'ineptie. C'est la condamnation du socialisme et de ses dérivés, étatisme, protectionnisme, politicianisme, etc. Assurément ce sont là vieilleries pour tous ceux qui sont tant soit peu au courant de la science sociale, mais leur nombre est si petit qu'il est bon de les rajeunir de temps en temps, et M. Novicow le fait à merveille. Ou le socialisme ne fait appel qu'à la persuasion, comme celui de Fourier, et alors on peut être indulgent pour l'illusionisme naïf qui lui sert de base ; ou il fait appel, comme le nôtre et tous les autres, à la contrainte, et on a le droit de le traiter comme le mérite une

doctrine qui ne repose que sur l'ignorance crasse et l'envie infecte. Tout socialiste est, en tant que socialiste, une bête et une méchante bête, ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas de pouvoir être, dans certains cas, un bon algébriste, un minutieux historien ou un intéressant romancier. Mais le fait même de ne pas s'apercevoir qu'en déshabillant saint Pierre pour habiller saint Paul il n'augmente pas d'un demi-pantalon l'approvisionnement pelvien de l'humanité suffit à le mettre au-dessous d'un Botocudo ou d'un Topinambou.

§

Faut-il louer M. Roger Picard d'avoir si consciencieusement étudié la **Philosophie sociale de Renouvier?** N'étant pas grand clerc en philosophie, je ne saurais dire si Renouvier est un maître en ce domaine; d'ailleurs, je m'imagine volontiers, en songeant que tout revient à un petit nombre de systèmes toujours les mêmes, que tous les philosophes sont de grands philosophes, et que nous autres, qui ne sommes pas de la partie, avons le droit de les laisser respectueusement tous de côté, sauf ceux qui, par leurs autres idées ou par leur façon d'écrire, maîtrisent notre attention; tels Comte, Renan, Taine, Tarde. Il se peut toutefois que de Renouvier il reste une belle silhouette, celle d'un homme qui jusqu'à sa 90e année s'est occupé d'almes énigmes, et dont la mort est vraiment admirable de sérénité. On connaît ses *ultima verba* recueillis par son fidèle disciple M. Prat. « J'ai parlé plus longtemps que je ne voulais. Demain, si j'ai encore un peu de souffle, je te ferai part de quelques idées que je crois intéressantes sur la nature de Dieu et sur l'immortalité... » Il ne devait pas se réveiller. Vraiment de Renouvier philosophe il ne resterait que les *Derniers entretiens* que ce serait suffisant, avec son étonnante *Uchronie*, pour faire vivre sa figure dans le souvenir des hommes. Quant à Renouvier sociologue, franchement j'hésite; ah! nous sommes loin, avec lui, de ses contemporains dont je citais les noms! Son *Manuel républicain*, dont j'ai rendu compte ici (janvier 1905), semble écrit par M. Homais, et dans le reste de son œuvre on ne trouve rien qui s'élève au-dessus de la banalité, car l'idée des municipalités de canton, pour bonne qu'elle soit, n'est vraiment pas au-dessus des forces humaines. Renouvier appartient à la catégorie des libéraux jacobins qui me semble particulièrement irritante, car s'il est agréable de trouver des absolutistes de théorie en fait tolérants, comme Maistre et Comte, il est odieux de se rencontrer avec des partisans de la Déesse Liberté qui nous envoient dès le premier mot en prison, si ce n'est à l'échafaud. « Votre liberté pure, dit notre philosophe, est une idole que je nomme anarchie. » Il est indéniable que nous voilà loin de Burke mourant : « J'ai toujours aimé la liberté des autres. » Hélas! Renouvier mourant a été moins bien inspiré et dans ses *Derniers entretiens*

on trouve, çà et là, des mots bien fâcheux : « J'approuve la guerre sans merci que le ministère Combes fait aux congrégations. » Si du moins cet austère vieillard avait distingué entre les moines politiciens et les autres, mais quoi, même aux bénédictins ou aux sœurs de Saint Vincent de Paul, guerre sans merci ? C'est justement parce qu'il s'était converti au protestantisme que Renouvier aurait dû donner l'exemple de la tolérance.

§

A fortiori, Grégoire XVI, parce qu'il était pape, aurait-il dû donner le même exemple dans ses relations avec **Lamennais**, mais le grand ouvrage que M. l'abbé Charles Boutard a consacré au célèbre agitateur et dont le second volume (*le Catholicisme libéral*, 1828-1834) vient de paraître, montre, tout au contraire, le Saint-Siège animé de la malveillance la plus inébranlable à l'égard de son ancien champion. On a la sensation que pour Lamennais, comme peut-être pour de plus récents ecclésiastiques, on voulait, à tout prix, la rupture, et qu'aucune soumission n'aurait pu éviter le dénouement fatal, car on aurait toujours élevé des exigences nouvelles et pires ! C'est ainsi qu'à peine Lamennais s'était-il soumis à l'encyclique *Mirari vos*, qui le condamnait, que Grégoire XVI, comme pour le pousser à bout, lui demande de « mettre son talent et sa science » à défendre le contraire de ce qu'il avait jusqu'alors soutenu. On comprend le mot du malheureux tourmenté : « Tout cela est trop dégoûtant ! » Sans doute Lamennais était le contraire de la docilité et même de la douceur, et l'on ne peut que déplorer l'aveuglement de ceux qui, son saint frère en tête, influèrent sur son âme impressionnable pour le pousser à la prêtrise. L'aveu désolé qu'il faisait à un ami intime trois mois après son ordination : « je suis et ne puis être désormais qu'extraordinairement malheureux... », prouve que ce fut là une inspiration déplorable. Mais, encore une fois, le fait que Lamennais n'avait en rien l'âme sacerdotale n'excuse pas les *Monsignori* du Vatican qui profitèrent de la niaiserie de Grégoire XVI pour acculer à la révolte le pauvre Féli.

§

Le docte livre de M. Jean Lagorgette : **Le Fondement du droit et de la morale**, relève de la philosophie plus que de la science sociale. Je dois donc me contenter de le signaler en louant les qualités de travail consciencieux et judicieux qu'il révèle. En ce qui concerne la conception même du droit, l'auteur a raison de suivre M. Fouillée sur le terrain des idées-forces, et pour la morale, il est louable de la baser sur la vie, comme beaucoup de pragmatistes actuels, d'autant que « se conformer aux exigences de la vie » n'est nulle-

ment rayer « toute préoccupation du souverain bien ». Plus louable encore est M. Lagorgette de ne pas se contenter, comme tant de ses confrères en « moralologie », de belles considérations en l'air, mais de vouloir se livrer à des œuvres pratiques d'une utilité incontestable. C'est ainsi qu'il vient de fonder une *Ligue pour l'amélioration des conditions d'existence de l'étudiant (logement, alimentation, etc.)*, à laquelle on ne peut que bien vivement souhaiter le plus grand succès possible.

Memento. — M. Albert Maybon : *La Politique chinoise, études sur les doctrines et les partis en Chine*, de 1898 à 1908, Giard et Brière, 3 fr. 50. Etude sérieuse et précieuse, avec documents de première main, que les spécialistes ne sauraient négliger ; un appendice sur les missions chrétiennes en Chine est d'un intérêt psychologique général ; il n'y a que 164.000 chrétiens indigènes sur 400 millions d'habitants. — Jollivet Castelot : *Sociologie et fouriérisme*, Daragon, 3 fr. 50. Je ne sais pas pourquoi les fouiéristes baissent la voix quand ils arrivent à ce qu'on appelle communément les extravagances de Fourier. En vérité, l'organisation planétaire, les coïts d'astres, Mercure copulant avec la terre d'où la fraise, et la terre avec le soleil, d'où le raisin, tout cela est admirable ! Ni Jaurès ni Sorel ne tiennent devant ça ! Hélas ! en fait de phalanstère nous n'avons que l'usine de Guise, d'où sortent d'effroyables fourneaux économiques, et l'école de Cempuis, si tant est qu'elle existe encore, et où vraiment tout n'était pas à louer si j'en crois la dernière enquête sur la *Dépopulation*, de la *Réforme sociale*. Passe sur les piscines où jeunes gens et jeunes filles se baignaient ensemble dans la plus complète nudité, le spectacle ne devait avoir rien de désagréable, mais que dire de ces water-closets où les portes n'allaient qu'à mi-hauteur, et ceci non par en bas, mais par en haut ! L'inénarrable Robin répondait à Maurice Spronck, qui ne pouvait retenir son étonnement : « On a tant de peine à vaincre chez les enfants le sentiment de cette sacrée pudeur : ils veulent au moins se cacher la figure ! » Voilà un *nu* qu'il serait bien difficile de qualifier d'idéal, d'esthétique ou d'athénien, et je supplie M. Bérenger de croire que ce n'est pas ce genre de spectacle que certains d'entre nous approuveraient sur les scènes de l'*Apollo* ou de l'*Olympia*. — M. C. Poinsot : *le Temple qu'on rebâtit*, collection l'Esprit du temps, chez Gaston Serge. *Le Temps* a donc de l'esprit ? Du moins ce petit livre est fort bien écrit et très au courant des formes d'art nouvelles. Je n'en dirai pas autant de *Quelques écrits*, du compagnon Adhémar Schwitzguéber, que réédite Stock, 1 fr. 50, et qui ne semblent guère avoir qu'une valeur documentaire, car les théoriciens d'aujourd'hui regardent avec quelque dédain les compagnons de l'Internationale de 1875. — Autre revenant : *Michel Goudchaux*, 1797-1862. Il paraît qu'il fut ministre en 1848. D'où les 680 pages que lui consacre M. Raymond Lazard chez Alcan, 10 fr. — Un peu dans le même genre le *Waldeck-Rousseau et la troisième république*, tome II, 1869-1889, de M. Henry Leyret, chez Fasquelle, 7 fr. Qui sait si ce grand homme, dans un demi-siècle, apparaîtra beaucoup plus rayonnant que M. Goudchaux ? Pourtant il vaut qu'on l'examine, ce dédaigneux grand-bourgeois, « figé dans son silence comme un turbot dans sa gelée ». Il n'est

pas commun d'arriver au pouvoir, au vrai pouvoir, pour y sentencier à peu près le contraire de ce qu'on a plaidé toute sa vie. Mais que dis-je là? c'est la règle, tout au contraire, c'est la règle !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Dr G. Witkowski : *L'Art profane à l'Eglise* (France), J.Schemit,52,rue Laffitte, 15 fr. — Pierre Guzman : *La Villa d'Hadrien*, Hachette, 5 fr. — Henri Saladin : *Tunis et Kairouan*, Collection des villes d'art célèbres, Laurens, 4 fr. — Edouard Ned : *En Pays Gaumet*, Dechenne, à Bruxelles, 0 fr. 50.

Le Dr Witkowski, coutumier de ces publications spéciales, et d'un détestable esprit blagueur, s'il ne saisit pas toujours le pourquoi des choses, a donné un nouveau volume: **L'Art profane à l'Eglise**, où l'incongruité, il faut bien le dire, voisine assez facilement avec la malice. C'est cette fois une revue rapide des églises de France dont la décoration a conservé, malgré les ravages du temps et le vandalisme des hommes, — sans parler de la sottise pudibonde en général des ecclésiastiques, — des nudités ou même des scènes indécentes; une illustration abondante vient à l'appui du texte. — Sans entrer tout d'abord dans le vif de la question, nous nous permettrons de faire observer qu'il eût été logique, dans cet ordre de choses, d'établir une succession chronologique, plutôt qu'une série géographique, — destinée sans doute à faciliter les recherches, mais qui a le tort grave de mélanger des choses fort différentes. Il eût été convenable aussi de distinguer ce qui se rapporte à la longue période médiévale, où les scènes que nous trouvons risquées sont surtout des naïvetés ; les œuvres de la Renaissance, tout imprégnées d'un regrettable esprit païen, si elle a laissé des morceaux remarquables; enfin les productions de l'école moderne, qui se sert d'une église comme de n'importe quel endroit d'exposition, — et du reste y accumule souvent les mêmes horreurs. Ceci posé, on peut séparer encore l'imagerie parfois libre qui décore l'extérieur des édifices : la sculpture des portes, les gargouilles (1), — même les chapiteaux de la nef — de ce qui peut se trouver dans le chœur même de l'église, — principalement la décoration des stalles, où les chanoines en s'asseyant faisaient, peut-être avec inconscience, un si beau geste de mépris. A l'extérieur, l'imagerie avait toute liberté, — car ce qui est en dehors de l'Eglise est en dehors du salut ; dans la nef où se tenait le chapitre, les incongruités des chapiteaux pouvaient lui rappeler ses péchés possibles et l'invitaient à faire péni-

(1) On peut faire remarquer que les gargouilles de Notre-Dame de Paris, que l'on cite volontiers, ne sont que des restaurations de Viollet-le-Duc. Du bestiaire primitif il ne restait que des trognons. — La même observation peut être faite pour Notre-Dame de Dijon.

tence. C'est du moins ce qu'enseigne la symbolique de l'art chrétien et ce qui ressort de l'étude attentive des édifices. Il est toujours facile en effet de déblatérer contre le clergé, et nous avons tous connu des gens dont c'était la profession ordinaire. Mais si l'art religieux était un enseignement, il ne faut point méconnaître que souvent les *Ymaigiers* y mettaient une intention malicieuse; nous retrouvons en leur compagnie l'esprit matois et goguenard qui aujourd'hui choque tant de nigauds. Le moyen-âge s'amusait de choses qui nous font crier au scandale. Nous ne voyons nullement une indécence, ensuite, dans le fait d'une femme qui allaite son enfant; dans les représentations si nombreuses, au XV^e^ et au XVI^e^ siècle surtout, de cadavres déjà en décomposition; nudités et obscénités ne sont pas synonymes. Le D^r^ Witkowski se complaît à mentionner dans les édifices religieux toutes les femmes qui montrent leur poitrine ; tous les tétons et toutes les fesses qui viennent à sa connaissance (1), et s'il en oublie, ce n'est pas de sa faute ; on voit qu'il est content de rencontrer ces représentations décolletées ; il en voit partout, et au besoin en ajouterait même. Beaucoup de reproductions qu'il donne ne sont d'ailleurs de l'art religieux que si l'on y tient absolument. Exemple : — CUNAULT. Sur le tailloir d'un des chapiteaux, une néréide offre à un batelier, dans sa barque, l'un des poissons qu'elle tient (p. 233). — URVILLE. Chapiteau occupé par un centaure qui décoche une flèche contre un cerf (p. 284). Plus loin, c'est l'enfant pleureur de Basset (cathédrale d'Amiens), devant lequel s'extasient tant de nigauds. D'autres reproductions, plus franchement érotiques ou malpropres, n'ont jamais été dans une église et il ne les indique que pour grossir son recueil ; — les priapes de Nîmes, par exemple (p. 232) ; le petit bonhomme qui montre son derrière dans l'escalier de l'hôtel-de-Ville de Noyon (p. 320) (2). Il faut dire encore qu'il ne choisit pas toujours de bonnes reproductions, témoin le tombeau de Louis de Brézé, à la cathédrale de Rouen (p. 380), dont il donne un mauvais dessin quand il en existe des photographies superbes. D'ailleurs, la plupart de ces nudités, il ne les a pas vues ; il n'en parle que par ouï dire, d'après des dessins plus ou moins exacts, ce qui enlève beaucoup à sa documentation (3). Il ne dit pas non plus toujours d'où il tire ses

(1) Il est ensuite amusant de constater que l'auteur se révèle misogyne. Peu galant il écrit : Toute femme qui court a la démarche d'une oie... Il faut se défier du derrière d'un cheval et du devant d'une vache (*passim*).

(2) Il s'agit d'un cul-de-lampe qui se trouve dans la tourelle de l'escalier, sur la cour. Ce petit bonhomme, depuis le XVI^e^ siècle, montre son postérieur aux personnes qui montent ou descendent; mais chaque passant y a introduit son doigt, son parapluie ou sa canne, tant qu'aujourd'hui on y pourrait entrer l'index entier, sinon le pouce.

(3) On se demande aussi pourquoi l'auteur indique séparément, dans sa nomenclature, *Saint-Pierre de Montmartre* (p. 102) et *l'abbaye de Montmartre* (p. 45) comme deux édifices différents.

illustrations, et beaucoup sont prises dans des auteurs du XVIIe siècle dont le caractère général était l'incompréhension du Moyen-âge. — Le livre est quand même amusant, fourni en indications curieuses sur les vieux usages (1), les coutumes, les croyances du passé, et constituerait en somme une bonne étude si l'auteur ne cherchait un peu trop à y faire de l'esprit. Il raconte beaucoup d'anecdotes, — quelques-unes peu authentiques, mais la plupart amusantes, et ne manque jamais d'insérer une histoire poivrée ; souvent même il ne mentionne un édifice que pour le plaisir de rapporter à son propos une anecdote égrillarde. — En définitive, on peut placer ce livre dans les bibliothèques, à côté de l'*Histoire de la Caricature*, de Thomas Wright, des recueils de Champfleury, du savant ouvrage de M. L. Maeterlinck et du *Genre satirique dans la peinture flamande*. C'est dire qu'il sera intéressant de suivre le Dr Witkowski lorsqu'il nous parlera de l'art profane dans les autres pays de l'Europe,— surtout dans ceux qui n'ont pas trop subi les ravages du protestantisme.

§

M. Pierre Gusman, auteur déjà d'un important ouvrage sur *la Villa Impériale de Tibur*, publie sur le même sujet **la Villa d'Hadrien**, près de Tivoli, monographie illustrée de plans et de gravures nombreuses, d'un format commode et destinée à servir de guide aux voyageurs en Italie. — De cette villa célèbre, dévastée par les Barbares, transformée en forteresse, démolie ensuite, au Moyen-âge, pour la construction de maisons et d'église, il ne reste guère, on le sait, que des décombres et il faut beaucoup de bonne volonté pour y reconnaître quelque chose. Mais par leur exploration, le rapprochement de travaux antérieurs, l'examen des statues et des fragments divers qui en ont été retirés, on peut se faire une idée de ce qu'était au IIe siècle de notre ère la résidence d'un empereur romain qui se piquait d'être artiste. C'était à la fois un palais et un musée, une ville d'art et une maison de campagne, et il est intéressant de suivre pas à pas l'itinéraire que trace M. Gusman, de visiter ces ruines avec le plus attentif et le mieux informé des cicerone. Les travaux de la villa d'Hadrien, lors de sa construction, avaient duré dix ans ; son exhumation, depuis longtemps entreprise, n'est pas encore complète et une partie des bâtiments reste enfouie dans des propriétés privées. Il y avait là des œuvres d'art nombreuses, aujourd'hui dispersées

(1) Sous Charles V, une femme, enlevée par le capitaine des troupes anglaises occupant le château de Monfort-sur-Meu (Ille-et-Vilaine) fut métamorphosée en canard par l'intervention de saint Nicolas et échappa ainsi aux Anglais. Tous les ans, dès lors, une canne sauvage suivie de onze canetons venait entendre la messe à l'anniversaire de l'événement et abandonnait un de ses petits au saint protecteur. Cette messe des canards dura jusqu'aux déprédations des huguenots.

dans tous les musées de l'Europe, mais dont M. Gusman donne une nomenclature très complète et, pour certaines, d'excellentes reproductions.

Tunis et Kairouan, de M. H. Saladin, continue la série des villes d'Art célèbres de la librairie Laurens, et s'il n'y a pas lieu de s'arrêter longuement sur cet ouvrage, on peut toujours louer la bonne volonté de l'auteur qui s'est efforcé de nous faire goûter un art assez spécial et en somme médiocre. — Tunis, ancienne ville punique et de la même époque que Carthage, sinon antérieure, n'a pour ainsi dire rien gardé de ce temps. Les vestiges de la domination romaine y sont au contraire assez nombreux, sinon importants; le principal semble encore l'aqueduc, dont les arcades se découpent sur la campagne, aux environs de la ville. Carthage a surtout fourni des matériaux, car nombre de colonnes en proviennent qui ont été utilisées pour la construction de Tunis. Occupée en 430 par les Vandales; par les Byzantins en 535; conquise par Charles-Quint au XVI^e siècle; pillée et dévastée par les Turcs, la régence redevint indépendante à peu près, avec ses beys et jusqu'à l'occupation française. C'est dire que Tunis a été très transformé; qu'il y subsiste peu de monuments, et que tout son pittoresque vient des quartiers indigènes où se sont réfugiées quelques industries d'art, — lesquelles tendent du reste à disparaître. — Nous n'éprouvons ensuite qu'un médiocre enthousiasme pour les monuments d'art arabe, et nous n'avons pas ici le grouillement du Caire et ses quatre cents mosquées. Tunis ne possède qu'un petit nombre de ces sanctuaires, — où les Européens ne pénètrent pas; les palais du Bey; des habitations délicieuses comme le palais Husscin, et tout cela en somme ne constitue guère une ville d'art. Kairouan, de même, ne vaut que par ses mosquées, — mosquées de Sidi Okba; des Trois Portes; mosquée des sabres; ses Zouias, parmi lesquelles on mentionne spécialement celle de Sidi abid et Gahriani. C'était la capitale de la première dynastie indépendante qui s'établit dans l'Ifrika, la Tunisie actuelle; mais la ville, encore fortifiée, a subi des vicissitudes nombreuses et n'est plus que le souvenir de sa splendeur passée. — Il faut bien convenir ensuite que l'art musulman est un art inférieur, où tout se trouve de pièces et de morceaux rapportés; c'est un art d'arbicos, de demi-sauvages, encore gâté, au Dar-el-Bey par exemple, par un mobilier et des tentures datant de Louis-Philippe. — Il y a cependant à Tunis des coins pittoresques, des bâtisses amusantes, l'animation des rues; mais c'est d'une façon toute relative qu'on en peut vanter les édifices, incontestablement très beaux pour des pays où il n'y a rien, mais faits de briques et de plâtras, et qui auraient piètre figure à côté de nos monuments du nord, des constructions artistiques de l'Italie ou des merveilles de l'Inde.

§

Je veux signaler encore une brochure de M. Edouard Ned, **En Pays Gaumet,** d'un fort goût de terroir ; des promenades autour d'un village en fête, des conversations de paysans au cliquetis des verres choqués et au bruit des musiques foraines. C'est la Wallonie, mais avec un aspect particulier, une âme spéciale que personnifie comme entité le personnage légendaire de Djean de Mâdy, — dont l'histoire vaudrait, en somme, d'être écrite ; un petit livre de sensations délicieuses où rêve l'amour du pays et qui chante l'amour de la terre natale.

Memento. — Dans les derniers numéros du *Tour du Monde*, on peut signaler : *Le Klondyke dix ans après*, par Othon Guerlac ; *Deux Métropoles du Brésil*, par Fr. Castre. Nous retombons ensuite dans l'éternelle Afrique avec *la Découverte des Sources du Centre Africain*, par le Commandant Lenfant. — Dans les mêmes numéros. *En traversant le Nizam d'Aurangabad à Haïderabad*, par Jean Marlys.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS MILITAIRES ET MARITIMES

Lettres et Documents pour servir à l'histoire de J. Murat, avec une introduction de M. P. Le Brethon, tome I, Plon, in-8. — Ed. Gachot : *Le Siège de Gênes (1800)*, Plon, in-8. — J. Jaurès : *Histoire de la Guerre Franco-Allemande (1870-1871)*, collection de l'histoire socialiste, Rouff, in-4 illust. — Eug. Deprez : *Les Volontaires nationaux*, Chapelot, gr. in-8. — Marq. de Nazelle : *Dupleix et la Défense de Pondichéry*, Champion, gr. in-8. — Memento.

L'arrière-petit-fils du roi de Naples, S. A. le Prince Murat, vient de consentir, sous le titre : **Lettres et Documents pour servir à l'histoire de J. Murat**, à la publication intégrale du précieux fonds d'archives de famille, venues en sa possession. Cette décision lui vaudra la reconnaissance de tous les curieux et des passionnés de l'épopée, qui se déroule presque ininterrompue de 1792 à 1815. C'est une œuvre considérable que la publication de pareilles archives, dont l'existence, chose curieuse, restait presque ignorée par ce temps de brouteurs de parchemins, de rats de bibliothèques. Elle n'exigera pas moins d'une douzaine d'in-8. Qu'on juge de son importance : dix mille lettres de Murat, c'est-à-dire toute sa vie militaire et politique de 1800 à 1815 ; la correspondance de Caroline, dont certaines lettres, entre 1810 et 1812, sont de croustillants rapports confidentiels, d'une valeur inestimable au point de vue historique, affirme M. P. Le Brethon dans une Introduction lumineuse, qui est un chapitre d'histoire de détail fort intéressant. Qu'on ajoute : un lot de lettres de l'Empereur, dont un grand nombre d'inédites ; des épistoles de tous les Bonaparte : Madame Mère, Joséphine, Pauline, Joseph, Jérôme, Louis, l'oncle Fesch ; enfin des billets de Ber-

thier, de Talleyrand, de Fouché, de Clarke et d'une foule de dignitaires, maréchaux et généraux. Une pareille publication permettra de relever de nombreuses erreurs. Déjà, avec le premier volume paru, MM. Chavanon et Saint-Yves, auteurs en 1905 d'un *Joachim Murat*, coiffé d'un Prix Bordin par l'A. des Sciences morales et politiques, M. Fréd. Masson lui-même se trouvent pris à partie. D'autres suivront. Mais il est curieux de constater d'ores et déjà que MM. Chavanon et Saint-Yves, écrivant sur Murat en l'an de grâce 1905, ont ignoré l'existence du fonds d'archives que possédait l'arrière-petit-fils de l'homme public dont ils racontaient la vie, alors que l'existence de ces archives était signalée, dès 1897, par le Comte Murat dans son étude sur **Murat, lieutenant de l'Empereur en Espagne.**

Ce premier volume comprend les *Lettres de Jeunesse* et la *Correspondance* de Murat, commandant *l'Armée d'observation du Midi*, jusqu'en 1801. Ce sont les toutes premières lettres de l'homme qui atteint à peine la maturité ; en 1801, Murat va avoir trente-trois ans ; elles grandissent cependant la figure du futur roi de Naples. Jusqu'ici on s'était fait une idée assez simple de Murat : soldat incomparable et le premier cavalier de l'Empire, mais resté toute sa vie le sous-lieutenant écervelé, avec le diable au corps des années de la jeunesse, le gascon hâbleur, le caractère inconstant que révélaient les événements de 1812, 1813 et 1815. Son immortelle poursuite de Blücher, au lendemain d'Iéna ; puis ses frasques continuelles et sa folle prétention de Cadet de Gascogne, rêvant de devenir roi de Pologne hantaient notre mémoire. Nous restions, pour achever le portrait, devant le mot cinglant que lui adressait l'Empereur lorsqu'il parut devant lui, à Varsovie, dans un costume extravagant imaginé pour subjuguer les cœurs polonais : « Vous ressemblez à Franconi ; allez mettre votre uniforme de général. » Cependant, MM. Chavanon et Saint-Yves, on leur doit cette justice, malgré leur sécheresse et leur sympathie absente, ont au moins fait connaître un Murat, roi de Naples, sincèrement occupé de faire le bonheur de ses Napolitains et très capable de le réaliser, s'y appliquant avec probité et une droiture d'intentions qui avaient d'autant plus de mérite, qu'elles le mettaient en lutte ouverte avec l'Empereur. La publication intégrale de sa Correspondance achèvera de grandir cette curieuse et sympathique figure de soldat. Ce grand fol, coureur d'aventures, casse-cou, général de division à 29 ans, beau cavalier, grisé de succès, choyé par les femmes, écrit à sa vieille mère, restée au pays, des lettres d'une tendresse et d'une simplicité exquises. Chef d'armée, il se révèle d'une autorité raisonnée, qui attire le respect ; il se montre administrateur prudent, soucieux du bonheur de ses soldats, révolté contre les exactions des fournisseurs. Sans

doute, il est juste de ne pas oublier que Léopold Berthier, son chef d'état-major, est derrière lui. Il eut au moins la sagesse de l'écouter et de se plier aux traditions d'ordre et de discipline que lui apportait cet officier de l'ancienne monarchie. Tel il apparaît au seuil de cette publication. La suite achèvera de le grandir, en révélant son véritable rôle dans l'affaire du duc d'Enghien et au cours des années troubles, de 1812 à 1815. Notre plaisir a été très vif à découvrir un Murat qui nous était à peu près inconnu. Qu'il me soit permis de regretter qu'on ait omis de faire figurer, parmi les Lettres de jeunesse, la fameuse lettre de démission de la garde constitutionnelle que Murat adressait le 6 mars 1792 aux Citoyens administrateurs du Directoire à Cahors. Je n'ignore pas qu'il faut la considérer comme un péché de jeunesse, un fort vilain péché même, mais qui était dans l'air du temps. Cette lettre a déjà été rendue publique ; elle est bien connue. Murat a largement fait pour la racheter. Et en n'omettant rien de ce qui appartient à Murat, erreurs et belles actions, on n'eût fait que suivre le conseil du fidèle Agar, comte de Mosbourg : « Dire toute la vérité. »

Le livre de M. Ed. Gachot, **le Siège de Gênes** (1800), appartient à la même époque. Il raconte l'épisode le plus glorieux de la carrière de Masséna. Marbot, Thiébault, qui se trouvaient aux côtés de Masséna dans Gênes assiégée, Napoléon lui-même ont écrit sur ce siège, le plus terrible peut-être qu'une poignée de héros ait eu à soutenir. La relation de M. Gachot, qui s'est fait une spécialité des campagnes en Italie, sous le Directoire et le Consulat, est avant tout l'histoire détaillée des opérations militaires, qui illustrèrent les crêtes de l'Apennin avant le blocus, de celles qui marquèrent la période de siège proprement dit, enfin des tentatives obstinées de Suchet, coupé de Masséna, pour rejoindre ce dernier, puis définitivement rejeté derrière la ligne du Var, jusqu'au moment où Bonaparte accouru, releva la fortune de la France dans la plaine de Marengo. M. Gachot suit, heure par heure, les péripéties de cette lutte tragique. Sans doute a-t-il voulu garder à son récit la concision sèche d'un rapport militaire. On pourra trouver qu'il manque à ses tableaux d'épouvante un peu de la couleur et de l'éclat que le soleil de la Riviera devait jeter sur le charnier gênois, au mois de mai 1800. Au moins l'auteur ne pourra-t-il être soupçonné d'avoir donné des couleurs trop violentes à sa relation. Pour retracer de tels tableaux de misère et d'héroïsme, la vérité nue est plus éloquente. La veille de la capitulation, 130 soldats mouraient de faim ; sur une population civile de 50.000 habitants, 525 décès le même jour. Il faut lire ces procès-verbaux mortuaires pour comprendre à quel point d'autres sièges plus fameux, celui de Paris par exemple, dont la population a tiré un excès d'orgueil, et celui de Port-Arthur, où le vainqueur

trouva des ressources de toute sorte, restent en arrière d'un pareil héroïsme. L'honneur en revient à Masséna, « lion doublé d'un renard », qui enflamma vraiment l'âme de ses soldats et du peuple gênois. De ce rude plébéien, Napoléon a fait ce magnifique éloge : « Eminemment noble et brillant au milieu du feu et du désordre des batailles, le bruit du canon lui éclaircissait les idées, lui donnait de l'esprit, de la pénétration et de la gaieté. » Cependant, Masséna eut une défaillance lorsque tout fut fini. A peine la capitulation signée, il s'éloignait seul, abandonnant ses troupes. Sa fermeté était-elle à bout; s'est-il senti faiblir lorsqu'il n'eut plus à se roidir contre le destin, en payant d'exemple? Nul ne le sait. Napoléon, qui a déploré cette conduite, disait : « Ses motifs sont encore inconnus. » Il est dommage que M. Ed. Gachot n'ait pas tenté d'expliquer cette attitude, suprême, ce dernier geste de Masséna s'éloignant seul de la cité héroïque sans tourner la tête.

§

M. Jaurès a écrit, dans la collection de l'*Histoire socialiste*, un gros volume sur **la Guerre Franco-Allemande de 1870-71**. J'ai ouvert ce volume avec impatience. Je ne m'attendais pas à une œuvre de dénigrement ou de passion. J'espérais cependant voir M. Jaurès intervenir à la manière d'un justicier populaire, distribuant une justice brutale, de cela mais salutaire. Ma déception a été complète. Il n'y a rien dans ce formidable ouvrage. La modération avec laquelle M. Jaurès s'est attaché à le rédiger permettrait de le placer entre les mains des enfants de l'école. C'est dommage; car il y a des vérités qui restent à dire et qu'il faudra que quelqu'un dise; il manquera peut-être à celui-là le beau talent de M. Jaurès. A la vérité, M. Jaurès n'a pas eu dessein d'écrire l'histoire de la guerre franco-allemande. Il y a erreur sur le titre de son ouvrage. C'est à peine s'il consent une quinzaine de pages à l'ensemble des opérations militaires. Par contre, il en écrit plus de deux cents sur les causes qui ont amené le conflit : c'est un discours sur les origines de la guerre de 1870. M. Jaurès remonte aux traités de 1815, puis, descendant degré par degré l'échelle de l'Histoire, non sans s'arrêter à chaque échelon pour lancer les éclairs habituels de son éloquence, il cite longuement E. Quinet, dégonfle les théories politiques de Thiers, de J. Favre, de Gambetta, d'E. Ollivier. Sur ce dernier, il écrit des pages d'une belle compréhension et d'une haute impartialité. Il suit, à travers les cerveaux des hommes d'Etat du second Empire, l'histoire de la formation de l'unité allemande. Il reproche à ces hommes d'Etat, surtout aux membres de l'opposition, d'avoir eu peur de la réalisation de cette unité. Il leur fallait au contraire la désirer, l'appeler de leurs vœux, la favoriser de toutes

manières, hâter sa venue, pour vivre à ses côtés sans la redouter, l'accepter enfin comme le terme d'une évolution historique nécessaire... au développement du socialisme. Seule la réalisation de l'unité allemande était capable de préparer l'avènement de la démocratie d'outre-Rhin. Il y a une part de vérité dans cela, et une large part d'illusions. M. Jaurès a traité à fond l'incident de la candidature Hohenzollern. Là où certaines obscurités planent encore, il a su, par des vues intuitives remarquables, suppléer à l'insuffisance des documents. Son jugement sur M. de Gramont mérite de rester. Il oublie cependant d'indiquer ce qui fut, peut-on dire avec certitude, le mobile secret de la conduite du duc. Les hommes, dépouillés de scrupules, ne sont plus guidés, disait récemment un mordant moraliste, que par leurs sensations ou par leurs intérêts financiers. Voici un extrait de la *Gazette de Cologne*, reproduit dans *l'Indépendance de la Moselle* du 18 octobre 1870, et cité par Dauban, qui mérite de ne pas être oublié par l'historien des origines de la guerre de 1870 :

Quand arriva à Paris le 16 juillet la renonciation du Prince de Hohenzollern à la candidature du trône d'Espagne, le duc de Gramont était fortement engagé à la baisse. L'arrangement de l'affaire pour lequel, ainsi qu'il l'a reconnu plus tard, il y avait moyen (sic) eût occasionné au ministre des pertes énormes...

M. Dauban, qui cite cet extrait du journal allemand, s'indigne avec vertu. Nous avons fait du chemin depuis M. Dauban. Personne n'ignore plus le rôle que joue la *Bourse* dans les conflits internationaux.

Dans un dernier chapitre, intitulé : *les causes de la Défaite; l'avenir*, M. Jaurès est déplorablement court. Il glisse sur son sujet comme sur une pente savonnée. Il entrevoit le salut dans le socialisme international. Je le verrai plutôt dans la culture internationale. Mais c'est par là que l'esprit finit. Cette culture universelle ne peut être que le couronnement de la culture nationale.

§

Après les ouvrages de C. Rousset, de Chassin et Hennet, de Chuquet sur les Volontaires de la Révolution, M. Eug. Deprez, archiviste du Pas-de-Calais, dans un fort volume, **les Volontaires nationaux (1791-93)**, publié sous la direction de la *Section historique de l'armée*, affirme que la tâche de ses devanciers est à refaire à peu près en entier. Il distingue, en effet, avec raison, dans l'histoire des bataillons de volontaires, deux périodes distinctes : l'une qui correspond à l'histoire locale de ces bataillons, l'autre commençant au moment où ces bataillons entrent dans la composition des armées, réunies aux frontières. Les bataillons ont eu, avant leur départ pour

les armées, une existence « individuelle et locale », dans les pays d'origine où « ils s'organisèrent, s'exercèrent et firent leurs premiers pas ». C'est cette période que M. E. Deprez s'est attaché à reconstituer. Or, une telle histoire est en dépôt dans les archives communales et départementales. Il reste à l'exhumer de cette poussière d'archives. A cette fin, le ministre de la Guerre prescrivait en 1907 que, dans chaque garnison, des officiers seraient chargés de dépouiller ces archives et d'y relever tous documents relatifs aux volontaires nationaux. Pour qu'un pareil travail, exécuté en tous les coins du pays, fût fructueux, il était indispensable de l'entreprendre en suivant une méthode unique, avec des matériaux en rapport. C'est cette méthode et ces matériaux que M. E. Deprez s'est préoccupé d'indiquer et de réunir. Les travailleurs peuvent maintenant poursuivre leur tâche séparément : le travail des fondations est achevé. Pour ce travail de bases, accompli avec une rare conscience, M. E. Deprez a : 1° donné un résumé historique de toutes les décisions des Assemblées sur la formation et l'organisation des bataillons départementaux ; 2° procédé à une analyse générale des Archives communales et départementales, avec l'indication des registres qui doivent être les sources de l'histoire des bataillons ; 3° publié les textes in-extenso des lois, décrets, proclamations des Assemblées Constituante, Législative et de la Convention, relatifs aux volontaires, ainsi que les règlements, instructions et circulaires du ministre de la Guerre sur le même objet ; 4° donné d'après le *Registre du mouvement des troupes de 1790 à 1793*, conservé aux Archives de la Guerre, l'emplacement des bataillons de volontaires, par département, avec leur nombre, la date de formation et leur affectation dans la suite.

Une bibliographie très complète des ouvrages et des monographies locales écrits sur les volontaires termine ce volume. Tel est ce magnifique instrument de travail ; il ne s'agit pas, on le voit, d'un ouvrage de curiosité littéraire ou historique, mais d'un outil perfectionné, mis au point, absolument indispensable pour les études sur l'œuvre militaire de la Révolution.

§

Dupleix est une des figures les plus attachantes de l'ancienne France. Homme de caractère, dans toute l'acception du mot, né avec du génie, les moyens lui firent défaut pour le mettre en œuvre. Marqué pour devenir un fondateur d'empire, trahi par son destin, il ne réussit qu'à créer des comptoirs. Cependant son action fut si puissante que, malgré toutes les défaillances et les trahisons accumulées, il subsiste encore quelque chose de son œuvre : nos établissements actuels de l'Inde. Pour qui a respiré le parfum de cette terre magique de l'Inde, la ruine d'un tel rêve est triste à pleurer... M. le marquis

de Nazelle, arrière-petit-neveu de Dupleix, a utilisé des archives de famille pour nous raconter avec quelque détail un épisode célèbre de la vie de son grand-oncle : **Dupleix et la Défense de Pondichéry**. Je souhaite que M. de Nazelle s'attache — comme il se le propose d'ailleurs — à nous faire mieux connaître, dans un prochain ouvrage, d'autres épisodes de cette existence débordante d'activité.

Memento. — Sous le titre symbolique d'*Honneur militaire* (Plon), un anonyme a tracé, en touches légères, l'histoire d'une famille de soldats. C'est une simple esquisse, un pastel délicat, où ne s'accusent que les lumières. Aucune ombre au tableau. Et cela en fait une petite fresque lumineuse, un tableautin pieux, un *tondo* florentin... qui n'est qu'une image épurée de la vie véritable. — Je signale *Armée, Marine, Colonies* (Chapelot) du capitaine Sorb et les *Lettres sur l'Algérie* (Plon), du général Donop. Ce dernier estime qu'il n'y a plus assez de troupes en Algérie ; le capitaine Sorb pense qu'il y en a encore beaucoup trop. Ces militaires devraient bien se mettre d'accord. J'espère trouver l'occasion de parler plus longuement de l'ouvrage du capitaine Sorb. — La *Revue militaire générale* (juin) publie un travail remarquable sur Tsushima, par le capitaine Laur. — *Revue d'Histoire* (août) : Les milices provinciales sous Louvois et Barbezieux. La campagne de 1794 entre Rhin et Moselle. Les services de l'arrière à la Grande Armée. — *Journal des sciences militaires* (15 août) : A. Chuquet. Dagobert écrivain militaire. La campagne de Styrie en 1809. — (1er sept.). L.-C. Grouard : Critique stratégique de la guerre franco-allemande. Dr Champeaux : L'histoire naturelle de la discipline, etc. — *Revue militaire des armées étrangères* (août). La guerre russo-japonaise. L'armée japonaise en 1908, etc.

JEAN NOREL.

LES REVUES

La Rénovation Esthétique : prophétie désolante de Tao-Tao. — *Le Feu :* ce que représente le vieil empereur François-Joseph. — *La Revue critique :* devinettes et prière des enfants au pays basque. — *Le Beffroi :* un poème de M. Jules Leroux. — *Vers et Prose :* une ballade de M. Paul Fort. — Memento.

Le XIXe siècle a connu, dans la personne de feu Alexandre Weill — un homme infiniment original, intelligent et fort bon lettré, — le dernier prophète juif. Peut-être conterai-je quelque part comme je l'entendis, en plein jour, boulevard des Italiens, maudire un très galant homme qui, né dans la religion de Moïse, n'y avait pas élevé ses trois fils.

Quelques prophéties d'Alexandre Weill se sont réalisées. D'autres, la plupart, sont à si longue échéance que les plus tenaces d'entre nous ne seront plus là pour les vérifier ; et quelques-unes enfin sont si enveloppées de symbole que leur auteur ressuscitant leur donnerait peut-être un sens nouveau.

Notre jeune siècle compte un prophète qui écrit sous un pseudo-

nyme chinois : Tao-Tao, dans le style d'un Louis Veuillot. Vous lirez cela, s'il vous convient, en tête de **la Rénovation Esthétique** (septembre). L'auteur doit regarder le monde à travers un lorgnon aux verres fumés. Et pourtant, il pourrait ne pas se tromper tout à fait. Je souhaite qu'il en aille mieux de notre pays et que la plume de Tao-Tao se soit trempée d'erreur. Elle ne prévoit pas moins que *l'Agonie française :*

La France, d'un pas allègre, marche vers la guerre. Guerre civile, guerre étrangère, nous aurons les deux. L'une entraînera l'autre. La seule question est de savoir si la Révolution sociale amènera l'invasion, ou si l'invasion provoquera la Commune, comme en 1870. Eh bien ! je commence à croire que nous débuterons par la guerre civile. L'organisation puissante des Syndicats, la discipline dont ils font preuve, l'action directe, le sabotage, la diminution systématique du travail, toutes ces mesures qui tendent à la grève générale, sont des préparations à la guerre civile. Le jour où la grève sera partout, la Révolution sera faite. Vous représentez-vous Paris sans pain, sans lumière et sans eau? Supposez que le soir où les ouvriers électriciens chômeront, les ouvriers gaziers fassent de même : les apaches entreront chez vous, et Dieu sait s'ils sont nombreux, les apaches! Hâtez-vous donc d'acheter des revolvers.

Au moment où éclatera la grève générale, il est probable que l'Allemagne éprouvera le besoin de venir ici rétablir l'ordre. C'est un droit reconnu pour les pays limitrophes. Nous n'avons pas fait autre chose au Maroc. Quant aux officiers assassinés par le peuple souverain, à coups de brique sur la tête, on leur fichera, quand ils seront morts, la Légion d'honneur. Cela fait toujours plaisir.

Draveil et Villeneuve-Saint-Georges! Les événements déjà se précipitent. De la boue et du sang! Voilà la fin de la France. Les conservateurs ne doivent pas désespérer : ils n'ont qu'à se croiser les bras et attendre. Peut-être, dans nos champs envahis, surgira-t-il quelque Rédempteur et, comme après toutes les grandes secousses, un Napoléon providentiel. *Ave, Cesar, morituri te salutant !*

Un Napoléon, — serait-il providentiel ou même davantage, — ce n'est pas un remède. C'est une calamité.

§

S'il est aujourd'hui un empereur impressionnant, quoi que certaines personnes puissent penser de Guillaume II, outre lui-même, cet empereur est François-Joseph d'Autriche. Il a été sanguinaire et fêtard en sa jeunesse. Ses armées ont été battues. Une fatalité tragique a décimé sa famille, depuis la fusillade de Queretaro, et semble l'épargner pour l'enfermer, avant la mort, dans un suaire de souvenirs horribles. Il mérite affreusement d'être appelé *Un empereur du Repentir et de la Douleur*, ainsi que le nomme M. Emile Sicard dans un très émouvant article que publie **le Feu** (1er septembre).

Comme la fuite a été la grande faiblesse d'Elisabeth d'Autriche, la présence continue dans son deuil est la force courageuse de François-Joseph.

Il reste à son poste de douleur ; il n'a pas la villa de Corfou ensevelie sous des roses et parquetée des marbres de l'Hellade ; il n'a pas surtout l'imagination exaltée qui permettait à son épouse de s'oublier simplement, ainsi qu'une simple femme, dans l'ivresse des livres, du soleil et des fleurs.

Il reste, il ne s'étourdit pas ; il se crucifie sur une émotion qui ne veut pas changer de ciel ; il se meut dans son deuil sanglant avec exactitude. Il est même le prisonnier de la déférence ; on ne dira qu'après sa mort comment a fini l'archiduc Rodolphe au pavillon de chasse de Mayerling, près de Heiligenkreuz : s'il s'est suicidé après avoir abattu la baronne Vetczera qu'il ne pouvait épouser ou si un revolver d'honneur a interrompu son idéalisme.

Il convient de noter quelques aspects de cet empereur rivé à un sol tragique en des circonstances adéquates aux sentiments de cette étude. Le cérémonial peut comporter en sa forme des attitudes qui sont bien les servantes de nos pensées.

On peut regretter ce « revolver d'honneur » que M. Sicard remplacera facilement par une expression plus digne de cette page heureuse. Comme, ci-dessous, on pensera qu'il exagère un peu en voyant dans le vieux monarque « un autre Christ », lorsqu'il lave les pieds propres des pauvres qu'on lui amène chaque jeudi saint à la Hofburg. Mais un sentiment très noble a dicté ces lignes :

Les fêtes du dernier Jubilé ne sont-elles pas le chœur des attendrissements accourus pour parer une solennelle agonie ? Son cœur l'a emporté sur son obligation impériale. Il a pleuré devant les milliers d'enfants venant encombrer de bonheur innocent son souvenir rouge allant comme un fleuve entre la haie des tombes de sa famille.

C'est au château de Schœnbrunn. Cette petite multitude blanche, il ne la verra pas grandir et ce ne sera pas sa branche directe qui la guidera. Il y a là une mélancolie de chef de race qui, jointe à celle d'un père songeant à son fils qui n'est plus, donne le puissant ensemble d'une terre dévastée qui s'éparpille dans le sang. Les larmes de François-Joseph n'ensemencent que sa propre détresse et c'est en quoi elles sont souverainement religieuses. Les larmes d'Elisabeth de Bavière firent mûrir du moins le repentir de l'époux.

Le jeudi-saint au palais de Burg est encore une parade qui trouve ici quelque concordance psychologique.

L'homme qui lave les pieds aux douze pauvres est bien un autre Christ. Le cadre de cette Cène, où l'Impératrice ne paraît plus avec ses pages, est majestueux. Mais quel air de réception non achevée garde, par une femme absente, cette cérémonie !

Ainsi tout semble se presser auprès de François-Joseph pour broyer plus intensément son âme qui palpite à tous les mouvements endoloris de son existence. Et l'on se demande si la douleur poussée à un degré de pareille excessivité n'est point la morphine qui soutient ce vieillard dont l'accablement n'a pas trahi la jeunesse militaire de la taille.

§

La Revue critique (25 août) contient une étude de M. Pierre Lande, qui est fort intéressante, sur *la Veillée au pays basque*. Voici, tel qu'il le rapporte, un jeu d'enfants sages :

L'un chante : « Kukuruku ! — Qu'as-tu, coq ? » répond un autre sur le même ton aigu. Et le dialogue continue :

— Qui te l'a fait ? — Mal à la tête !
— Où est le renard ? — Le renard !
— Où est le fourré ? — Sous le fourré !
— Où est le feu ? — Le feu l'a brûlé !
— Où est l'eau ? — L'eau l'a noyé !
— Où est le bœuf ? — Le bœuf l'a bue !
— Où est le maïs ? — A semer le maïs !
— Pourquoi les poules ? — Dans le gésier des poules !
— Pourquoi les prêtres ? — Pour les prêtres !
— Pourquoi la messe ? — Pour dire la messe !

Et tous les enfants de crier en chœur : « Pour sauver le monde entier ! »

Quand les petits ont bien joué (écoutant aussi les histoires des vieux qui égrènent le maïs), ils s'en vont au lit. Auparavant, ils auront dit cette prière qui ressemble beaucoup à un poème de M. Francis Jammes :

Je me couche avec le bon Dieu, avec le bon Dieu je me lève ; le bon Dieu devant moi, la sainte Vierge à mon côté, pour que le méchant péché ne prenne pas sur moi empire, ni dans le sommeil, ni dans le rêve, ni dans le manger, ni dans le boire, ni dans le travail, ni dans le repos. Si mon trépas vient cette nuit, envoyez-moi l'ange Gabriel pour guider droit mon âme vers vos mains.

J'ai le bon Dieu pour père, la sainte Vierge pour mère, Mgr saint Jean pour parrain, Mgr saint Pierre pour cousin. A ces quatre amis, celui qui recommande son âme dormira facilement.

Monseigneur saint Pierre, bon Monsieur, portier du ciel, vous bénissez mon lit. Eloigne-toi, méchant Satan, le bon Dieu est avec moi ; moi avec le bon Dieu. Santé et paix ! et après être mort, paradis !

Ainsi soit-il.

Alors tous les enfants montent dans les chambres en prenant l'eau bénite sur l'escalier.

§

M. Jules Leroux publie dans **le Beffroi** (juillet-août) ces vers élégiaques d'une harmonie délicieuse :

LASSITUDE

A peine si mon cœur fait un lent bruit de rame
Lorsque, le soir venu, comme en un golfe calme,
Mon âme doucement aborde dans ton âme.
Oui, tu sais qu'elle est faible et tendrement aimante,

Qu'il suffit, pour chasser le souci qui me hante,
Pour effacer le pli de mon front douloureux,
Que ta lèvre amoureuse ait frôlé mes cheveux.
Je suis comme un enfant qu'un mot dur désespère,
Qui se veut câliné par une main légère
Avec des airs lointains d'aïeule qui chantonne,
Et qui s'endort, lassé d'un roulis monotone,
Rêvant à la fraîcheur de la prochaine aurore
Alors que dans ses yeux, des pleurs tremblent encore.
Oh ! je voudrais m'anéantir en ta douceur !
Être à jamais captif de ton geste berceur,
Me plonger dans tes yeux, plus purs qu'un lac des bois,
Reposer sur ton sein comme un enfant sans voix;
Et ne connaître enfin des hommes et des choses,
Du flot tumulteux des effets et des causes,
Que ton parfum de femme et le bruit de ton cœur,
Et m'endormir, m'anéantir en ta douceur.

§

D'une série de nouvelles ballades françaises où M. Paul Fort chante *Senlis*, *Gonesse* et *Boissy* d'entre les villes, les bourgs et la campagne douce de notre Ile-de-France (**Vers et Prose**, juin-juillet-août), — nous copions ce poème, où l'on retrouvera la très admirable fantaisie de l'auteur lyrique de *Coxcomb :*

LA NOCE A GONESSE

On sonne sur Gonesse la fête patronale. Tout justement le fils du Maire se marie avec une fillette ni trop bien ni trop mal. Je ne la connais pas, je la suppose ainsi.

O noces où seraient invités les rois mages, Cadet-Roussel, ses trois demoiselles, Madame Angot, sa fille volage, M. Thiers et le père Bugeaud !

Gens de la noce, gens de Gonesse, gens légendaires, vite à la messe.

On vient vous écouter, carillon des quatre cloches ! Voici le grand Chicart, Mogador et Clodoche, voici l'abbé Bridaine et Fanfan-la-Tulipe, les pompiers de Nanterre et Bacchus éventant d'une grappe Roger-Bontemps.

Dagobert, saint Eloi suivent sans grand arroi, l'un traîne son âne et l'autre son bleu manteau de roi, précédant M. de Voltaire et Paul de Kock, M. Mme Denis aux bras de Pourceaugnac, Pandore et Choufleuri, Pierre Dupont, Offenbach, le grand Pan et le Diable, et trente pages qui portent des hanaps bouillonnant de gai vin d'Argenteuil.

Gens pleins d'orgueil, gens de la noce (qui m'inviterait ?) vite en carrosse.

On sonne sur Gonesse la fête patronale et justement le fils du Maire se marie avec une demoiselle très bien, de la campagne... On me l'a dit. J'y crois. — Mais pourquoi tout ceci ?

§

Memento. — *Vers et Prose :* « Autour de la tragédie », par M. Jean Moréas.

Des vers de MM. Vielé-Griffin, Merrill, Saint-Paul, Cottinet, Vanderpyljl. « Poses », d'excellentes pages de MM. Legrand-Charlier. — La fin du roman délicat de M. Paul Leclercq : *Les Aventures de Bécot et de Falourdin.* — Un article de M. G. Apollinaire sur le poète André Salmon.

La Revue hebdomadaire (5 septembre) publie des lettres inédites échangées par Elisa Napoléon (la Bacciochi) et le comte de Ségur.

La Revue de Paris (1er septembre). Les chemins de fer de l'Etat en Prusse, par M. Pierre Comert. — « Les beaux jours », poèmes de M. J. Chenevière.

La Revue (1er septembre) : Le journalisme en Perse, par Mme Marylie Markovich. « Poésies », de M. Alfred Drouin. « Les savants et la Philosophie », article de M. E. Faguet, à propos du livre de M. Gaston Rageot. — Je ne résiste pas au plaisir de signaler cette phrase, qui est de M. Pierre Piobb, dans une étude qu'il consacre à « l'Etat actuel de la navigation aérienne » : « *La conquête de l'atmosphère ne peut se faire que par deux procédés : celui du plus léger ou du plus lourd que l'air.* »

Le Correspondant (25 août) : « La genèse de Jocelyn », par M. Ch. Maréchal.

La Grande Revue (25 août) continue la publication d'extraits des carnets de P.-J. Proudhon.

Revue bleue (5 septembre) : « Le propre du temps. La recherche des formes allégoriques », par M. Péladan.

La Revue des Lettres et des Arts (1er septembre) publie des poèmes de MM. Vielé-Griffin et Guy Lavaud.

La Nouvelle Revue (1er septembre) : « Les ligues sociales d'acheteurs », par M. Louis Jadot.

Poesia (août) reproduit une bonne partie du courrier que reçoit son directeur, M. Marinetti, à propos de ses ouvrages récemment parus en librairie. Et cela sera continué au prochain numéro. Au moins, le fascicule d'août contient-il un très beau poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus : « Discours pour une vierge. »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Stendhal auteur dramatique (*Le Temps*, 2 septembre).

Voici encore un article sur Stendhal. Mais celui-ci n'est pas mauvais. Il est même fort intéressant, venant compléter les renseignements sur le théâtre de Stendhal donnés par M. Stryienski à la suite du *Journal*. M. Adolphe Brisson, donc, est allé compulser les manuscrits de la bibliothèque de Grenoble. Il en a rapporté des inédits valables et les a fait ressortir par un commentaire utile, donné au **Temps**.

C'est en 1801 que, fixé à Paris pour quelques années, Stendhal commença son *Journal*, qui est, pour une bonne part, le journal de ses études dramatiques. Il se croyait destiné à devenir un nouveau Molière, noble illusion qui le nourrit pendant douze ans et plus long-

temps encore, peut-être. Le théâtre, dès 1801, est la grande affaire de sa vie et l'art dramatique l'objet de ses constantes méditations : « J'ai réfléchi profondément sur cet art », écrit-il avec un sérieux qu'il n'aura plus en son âge mûr. Il considérait aussi le théâtre au point de vue pratique : « Il faut que je sois parvenu au comble de l'insouciance pour ne pas composer tout de suite *les Deux Hommes*. Je manque de tout. La pièce achevée, j'aurai tout en abondance... Société, richesse, gloire, rien ne me manquera. » Donc, gloire et fortune, voilà ce que le théâtre va lui rapporter. Il travailla aux *Deux Hommes* pendant quatre ans, se découragea et passa à une autre pièce appelée *Letellier*, et nous sommes en 1805. Le temps passe et en 1811 on lit dans *le Journal :* « Je suis blasé sur Paris. Une seule chose me ferait plaisir : travailler à *Letellier*, et je n'ai pas l'espèce de loisir qu'il faudrait pour cela. » Enfin, le 16 février 1813 : « Je recommence à travailler sérieusement à *Letellier*. » *Le Journal* s'arrête là, et il ne sera plus question de *Letellier* dans la vie de Stendhal.

« Que devint, se demande M. Brisson, cette œuvre si longtemps, si vainement caressée ? Quelle était-elle ? Jusqu'à quel point fut-elle poussée ?... Et si cet auteur laborieux, tenace, ne réussit pas à produire une comédie viable, quelle est la raison de son impuissance, comment l'explique-t-il ?... » M. Brisson a cherché la réponse à ces questions et à quelques autres dans les soixante-dix liasses de la bibliothèque de Grenoble. Il a cherché dans ces manuscrits tout ce qui se rapporte aux essais dramatiques de Stendhal, et voici ce qu'il a pu tirer d'un amas énorme de notes et d'ébauches :

Le manuscrit est là, sous mes yeux ; un copieux volume barbouillé, raturé, bourré de notes marginales, de renvois, de béquets, griffé de traits de plume rageurs, et aussi (c'est ce qui en fait le prix) rempli de réflexions que la tâche entreprise arrache à Stendhal, et des confidences qu'il s'adresse à soi-même dans le silence du cabinet. Ses enivrements, ses déceptions, ses doutes, ses fièvres passagères, ses abattements, la tension de sa volonté vers un but qui s'éloigne : tout cela déborde pêle-mêle de ces pages. Et c'est assez émouvant. On a réellement la sensation de vivre avec l'écrivain, de partager ses joies et ses peines : s'il semble encore par endroits affecté et contraint, c'est que la « pose » lui était si naturelle qu'il « posait » toujours un peu, alors même qu'il se trouvait seul, loin de la galerie... Mais dans la mesure où il peut l'être, il est sincère. Rien de plus divertissant que de suivre, pas à pas, les mouvements compliqués de son esprit. Et d'abord, il procède avec méthode ; avant de bâtir l'édifice, il en assure les fondements ; il dépose sur le sol les blocs de quelques vérités générales :

« Le poème dramatique doit être comme une voûte ; qu'on n'en puisse ôter une pierre sans que tout croule à l'instant » (25 floréal).

« Ce qui rend la tragédie plus aisée à un jeune écrivain que la comédie, c'est que les manques de mesures sont moins aperçus dans la première que dans la deuxième : et aperçus ils sont tolérés plus facilement. »

« Comme dans les tragédies il ne faut qu'une action, dans la comédie il ne faut qu'un caractère. »

Il ne se dissimule pas les difficultés qui le menacent. Il les mesure ; il les affrontera courageusement. Auparavant, il s'attache à bien éclairer la voie où il s'engage, à préciser son projet.

« J'ai besoin de gloire. J'ai besoin de gloire. Je dois donc exécuter l'ouvrage qui m'en donnera le plus, pour dix ans. Cet ouvrage est une comédie de caractère (car Molière et Corneille hors de compte, nous avons trois bons tragiques et un seul bon comique), cette comédie ce sera *les Deux hommes*. Mais *age quod agis*, je dois donc m'y appliquer uniquement jusqu'à ce qu'elle soit finie. La meilleure manière de m'y appliquer, c'est de remonter aux grands principes. »

Les grands principes, il les puise dans l'examen des classiques et particulièrement de Molière. Il s'en inspire pour établir sa régie de travail, son programme :

« Quand je voudrai ridiculiser quelque chose par une comédie, construire d'abord le canevas de ce que je voudrais faire dire et faire à mes personnages aimables ou ridicules. Chercher ensuite les circonstances les plus propres à rendre les uns les plus aimables, les autres les plus ridicules possible. Tout doit être subordonné au personnage principal et dans ce personnage à sa passion dominante. Je dois commencer par choisir et sublimer ce caractère central ; ensuite choisir les caractères les plus propres à le faire ressortir. Enfin chercher les circonstances de l'action. Puis écrire les scènes... Et corriger *e tutti o fatto*. »

« Qui ne méprise pas souverainement les sifflets doit renoncer au théâtre ; j'ai devant moi pour me soutenir l'exemple sublime de *Tartufe*, où Molière a bien osé mettre les propres paroles du Christ : « O ciel, pardonne-lui comme je lui pardonne », et c'est la plus belle comédie qui existe et son plus beau titre à la renommée.

« Tracer mes caractères avec la plus grande hardiesse ; les faire parler de la manière la plus vigoureuse (en conformité avec leur condition s'entend) ; ce n'est qu'ainsi, en méprisant les avis de tous les esprits vulgaires, que j'atteindrai au maximum de force et d'intérêt ; quitte après tout pour faire imprimer mes pièces si on ne veut pas les jouer. »

Que de précautions préliminaires ! Elles évoquent celles d'Oronte : « Sonnet, c'est un sonnet ! » Eh ! oui, Stendhal veut écrire une comédie, mais elle ne s'offre pas à lui sous une forme concrète ; il ne voit pas jaillir du premier coup les personnages ; il ne les obtient que par une série de raisonnements et de déductions. (Peut-être ceci marque-t-il les infirmités, les lacunes de son tempérament en tant qu'auteur dramatique.) Il tâtonne, il bat les buissons, il tire des coups de fusil pour faire lever le gibier, c'est-à-dire l'idée mère de sa pièce.

« La vraie comédie d'un peuple républicain serait celle où l'on se moquerait sans cesse des mœurs, des rois, et des courtisans des peuples non républicains. Le *Cid* me plaisait plus en l'an VII qu'en l'an XI, parce que, élevé dans une famille pleine de l'honneur monarchique, je n'étais que bon sujet d'un monarque, aujourd'hui, je suis beaucoup plus citoyen que sujet, et je dois tendre à devenir sans cesse meilleur citoyen. »

« Molière est celui de tous les philosophes qui a le mieux vu les défauts

qui s'opposent à l'esprit de société, et il les a combattus par le ridicule. Il faudrait aujourd'hui un poète philosophe qui combattît les défauts qui naissent de l'esprit de société; ce poète trouverait une foule de caractères qui n'étaient point connus du temps de Molière. »

L'embryon, le voilà... Stendhal va mettre aux prises, dans une virulente satire, la philosophie et l'hypocrisie sociales. Mais il réfléchit que l'antithèse n'est pas assez forte, et qu'à la philosophie mieux vaut opposer la religion :

« Montrer que l'éducation peut presque tout sur les hommes, que l'éducation dévote tend à produire des scélérats et presque toujours des hommes faibles. Défendre la philosophie et couvrir de ridicule ceux qui l'attaquent. Tel est le but que je me propose. »

Ayant choisi son sillon, Stendhal s'y enfonce éperdument ; il le creuse avec ivresse, il pousse la charrue d'un bras ferme ; il explique comment et pourquoi ce sujet est admirable :

« Ma comédie durera autant que les hommes seront partagés entre l'éducation dévote et l'éducation philosophique ; longtemps après que celle-ci aura remporté la victoire, on regardera encore ma pièce avec reconnaissance comme un des moyens qui la lui ont assurée. D'après cela, si ma pièce est bonne, et que l'utilité de l'intention en mesure le succès, elle peut espérer dix siècles de durée. »

Des mots ! Des mots ! Ce futur chef-d'œuvre, Stendhal ne se lasse pas d'en parler, mais il ne le commence point. Il tourne tout autour, comme un écureuil en cage. Il perd des semaines et des mois à y rêver. Un matin, il trouve le nom de son philosophe : ce sera « Charles Valbelle » ; et le nom de son faux dévot : ce sera « l'abbé Delmare ». Il se déclare ravi de ce premier résultat. « Je ferai détester et craindre l'éducation dévote par deux moyens : en montrant : 1° la perversité de ses fruits ; 2° le danger d'introduire des précepteurs dans les familles. » Il y a là, chez l'écrivain, comme un retour sur ses souvenirs d'enfance et l'assouvissement d'une ancienne rancune. Relisez les pages autobiographiques d'*Henri Brulard,* le tableau de cette vie provinciale assombrie par l'humeur acariâtre et l'intolérante bigoterie de la tante Séraphine Gagnon, « ce diable femelle dont il n'a jamais su l'âge »... L'abbé Delmare, c'est à la fois la tante Séraphine et son confesseur. Et l'autre héros, celui qui éveille l'estime et la sympathie, ce sera Stendhal lui-même. Il s'attribue naturellement le meilleur rôle.

« Ce qui me donnera beaucoup de facilité pour peindre Charles, c'est qu'en quelque sorte c'est mon portrait que je ferai. Le caractère que je veux imprimer à Charles n'a pas encore été mis à la scène. C'est le premier enchantement d'un jeune homme de vingt ans dont le développement physique a été retardé, comme le conseille Rousseau ; l'enchantement qui saisit cette âme ardente et bonne, à l'aspect du bonheur que tout lui offre, dans ce moment de délire. »

Les caractères arrêtés dans leurs grandes lignes, il faut déterminer le lieu de l'action : « Ma pièce (dit Stendhal avec une charmante naïveté) retraçant le printemps de la vie et rappelant ainsi les spectateurs à leur jeunesse, je veux la placer dans le plus pittoresque des villages qui entourent Paris, et au printemps, jeunesse de la nature, à Auteuil. »... Tout est prêt. Le dramaturge néophyte a suffisamment médité, ratiociné, tergiversé

Il n'a plus qu'à tremper sa plume dans l'encre. Il s'y décide enfin et n'oublie pas de mentionner cet événement considérable.

« Avant toutes choses, il faut inventer une intrigue, quelle qu'elle soit, et guider mon imagination. C'est fait ; je commence à écrire le 5 germinal. »

La pièce exposée en un scénario assez développé eût été une sorte de nouveau *Tartufe*. Stendhal la concevait assez nettement, mais il ne parvint pas à l'exécuter. Sans illusion, il juge ainsi certaines parties de son œuvre. « Mauvais. Nul. Sans gaieté. Cela n'a pas le sens commun. »

Il la mit en vers. Ce fut pire. Alors il l'abandonna pour entreprendre *Letellier*, qui est encore un Tartufe. Il voulait, sous un masque, peindre le critique Geoffroy. Mais bientôt *Letellier* fut abandonné à son tour.

On trouve, dans les cahiers de Stendhal, la trace d'une quinzaine de pièces de théâtre qui l'occupèrent plus ou moins longtemps :

Des drames « à la manière de Shakespeare » : *l'Avènement de Bonaparte*, *la Descente de Quiberon* ; des comédies satiriques : *l'Homme du monde*, *le Faux métromane*, *l'Homme qui craint d'être gouverné*, *les Provinciaux* ; des projets de traduction : *le Philippe II* d'Alfieri, *Macbeth*, *le Marchand de Venise*, un *Hamlet*... Aucun de ses essais n'aboutit. C'est la faillite générale, le naufrage ; le pauvre auteur répugne, par orgueil, à s'avouer vaincu ; il se raccroche à de frêles branches ; mais on le sent désabusé. Il adresse au prince Hamlet ce discours empreint d'une ironie amère et humiliée :

« J'abandonne ce sujet, qui peut fournir une des plus belles tragédies du théâtre français ; mais ce n'est pas pour toujours que je te laisse, ô mon cher Hamlet, du moins je l'espère. Je t'abandonne parce que la situation du cinquième acte est dans *Hypermnestre* et que je ne veux pas débuter par une copie. Je peux y revenir avec un grand succès dans six ans, quand je serai dans mon style ; alors j'enterrerai *Hypermnestre*, ou je tomberai... »

Il n'arriva rien du tout que *le Rouge et le Noir*, *la Chartreuse de Parme* et quelques autres qui nous consolent de l'absence des *Deux Hommes*.

Voilà un beau document pour le « bovarysme » de Stendhal.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Theatre antique de la Nature de Champigny : *Le Roi charmant ou la Chevauchée lointaine*, conte en 2 actes, en vers, de M. L. Michaud d'Humiac (9 août). — Plaisirs de Rouen : Le Petit Café, Le Cirque, Les Folies-Bergère, L'Alhambra, Le Café du Commerce. — Changement de propriétaire.

C'est bien parce qu'il faut un sommaire à ces chroniques que j'écris en tête de celle-ci le titre de la pièce de M. L. Michaud d'Humiac. Ce spectacle remonte déjà loin, en effet, et je n'en ai plus un souvenir très vif. L'histoire d'un jeune prince qui déserte la cour de

son père pour courir de chimériques aventures, et qui, à son retour, vieux et à moitié aveugle, trouve son trône occupé par un usurpateur, et la bergère à laquelle il s'était fiancé, vêtue de deuil, le croyant disparu pour toujours? Oui, c'est bien cela. Un simple conte, d'ailleurs. Au dernier acte, la baguette d'une fée remet tout en ordre. Le prince redevient jeune, la bergère aussi, et tous deux s'épousent, devenus roi et reine. Cela pour nous montrer que

Un peu de folie est le signe
Où l'on reconnaît un grand cœur.

Pourtant, qu'on ne confonde pas
Le noble orgueil des grandes choses
Avec le désir vain et bas
D'obtenir des apothéoses!

Une simple et bonne action
A plus de noblesse profonde
Qu'une grande Expédition
Où l'on veut étonner le Monde.

La fable était jolie, les vers quelquefois agréables, les acteurs à peu près supportables. Mais, je le répète, tout cela est si loin de moi que je n'ose en parler davantage. D'autant plus loin, même, que c'est à Rouen que j'écris cette chronique. A Rouen, moi qui depuis que j'existe n'avais pour ainsi dire jamais quitté Paris! C'est pourtant réel. M. Louis Dumur, que je connais de longue date, allait retrouver là pour quelques jours un vieux Rouennais de ses amis. Il m'a proposé de l'accompagner, et au risque de perdre mon originalité de Parisien invétéré, je me suis laissé faire. Je ne le regrette pas. Le vieux Rouennais est charmant, d'une humeur délicieuse, et grand admirateur de sa ville, il nous en montre les beautés. C'est ainsi que je connais déjà, rue de la République, un petit café bien curieux. On y trouve réunis un phonographe, un piano mécanique, un oiseau artificiel qui chante comme un vrai, et un cinématographe. Les becs de gaz sont agrémentés de fumivores, où un petit équilibriste en carton fait de la barre fixe pendant toute la soirée et le garçon qui sert exhibe une fluxion démesurée. Tout cela fonctionne en même temps, et ne coûte que cinquante centimes, consommation comprise. Avouez qu'il n'y a que la province. Le lendemain, nous sommes allés au Cirque, dans le haut de Rouen, voir le Cinématographe Pathé. Le vieux Rouennais aime beaucoup le cinématographe. C'était un samedi. La salle était pleine. Un public profondément intéressé, jusqu'à se laisser prendre à l'illusion des scènes représentées et à prendre parti dans l'action, comme on voit quelquefois à Paris dans les petits théâtres de quartier. On m'avait beaucoup parlé de l'accent des gens de Rouen. Partis avant la fin

du spectacle, à cause du tramway qui devait nous ramener, j'ai donné nos contre-marques à des sortes de titis qui stationnaient devant la porte. Je ne sais pas si c'est que j'ai fait mal attention, mais je n'ai pas remarqué qu'ils eussent un autre accent qu'ici. Cela n'est pas pour prétendre que l'accent normand n'existe pas à Rouen, car je l'ai observé ailleurs, chez des gens de la classe moyenne. Je crois seulement pouvoir dire qu'il n'y est pas aussi général qu'on me l'avait présenté. Nous sommes allés aussi aux Folies-Bergère de Rouen, sur la rive gauche, dans l'Ile Lacroix. On traverse le pont Corneille, où la statue de l'auteur du *Cid* semble avoir été mise pour montrer le chemin. On prend une petite rue à gauche, où l'on trouve une façade vivement éclairée. C'est là. Les Folies-Bergère de Rouen sont assez différentes des nôtres et l'on pourrait plutôt les rapprocher de certains de nos petits concerts populaires. Sous ce rapport, elles n'ont même rien à leur envier, et je regrette de n'avoir pas, pour vous en donner des extraits, le texte d'une chansonnette qui nous a été débitée : *La Polka des Arpions*. Comme glorification de la malpropreté des pieds, il y a certainement là une trouvaille, presque un chef-d'œuvre. Les couplets étaient détaillés en conséquence par un comique adroit, et, au refrain, toute la salle reprenait en chœur. C'était délicieux. Je m'en voudrais pourtant de ne pas profiter de cette chronique pour nommer le directeur de l'établissement, M. Sylvin (il vaut certes bien son homonyme, le sociétaire de la Comédie), un comédien genre « Germain » très amusant de bonhomie dans un petit vaudeville du vieux modèle, et Mademoiselle Colette d'Or, une chanteuse qui est loin de manquer de talent. Une chose que je regrette, pourtant, aux Folies-Bergère de Rouen, c'est de n'être pas allé voir le petit jardin où se tiennent, paraît-il, les horizontales de l'endroit. M. Dumur a été les regarder, lui, à un entr'acte, et il m'a assuré qu'elles n'étaient pas mal du tout, pour la province ! Tels sont nos derniers plaisirs, hier soir. Ce soir nous devons aller à l'Alhambra, où l'on donne une revue : *La Bonne ouverture, ô gué !!!* dans laquelle défilent toutes les actualités... d'il y a longtemps : Le Rachat de l'Ouest, L'Affaire Lemoine, Madame Le Bargy, Le Scandale des viandes, La Pochette parlementaire, etc. Cela nous rajeunira. Ensuite, si nous avons le temps, nous verrons les monuments, le Musée, les vieux quartiers, etc. Mais aurons-nous le temps? Le Café du Commerce nous prend beaucoup, en effet. Notre cicerone est un habitué. Le gérant vient lui serrer la main chaque fois qu'il arrive. C'est pour lui comme un second domicile. Pourquoi déranger ses habitudes? Nous sommes donc là le matin avant le déjeuner, puis après, jusqu'au dîner, et au retour du spectacle on nous y trouve encore, tranquilles, bougeant à peine, peu bavards. Quand on n'est plus jeune, l'amitié est volontiers silen-

cieuse, et l'on reste très bien des heures ensemble sans se dire un seul mot. Le Café du Commerce est d'ailleurs un endroit fort agréable. Vous savez, — ou vous ne savez pas, — qu'il fait l'angle de la rue de la République et du quai. De la table que nous avons adoptée, nous avons devant nous le port, à notre droite, passé le Transbordeur, la fuite lointaine de la Seine, et à notre gauche la Côte Sainte-Catherine et Bon-Secours. Regarder ce paysage sous le soleil de midi, puis sous la lumière adoucie de la journée, peu à peu enveloppé de brume quand arrive le soir! Mon Dieu! cela vaut peut-être bien les trésors un peu froids des musées et des architectures. A quel point on change aussi d'idées, en voyage, et combien on se ressent vite du changement de lieu et d'atmosphère ! J'ai même oublié, sans songer à m'en plaindre, tout le bluff organisé autour de la prochaine *Furie* de M. Jules Bois et dont il paraît qu'on commence à s'amuser à Paris, d'après ce qu'on m'écrit. Vous me direz que je suis un débutant, et que, par là, malgré moi, j'exagère mes impressions. Mais tenez. La clientèle du Café du Commerce est surtout composée de marchands, de courtiers, de manufacturiers, qui viennent là parler de leurs affaires, négocier des opérations, régler des comptes. Eh ! bien, à force d'être ainsi au milieu d'eux et de les entendre, je crois que je finis par prendre leurs préoccupations. Je suis déjà très au courant des négoces de la région, je m'intéresse aux fluctuations des cours, et je resterais ici trois mois que je finirais peut-être par acheter et revendre quelque chose. Les voyages déformeraient-ils la vieillesse ? C'est à ce point que je me trouve embarrassé pour vous faire mes adieux, et vous annoncer que c'est ici, en attendant que je reprenne, peut-être, ma dernière chronique. Mon langage se ressent de mon séjour, ces mots me gênent, j'en ai perdu l'habitude, ils n'ont plus pour moi aucun sens, et ce que j'ai à dire me semble bien plus clair ainsi : Je me sens un peu fatigué. A mon âge, il n'est que temps que je me repose, si je ne veux pas mourir à la tâche. Je viens donc de céder mon fonds. Mon successeur, M. André Fontainas, prendra possession le 16 octobre. Je lui souhaite de faire d'aussi brillantes affaires et je le recommande à ma clientèle.

J'ajouterai ceci. Une personne pleine de complaisance m'a rapporté quelques opinions sur mes chroniques dramatiques. M. Henri Albert a déclaré qu'elles ne valaient pas un clou et que le premier commis de chez Flammarion en ferait tout autant. M. Van Bever m'a surnommé le « nouvel Herold ». M. Charles-Henry Hirsch a dit qu'il trouvait mon ton « un peu vachard ». M. Gaston Danville a tout de suite reconnu, en me lisant, un vieux monsieur qui n'avait pas l'habitude d'écrire. M. Fagus, « qui a eu l'honneur d'écrire *Ixion* », m'a trouvé grincheux. M. Remy de Gourmont a été d'avis que j'allais m'attirer des histoires, et M. Rachilde que je manquais de méchan-

cité. M. Moréas a trouvé que j'étais « terrible », ce qu'il dit d'ailleurs de tout le monde, paraît-il. Enfin, M. Octave Mirbeau a voulu à toutes forces reconnaître dans mes chroniques un jeune écrivain dont je n'ai pu retenir le nom. Qu'il me soit permis de remercier tous ces messieurs que je n'ai pas l'avantage de connaître.

MAURICE BOISSARD.

LETTRES ITALIENNES

Mario Morasso : *Domus Aurea*, Bocca, Turin. — Bruno Villanova d'Ardenghi : *Il Teatro neo-idealistico*, Sandron, Milan. — Memento.

Le dernier livre de M. Mario Morasso est consacré à la glorification de Venise. Cette ville tant exaltée, qui souvent nous semble exercer sur des esprits enthousiastes la même fascination qu'un feu d'artifice bien composé, bien distribué, bien réglé, exerce sur les yeux, avides d'extraordinaires éclats, a trouvé en M. Morasso un chantre digne de sa renommée. Le livre est en prose, mais il nous apparaît comme un énorme carnet de notes, admirablement ordonnées, comme le premier jet, en prose, d'un grand poème. Il y a là, en vérité, la matière d'un poème, du Poème de Venise. Et M. Morasso nous présente une œuvre dont l'écriture est paradoxale, étant à la fois celle d'un lyrisme dithyrambique, et celle d'une critique précise et géométrique des faits et des choses.

La vision de M. Morasso est d'une très grande justesse. Il a subi et évoque le charme féminin de Venise. La reine de l'Adriatique lui apparaît dans toute sa royauté féminine, avec tous les attributs d'assimilation luxueuse, de très grande souplesse dans le jeu de toutes les nuances, de sa couleur comme de son mouvement, de continuité dans l'illusion qu'elle répand sur les hommes et par quoi elle les retient. Le charme de Venise est féminin. Sa situation géographique et sa raison d'être aquatique même, au point de convergence des deux symboliques colonnes du grand corps européen : le monde grec et le monde italien, peuvent évoquer en nous une image monstrueuse du gouffre féminin. Le charme de Venise est dans sa féminité. Et en dehors de toute métaphore, de toute analogie métaphysique, dans les domaines purs et simples, enfin, de notre psychologie courante, on ne peut nier que l'état d'âme de l'amoureux de Venise, ou simplement du passant que la longue et large renommée attire vers ses lagunes, est identique à celui de tout amoureux sexuel. Le même besoin d'oubli, le même besoin d'abandon de soi-même dans une réalité objective qui endorme nos énergies ordinaires d'action, et en éveille d'autres, extraordinaires de rêve. Enfin, c'est la même transformation dionysiaque, qui raccourcit invraisemblablement les limites

du monde en les tordant sur les courbes d'une femme, ou qui, à Venise, les assouplit le long des canaux, les tourmente en des broderies de marbre, les élance follement sur les flèches de pierre. Le romantisme est le retour de l'esprit littéraire vers les esprits et les formes du Moyen-Age ; Venise perpétue ces esprits et ces formes : elle est toute romantique. Elle garde donc en puissance le rêve dont tous les hommes sentent le besoin impérieux à quelques moments de leur vie, moments comparables à des points d'orgue en musique, où une phrase s'arrête, se prolonge dans l'attente d'une éclosion nouvelle ou d'une conclusion. Bruges possède aussi cette puissance. En Italie même, le XIVe siècle figé à San-Gimignano, ou le XVe au couvent de Saint-Marc, à Florence, ou d'autres siècles ou d'autres âmes perpétués en d'autres villes : à Sienne, à Pise, en Ombrie, dans quelques villages de la campagne romaine, ou, en France, dans Arles la Souveraine, et en mille points ailleurs, possèdent ce « rêve potentiel », mais à Venise il est pour ainsi dire supérieurement concentré, et M. Morasso en expose les raisons.

Ibsen regrettait, en 1870, l'entrée par trop bruyante, à Rome, des Piémontais qui portaient avec eux la promesse de la redoutable et méprisable armée bureaucratique qui compose la vivante horreur des capitales. « Les poètes ont perdu le dernier pays où ils pouvaient rêver. » Et Ibsen n'oubliait pas les nombreux pays où se perpétue une figuration des âges morts, et qui par cela même à l'homme qui vit de rêve, comme la plupart vivent de calculs, offrent l'abstraction immédiate, l'éloignement réel des modes impérieux de l'humanité contemporaine. Ibsen n'oubliait pas l'Ombrie, ni Venise. Mais il fallait à ce colosse le cadre colossal d'un Empire mort, et non la sainte fraîcheur de la verte Ombrie, ni les charmes opulents de Venise la Courtisane. Pour le Scandinave, la vue du gigantesque cadavre romain ne pouvait pas être compensée par l'enveloppante sexualité de Venise. Et il quitta l'Italie. Venise continue d'accueillir les phalanges des quêteurs de rêve, exaltant en eux, par le déploiement savant de ses charmes, toutes les plus petites possibilités de poésies qui sont renfermées dans l'âme même du plus pratique philistin.

M. Morasso n'a pas expliqué ce charme, ou l'a défini autrement. Mais il l'a merveilleusement compris. Je crois que Venise ne peut pas répandre sur un esprit gigantesque le bonheur d'un rêve prolongé. Mais elle lui offre un lieu de repos surhumain, et par ce repos même elle peut décupler ses forces. Lorsqu'elle triomphe sur un esprit, Venise est la souveraine absolue, sa puissance de rêve étant composée non seulement par l'orgueil humain qui est éternisé dans sa construction, par le triomphe humain qu'elle représente comme ville dans son incomparable originalité, mais aussi dans la qualité toute particulière de cet orgueil et de cette puissance. M. Morasso explique : « Chaque peuple

laissa à Venise les ornements de sa plus grande fortune, ses signes de noblesse et de beauté, et l'essence de Venise est constituée par cet héritage immense, fait de luxe, d'art, de cortèges, de fêtes, de solennités, de manières joyeuses et fières, de modes fastueuses et de plaisirs, plus que par l'ensemble de ses vicissitudes politiques internationales, et des actes du gouvernement. » Il parle de Venise comme de « l'écrin du monde ». Tout siècle, dit-il, tout peuple a légué à Venise un joyau de sa plus pure lumière. Nous les retrouvons tous aujourd'hui, nous les retrouverons toujours, dans la ville qui renferme le luxe spirituel de ces siècles de triomphe occidental. En effet, le bénéfice commercial des pieuses et féroces croisades fut d'établir de vastes échanges entre l'Orient et l'Occident : Venise y gagna sa puissance. Et M. Morasso, avec raison, ne voit pas la gloire de Venise dans son histoire et dans sa témérité de conquérante à travers les mers, et de dominatrice de l'Adriatique. Il exalte plutôt l'enjouement de Venise, sa pompe, sa beauté extérieure, ses mœurs, son élégance, sa grâce et son éloquence élégante et gracieuse. M. Morasso a donc compris le grand charme féminin de Venise, le charme réel, plus plus ou moins appréciable, qui durera autant qu'elle demeurera reléguée en quelque sorte aux limites extrêmes du monde contemporain scientifique et industriel, reléguée donc au delà des manifestations citadines d'une civilisation nouvelle, désordonnée, mais certes déjà merveilleusement riche et émouvante.

Domus Aurea célèbre les louanges de cette ville. Dans un chapitre — qui est un hymne — sur la chute du Campanile, le « héros disparu », qui était debout « outre que sur la ville, sur l'histoire même de Venise », s'élève de l'émotion du poète, en des rythmes de profonde élégie. Une grande mélancolie et une ironie aiguë serpentent dans l'étrange dialogue des gondoles, qui voient toute cette arrogante pauvreté spirituelle errante qu'on pourrait décrire dans un volumes intitulé : les Touristes. « Nous ne sommes plus que les restes d'une époque lointaine. Nous sommes devenues étrangères, » dit l'aînée des gondoles. Une semblable mélancolie est dans le chapitre ou l'auteur parle de la Femme et de l'Amour, mais elle est rehaussée par l'exaltation du « type vénitien » et du type classique de la femme vénitienne, qui, selon l'auteur, tout au moins, se rattache « à toutes les impératrices magnifiques, à toutes les irrésistibles charmeuses » qui « toutes ont appartenu aux périodes les plus ferventes, les plus exubérantes et les plus fastueuses des civilisations, à l'apogée des peuples, des nations, de l'histoire ». Puis M. Morasso chante un véritable poème de la dentelle, un poème à peine gâté par quelques discussions, fort intéressantes du reste, sur l'état actuel de cette industrie qui est si près de l'art.

« Venise — déclare M. Morasso — c'est un monde à soi, avec un

style propre à côté du monde commun... Venise, c'est le véritable domaine de l'homme, c'est le monde exclusivement humain, où l'effort humain est le seul pouvoir créateur, et la volonté de l'homme la seule loi ; et la nature se transforme ici dans l'œuvre de ses enfants. »

Il y a dans toute la littérature moderne trois œuvres seulement où l'image de Venise soit comparable en beauté et en profondeur à celle-ci. M. Morasso voit la vivante Venise de fête, comme Mme Valentine de Saint-Point la voit dans le silence et l'immobilité. Avec une hardiesse admirable qui est en même temps une trouvaille de grand poète, elle ne veut évoquer en effet, dans *Un Inceste*, qu'une Venise de nuit, puisque ses protagonistes méprisèrent « le mouvement que le soleil prêterait à la lagune avec ses scintillements, toute l'apparence de vie qu'il imposerait à ces palais en violant leurs portes, les statues et les toiles ensevelies dans leurs mausolées splendides, et en animant les humains allongés dans le sommeil bienheureux ». M. d'Annunzio et M. Barrès complètent cette courte série de quatre écrivains dignes de chanter Venise avec des esprits nouveaux.

§

M. Bruno Villanova d'Ardenghi écrit un volume sur **le Théâtre néo-idéaliste**. Le but en est très noble. L'auteur cherche dans les manifestations théâtrales contemporaines, particulièrement parmi les italiennes, celles qui peuvent répondre à l'espoir d'un théâtre qui ne soit pas la simple exposition de faits et de gestes humains, observés sans un à-priori spirituel, représentés en mouvement scénique sans nulle volonté d'élévation, de spiritualisation, de la vie quotidienne. Le choix des auteurs et la catégorie que l'auteur leur assigne, démontrent sa thèse. M. E. A. Butti est l'exposant du Théâtre d'Idées ; M. Roberto Bracco, du Théâtre de la Pensée ; M. François de Curel, du Théâtre de la Foi ; M. Edouard Schuré, du Théâtre de l'Ame. D'autres figures, parmi lesquelles celle de d'Annunzio, complètent la liste, pêle-mêle, tandis qu'un chapitre est consacré à un critique théâtral et dramaturge italien, M. Edoardo Boutet.

Ce qui caractérise ce livre est le souffle idéaliste qui l'anime tout entier. L'auteur apparaît poussé par une volonté profonde de renouveau, mais seulement dans un sens très précis : celui d'un théâtre où la lutte, entre l'extériorité tourmentée de la vie ordinaire et les aspirations les plus hautes de la vie spirituelle, serait noblement représentée en des œuvres, modernes comme la lutte même, impitoyable, qui les inspirerait.

Depuis quelques années, nous avons affirmé en France ce besoin de renouveau. Malgré les erreurs des impresarii, et la veulerie des écrivains qui en subissent aveuglément les impositions, l'effort vers

la tragédie, de la plus jeune littérature française, ne demeurera point stérile. Il y a quelques talents capables de résister aux organisateurs, et aux engoûments inféconds des épigones entraînés dans une voie qui est mauvaise, car elle ne fait que retourner vers le passé, immuablement, et se révèle pour cela même inutile, dangereuse et ennuyeuse. Ceux qui suivent le mouvement du théâtre de plein-air, qui n'aboutit la plupart du temps qu'à l'organisation de véritables foires aux tragédies, savent combien tout cela est inutile, dangereux, encombrant, ennuyeux. Mais un jour, quelques hommes de talent et d'âme tiendront fatalement la tête du mouvement, et alors le public, entraîné malgré tout, répondra à l'appel ; on verra l'éclosion satisfaisante d'un théâtre des poètes. Et un théâtre des poètes sera, par définition, idéaliste. Car, même sans représenter matériellement des luttes d'âmes, régies par une Fatalité individuelle ou collective, plutôt que des pièces où on ne voit que des chocs et des combinaisons de corps, régis par la souveraineté aveugle du Hasard, un théâtre de poète contient toujours, à des degrés différents, une élévation de l'âme, une abstraction féconde de l'esprit dans la disposition des rythmes, une spiritualisation totale de la vie.

M. Bruno Villanova d'Ardenghi pourrait jouer un rôle important en Italie, en attirant éloquemment l'attention de ses compatriotes sur cette volonté de renouveau du drame, c'est-à-dire du « spectacle » de notre temps.

Memento. — L'Italie a perdu deux de ses écrivains *minores* les plus connus : G. Chiarini et A. G. Barrili. Les études critiques de l'un, qui fut un des plus ardents admirateurs de la première heure de Carducci, et les romans de l'autre, avaient fait leur popularité et inspiré l'estime dont on les entourait. Au demeurant, c'étaient des vieillards dont la disparition ne laisse pas de vides.

G. Pascoli : *La Canzone dell'olifante*, Zanichelli, Bologne. — Ettore Moschino : *Lauri*, Treves, Milan. — Diego Angeli : *Centocelle*, Treves, Milan. — F. Pastonchi : *Il Violinista*, Lattes, Turin. — E. A. Marescotti : *L'Orribile fascino*, De Mohr, Milan.

Sur l'histoire du théâtre en Italie : B. Soldati : *Il Collegio Mamertino e le origini del Teatro gesuitico*, Loescher, Turin. — E. Bertana : *La Tragedia*, Vallardi, Milan.

E. Solmi : *Le Fonti di Leonardo da Vinci*, Giornale Storico della Letteratura Italiana. Loescher, Turin.

RICCIOTTO CANUDO.

LETTRES RUSSES

Le jubilé de Tolstoy. — Maxime Gorki : *La Confession*, Ed. du *Znanié*, St-Pétersbourg, 1 r. 25. — Kouprine : *Récits*, Moscou, 1 r. 25.

On craignait un instant pour Tolstoy : à son âge ; toute maladie

est dangereuse. Mais cette fois encore l'illustre vieillard a vaincu la mort, et elle se retira, respectueuse, devant ce spectacle grandiose : un écrivain de génie fêté par une société, par un peuple reconnaissant et proclamant sa reconnaissance, malgré les menaces du Saint Synode, malgré la défense d'un gouvernement victorieux et malgré le geste de modestie et de renoncement de l'écrivain lui-même.

Nous sommes trop près de l'événement pour comprendre toute sa portée et toute sa grandeur, secoués que nous sommes par les convulsions des révolutions et des guerres. Mais un jour viendra où l'humanité sera plus à même de prêter attention aux choses de la pensée et du génie, et elle sera émerveillée de ce spectacle unique : un vieillard de 80 ans se dressant sur son lit de mort, ne s'appuyant que sur la seule arme de toute sa vie, *la parole*, et qui jette à un ordre bardé de fer, de canons et de fusils, l'anathème suprême : *Ne tuez pas !* Et tout un peuple, captif et enchaîné sous l'œil du vainqueur, l'acclamant : *gloire ! gloire ! gloire !*

§

C'est ce spectacle que nous venons de voir en Russie, le 10 septembre dernier, dans la presse, aux théâtres, dans les lieux publics, un peu partout. Et il nous a été doux de lire, dans les journaux français de différentes nuances (*le Temps*, *la Petite République*, *l'Humanité*, etc.), les lettres d'écrivains tels qu'Anatole France, Octave Mirbeau, Marcel Prévost, P. et V. Margueritte, Louis Havet, etc., s'associant à la Fête des Lettres Russes.

Je ne m'arrêterai pas sur la teneur des publications et études consacrées ce jour-là à Tolstoy. Que peut-on dire, en effet, de nouveau et d'inédit sur L. Tolstoy ?

Je dois cependant mentionner deux faits d'ordre littéraire et qui entrent dans les cadres de mes chroniques. Le premier c'est l'abandon par Léonide Andreieff, au profit de la future *Maison Tolstoy*, de ses droits d'auteur, à partir du 1er janvier prochain, pour son *Récit des sept suppliciés*, dont j'ai entretenu nos lecteurs précédemment et que L. Andreieff dédie à Tolstoy.

Le second fait est communiqué par mon excellent confrère A. Khiriakoff, dans le numéro jubilaire du *Slowo*, sous le titre alléchant : *le Rire à Jasnaia Poliana*.

On prête généralement à L. Tolstoy un aspect toujours sérieux et morose. Khiriakoff s'inscrit en faux contre cette opinion. Le rire, le rire gai est un hôte très fréquent chez L. Tolstoy, affirme-t-il avec autorité, puisqu'il est l'ami de toute la famille. Et il raconte l'histoire de la *Boîte aux Lettres*, créée en 1882 à Jasnaia Poliana par les deux familles des Tolstoy et des Kouzminsky (sœur de la comtesse Tolstoy). Chacun des habitants de Jasnaia Poliana pouvait

jeter dans une boîte fermée à clef, par une fente pratiquée exprès à cet effet, les fruits de ses inspirations, de son esprit, de ses observations surtout sur les personnes habitant Jasnaia Poliana. Et le dimanche venu, en prenant le thé, on dépouillait « le courrier » de la semaine et, soit Lev Nicolaievitch lui-même, soit sa femme, soit Mme Kouzminsky, lisait à haute voix. Il y avait de tout : de la prose, des vers, des articles de journaux, des gazettes entières, etc. Khiriakoff cite toute une poésie, où Tolstoy se livre à un persiflage de sa belle-sœur, Mme Kouzminsky, à propos de sa manie d'« éclairer » les enfants du peuple. Tolstoy y raconte, sur un ton plaisant, comme quoi on vivait heureux à Jasnaia Poliana, mais voilà qu'un jour Tatiana (Mme Kouzminsky) s'avisa d'instruire les fillettes à Jasnaia Poliana. Tout alla bien, mais lorsqu'on aborda l'Ecriture sainte tout marcha à l'envers. Et l'enfant se révolte :

Vous voulez, Madame, nous dire (1)
Que du Paradis Adam et Eve
Furent par Dieu chassés.
C'est honteux et c'est même pire
Parce que tous les yeux ça crève,
« Que ce n'est pas vrai ! » (En français.)
Pourquoi chasser Adam ?
Nous répond, elle-même, Madam'.
« Pour la curiosité. » (En français.)
Mais alors on l'mit dehors
Parce qu'il apprenait encor !
Donc j'en ai assez...
Elle ne sait pas, la maman,
Que répondre à l'enfant.
Quelle situation !...

Un autre jour Tolstoy écrivit une *Feuille d'Hôpital* (en 1882), où il présenta tous les habitants de Jasnaia Poliana — en commençant par lui-même, sous l'aspect de fous !

§

La nouvelle de Gorki, *la Confession*, parue dans le dernier Recueil du *Znanie*, provoque déjà une polémique plus grande encore que celle provoquée par la publication, l'année dernière, de son roman *la Mère*, dont j'ai parlé à l'époque. Les uns trouvent dans *La Confession* une nouvelle preuve (on en a donc besoin) de la mort de Gorki ; les autres l'exaltent comme un pur chef-d'œuvre. Laissons dire, l'histoire se prononcera. Quant à nous, donnons-en une esquisse aussi rapide et complète que possible.

Nous avons devant nos yeux la confession d'un homme du peuple,

(1) Je garde l'allure générale, le rythme et la naïveté des vers de l'original. — E.S.

Mathieu. Enfant abandonné, petit pâtre, enfant de chœur, Mathieu passe par tous les métiers de gamin de village perdu et pauvre, protégé, sauvé peut-être, élevé par un diacre, type original, philosophe et poète sans le savoir, mais un cœur d'or. Sous son influence le petit Mathieu est la piété même. L'intendant du châtelain, voleur, sangsue du peuple, dévoré par ses péchés et la peur qu'ils lui inspirent, jette son dévolu sur le petit Mathieu, quasi saint, et l'accueille chez lui après la mort tragique du vieux diacre. Le calcul de l'intendant est simple : tous ses méfaits, tous ses péchés et crimes seront expiés par les prières, par la sainteté du jeune Mathieu. Ce dernier, dans sa simplicité naïve et ingénue, tout d'abord ne se rend pas compte du rôle de bouclier et de paravent qu'il joue. Mais à mesure qu'il grandit, que son rôle dans les bureaux de l'intendance s'accuse et que la fille de l'intendant lui devient de plus en plus chère, il comprend de plus en plus. D'ailleurs, la haine dans laquelle le peuple le confond avec l'intendant lui-même, lui expliquerait sa situation et son rôle, s'il ne les comprenait pas. C'est alors que le caractère et le tempérament de Mathieu se dévoilent. Il est toujours un croyant fervent. Mais plus il croit en Dieu, plus il lui en veut pour ses propres défaillances, pour ses propres fautes, pour ses propres torts envers le peuple qu'il pressure. Et plus il s'élève, plus il réussit dans la vie, plus il entre en lutte avec Dieu qu'il adore! Il gagne à force de travail l'aisance, toujours sous la férule cruelle de son patron ; tel Jacob moderne, il gagne sa femme, sa maison, deux enfants... Mais tout croule en un jour : sa femme meurt en couches du second enfant mort-né, le premier enfant meurt, la maison brûle, et Mathieu, maudissant son beau-père, abandonne tout et s'en va à la recherche de la vérité divine, de la vérité de la vie.

Pénible et aride est la lecture de cette première moitié du roman, malgré la langue populaire, imagée, expressive que Gorki met dans la bouche de Mathieu, car c'est lui, c'est Mathieu lui-même qui raconte, qui se *confesse*.

Mais arrivé à cet endroit du récit, la lecture en devient attachante, émotionnante par endroits, intéressante et rapide jusqu'à la fin. C'est que Mathieu accomplit une nouvelle odyssée à travers toute la Russie, la Russie contemporaine, en mal de transformation, de recherche (toujours !) de la vérité et d'enfantement d'un monde nouveau.

Les pèlerinages et pérégrinations de Mathieu, nombreux et multiples, racontés par Gorki qui s'y trouve et se retrouve dans son élément, qui y raconte ce qu'il connaît, ce qu'il a vu, ce qu'il a vécu et souffert, rappelle le Gorki des *Vagabonds* et des *Bas Fonds*. Mais le milieu est nouveau, les sujets sont autres. Et c'est toujours la mer humaine, la profondeur de l'âme qui souffre et qui cherche. Les pages, où Gorki décrit le séjour de Mathieu chez les moines, les

mœurs et la vie de ces derniers, resteront sûrement. C'est la vie, c'est la vérité, c'est l'art supérieur.

En dehors des qualités purement littéraires et artistiques de *la Confession*, les admirateurs de Gorki y voient encore *un acte* salutaire et bienfaisant par la pensée philosophique rationaliste qui s'en dégage, au milieu du mysticisme et de la religiosité qui pénètre la littérature russe contemporaine.

§

Il m'est déjà arrivé de parler de Kouprine, que Tolstoy considère comme le meilleur prosateur contemporain, l'espoir et l'avenir des Lettres russes. J'ai parlé de son chef-d'œuvre, *le Duel* (*la Petite Garnison russe*) et tout dernièrement encore de son *Mal de Mer*, petit récit tout simplement pornographique, que je regrettais qu'il ait écrit.

J'ai devant moi un nouveau volume de *Récits* qui vient de paraître à Moscou. J'y retrouve le Kouprine du *Duel*, vivant, alerte, ému, pénétrant, psychologue, narrateur profond et éloquent, grand artiste en un mot. En dehors de petits récits et légendes dans lesquels Kouprine excelle — et que je passe, nous trouvons dans le volume des nouvelles qui ne le cèdent en rien aux meilleurs récits de Tourgueneff et de Tolstoy. Je signalerai tout particulièrement : *Gambrinus*, *Roman Sentimental*, *Menu Frétin*, *l'Emeraude*. Dans *Gambrinus*, Kouprine peint la vie de nuit d'une brasserie, bouge affreux dans un grand port de mer. Le bouge se transforme en paradis sous l'effet de l'archet enchanté de Sachka, violoniste juif, dont la renommée est universelle parmi les matelots et les marins de tous les pays. « Gambrinus » — la brasserie — ne désemplissait pas tant que Sachka trônait sur l'estrade et régnait sur les sentiments et les cœurs des clients de plus en plus nombreux. La guerre éclata et Sachka dut partir sur les champs lointains de la Mandchourie. « Gambrinus », privé de son âme, en faillit mourir, mais il survécut au coup et reprit la vie avec le retour de Sachka qui fut une véritable résurrection. Tout allait donc rentrer dans l'ordre, lorsque bientôt éclatèrent la Révolution et immédiatement après la Contre-Révolution russes. Tel fut le prestige de cet Orphée moderne que, bien que juif, on ne le touchait pas. Mais des bandes étrangères envahirent la ville d'abord, « Gambrinus » ensuite. Au lieu des morceaux artistiques, des airs et danses dont le public ordinaire de Sachka raffolait, une de ces bandes se mit un soir à réclamer, d'un ton provocateur, des airs et chants « patriotiques ». L'artiste protesta, mal lui en prit. Une scène sauvage s'ensuivit, et Sachka disparut. « Gambrinus » en fit de nouveau son deuil. Mais Sachka ressuscité pour la seconde fois, réapparut au « Gambrinus », il est vrai, dans un état lamen-

table, courbé, méconnaissable, mutilé d'un bras... Le public eut un mouvement d'épouvante et de désespoir : fini l'art de Sachka, on n'entendra plus les pleurs et les rires de son violon ! Mais Sachka escalada l'estrade, donna un ordre à l'accompagnateur et sortit de sa poche un nouvel instrument, une espèce de clarinette, et les sons enchantés et enchanteurs si connus du public l'émerveillèrent de nouveau :

— Nitchevo ! cria Sachka : l'homme on peut le mutiler, mais l'art !.. L'art supportera tout et vaincra tout !

Gambrinus ouvre la série des récits, *l'Emeraude* les ferme. *L'Emeraude*, c'est le nom d'un cheval de course dont Kouprine raconte la carrière courte et dramatique en nous faisant assister à toute la vie intime et extérieure, les pensées, les sentiments, les joies et les souffrances du cheval. Les meilleures pages d'*Anna Karénine*, où Tolstoy décrit la course et l'état d'âme de Bronsky et de son cheval, reviennent à la mémoire pendant la lecture de *l'Emeraude* qui n'y perd pourtant rien. Il est à la hauteur de la comparaison.

Tout le volume se tient, aucun récit ne le dépare, et Kouprine s'y affirme définitivement comme un des meilleurs prosateurs de la Russie contemporaine.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES SCANDINAVES

Jonas Lie.— Après Henrik Ibsen et Alexander Kielland, Jonas Lie, à son tour, disparaît, son œuvre achevée. Pour qui ne l'a pas personnellement connu, la mort acceptée avec sérénité, venant à son heure après une vie de travail continuée sans faiblesse jusqu'à la fin, n'est rien que le couronnement de cette œuvre, qui résume les autres : une vie humaine accomplie. Ayant perdu sa femme depuis peu, il n'avait plus de goût à vivre, et la mort fut la bien venue.

Sa vie est singulière, partagée en deux parts presque égales, la première troublée, inquiète, pendant laquelle il s'ignore et ne sait pas se chercher, et la seconde toute de travail paisible et régulier. Né en 1833, ce ne fut qu'à trente-sept ans, en 1878, qu'il publia *le Visionnaire*, son premier roman. De même Kielland attendit jusqu'à quarante ans pour se révéler à lui-même ses dons d'écrivain. Mais, tandis que celui-ci n'eut qu'une dizaine d'années d'activité littéraire, Jonas Lie se montra inépuisablement fécond, et presque chaque année fit paraître un nouveau volume, jusqu'à l'année dernière.

Quels détours pour en arriver là. Après un an d'école spéciale, il dut renoncer à se faire marin, parce qu'il était trop myope. Il fit son droit, et devint employé de ministère. Trop indépendant pour ce

métier, il s'établit bientôt avocat, et peu à peu se laissa entraîner dans de grosses entreprises qui échouèrent. Il s'était toujours intéressé à la politique : il se fit journaliste, publia des vers, de grands articles, une revue de la presse : et ce fut l'acheminement vers le métier d'écrire et vers le succès.

On prononce souvent ensemble les noms d'Ibsen, Bjœrnson, Jonas Lie et Kielland, et ce n'est pas sans motif, car ils représentent ensemble une époque dans l'histoire de la littérature norvégienne, mais tandis que les deux premiers ont eu, dès leurs vingt ans, la plus nette conscience de ce qu'ils voulaient faire, les deux autres semblent avoir presque lutté contre leur destinée. On sait combien la vocation paraissait naturelle à Ibsen, et quelle preuve de force elle était à ses yeux. Jonas Lie, au contraire, s'est inspiré dans sa pièce, *Grabows Kat*, de l'histoire de Quintin Messys, devenu peintre par amour, et, en la racontant pour défendre sa pièce, il dit, comme un fait si naturel qu'il n'a besoin d'aucune explication : « C'était l'époque où van Eyck et ses élèves avaient rempli la Hollande d'admiration, et tout le monde, dans la génération nouvelle, voulait être peintre. Pourtant la puissance ou la conscience de la vocation n'étaient pas si fortes en lui qu'il ne se sentît satisfait de devenir un habile forgeron, comme son père avant lui. »

Ibsen et Jonas Lie ont pu échanger leurs vues à ce sujet. Ce n'est pas seulement sur ce point qu'il y avait contraste entre eux. Tout ce qu'il y avait de timidité au fond de la nature d'Ibsen, l'homme à la vocation forte, restait comme caché. Jonas Lie, au contraire, semblait un timide, malgré la hardiesse réelle qu'il montra dans ses entreprises malheureuses, puis dans sa brusque détermination à commencer, obéré de dettes et chargé de famille, une carrière littéraire à laquelle il semblait peu préparé.

Ceux qui cherchent la formation des caractères dans le milieu et les origines trouveront peut-être l'explication de la vie de Jonas Lie dans ce fait qu'il était, comme la plupart des écrivains norvégiens, d'extraction paysanne, mais lointaine, succédant à trois générations de fonctionnaires. Ils ne manqueront pas surtout d'insister sur l'importance des impressions reçues en son enfance dans la nature sauvage du Nordland, parmi les pêcheurs superstitieux, et, plus tard, dans l'âpre lutte des gens d'affaires.

Tout cela, naturellement, a trouvé son expression dans ses œuvres. Celles-ci se composent de poésies, de quelques pièces de théâtre, et surtout de romans. Jonas Lie est un réaliste, et il raconte ce qu'il sait, ce qu'il a vu. La forme du roman était celle qui lui convenait.

Il peint d'abord le Nordland, et son *Visionnaire* fit de lui, dès son premier volume, un des premiers écrivains scandinaves. C'était la

simple histoire d'un amour malheureux mais où l'hypersensibilité de l'amoureux malade semblait merveilleusement exprimer la mysticité que dégagent ces régions de l'extrême nord, alors mal connues encore des Norvégiens eux-mêmes.

Puis, il a multiplié les histoires de marins et de pêcheurs, racontant leur solitude, leur mutisme. Il a vécu par la plume cette vie de la mer que sa vue de myope lui avait fermée.

Il a peint aussi des intérieurs de fonctionnaires, surtout d'autrefois, et ici, ce sont les souvenirs de famille, et du milieu social où il est né, qui l'ont guidé.

Enfin, comme Balzac, il a toujours tenu le plus grand compte de la situation de fortune et des soucis économiques de ses personnages. Souvent leurs luttes pour échapper à la ruine ou parvenir à la fortune forment la trame même de ses romans. Et il ne leur épargne pas les revers et les catastrophes. C'est alors l'avocat et l'homme d'affaires qui se souvient.

Tout cela montre un souci de réalité, d'exactitude consciencieuse et honnête qui est, en effet, un des traits marquants de l'œuvre de Jonas Lie. De même, dans les descriptions, il a une précision détaillée, où se manifeste le même esprit. Et malgré cela, il n'y a pas de sécheresse dans ses livres, et son récit, toujours rapide, tient le lecteur haletant.

Mais tout cela, en somme, dit seulement — de façon très sommaire — les sujets qu'il a choisis, et son habileté technique à les présenter. Il resterait à dire dans quel esprit il les a traités. Que ses personnages soient des pêcheurs, des fonctionnaires ou des gens d'affaires, qui vivent dans le Nordland, ou sur la mer ou dans des villes, toujours ce sont des hommes. Les circonstances extérieures pèsent sur eux, mais, si importantes soient-elles, c'est la vie intime, parfois déterminée par elles, qu'il faut pénétrer, vie individuelle, vie sentimentale, familiale surtout. C'est principalement le retentissement dans la vie de famille des crises et des catastrophes financières qu'il a su rendre puissamment tragique. Toujours, même lorsque parfois il semble, avec son ordinaire précision, traiter une question sociale, il est le poète de l'intimité.

Lui-même a toujours vécu dans l'intimité d'une famille nombreuse et unie. Depuis 1882 il était fixé à Paris, où de nombreux amis le visitaient.

Il connut Bjœrnson et Ibsen dès son arrivée à Kristiania, en 1851, où il venait se préparer à l'examen d'entrée à l'université dans l'école Heltberg, le four à bachot dont Bjœrnson et Ibsen suivirent également les cours. Tous trois se lièrent d'amitié. Ce fut à Bjœrnson qu'il lut plus tard son premier roman, et Bjœrnson, enthousiaste,

s'entremit aussitôt, avec son ardeur dévouée, pour faire paraître l'ouvrage chez Fr. Hegel, le principal éditeur de Copenhague.

Ibsen était parti pour l'étranger, Jonas Lie quitta la Norvège à son tour, mais ils n'habitèrent pas les mêmes villes. Seulement, en été, il leur arriva souvent, tous deux avec leur famille, de passer la belle saison à Berchtesgaden, dans le sud de la Bavière. Plusieurs des romans de Jonas Lie y furent écrits. Ils ne vivaient pas ensemble, mais se voyaient souvent. Une véritable intimité s'établit entre eux et Jonas Lie est sans doute l'homme avec qui Ibsen a noué l'amitié la plus cordialement simple. Aussi Jonas Lie avait-il peine à comprendre la légende qui faisait apparaître Ibsen comme un homme lointain et solitaire, inaccessible à l'amitié.

Dans les deux volumes publiés de la correspondance d'Ibsen, il n'y a pas de lettres à Jonas Lie. Quelques lettres ont été publiées depuis dans le *Verdens Gang*, par les soins d'Erik Lie, fils de Jonas, et elles sont intéressantes. Il faut espérer qu'il en sera publié d'autres, et que l'on aura, cette fois, les lettres des deux correspondants.

Jonas Lie, l'ancien apprenti marin et homme d'affaires, n'était pas, malgré la placidité de son attitude et le calme de la seconde moitié de sa vie, un simple contemplateur qui raconte ce qu'il voit et sent. S'il avait complètement renoncé, en se consacrant à la littérature, à s'occuper de politique, il pensait, par son œuvre même, exercer une action plus large, et il voyait dans les littératures des différents pays l'expression de leur manière particulière de concevoir le problème social, comme il l'a indiqué dans sa lettre à M. Irgens Hansen, datée de Berchtesgaden, en 1883.

Toutefois, il ne concevait l'action, sous la forme littéraire, que comme très générale. Il admirait fort Zola, et *l'Assommoir* lui paraissait « le seuil d'une époque nouvelle, dans la littérature, dont la mission s'élargit ». Mais il lui reproche, en même temps, de cesser parfois d'être l'artiste, pour devenir un moraliste politique et un réformateur social. Et le naturalisme, trop brutal, ne plaisait guère à Jonas Lie, et lui paraissait convenir seulement au génie méridional — même d'un Midi dépassant la France. Qu'est-ce donc qu'il admirait en Zola, et par où s'en rapprochait-il ? La réponse est évidente : tous deux ont fait un effort sincère pour atteindre le vrai Jonas Lie, après avoir raconté l'histoire de Quintin Messys, conclut : « Comme toute vérité, elle est, en définitive, poétique ! La vraie littérature réaliste sait que le cœur d'une jeune fille amoureuse est une chose romantique. Si elle veut le peindre au vrai, elle doit justement le peindre d'une manière romantique. » Toujours la vérité, pour lui, est le critérium essentiel.

La plupart des œuvres de Jonas Lie sont traduites en allemand, en finnois, en hollandais ; plusieurs l'ont été en anglais, tchèque, etc. Mais le dictionnaire des écrivains norvégiens de Halvorsen, lorsque l'article Lie parut en 1892, ne pouvait signaler aucune traduction française publiée en volume : deux traductions françaises seulement avaient paru en feuilleton, et il paraît qu'aucune librairie ne les avait ensuite accueillies. Je crois que depuis lors un ou deux romans de Jonas Lie ont été traduits et publiés en français ; mais c'est en France que ses œuvres sont le moins largement mises à la disposition du public — de même que tant d'autres œuvres étrangères célèbres, et dignes de l'être.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

Les volumes III et IV des *Œuvres complètes* de Svetozar Hurban Vajansky. — Journaux et revues tchèques et slovaques.

Lettres plus particulièrement slovaques... au retour d'un nouveau voyage de deux mois dans ces provinces immenses, où il n'y avait de Madyars que les gendarmes, les fonctionnaires et les Juifs, mais où tous les noms de lieu non seulement, mais ceux de mes hôtes étaient à l'état civil transformés en pur madyar, et où je me demandais pour quelle raison les jolies et harmonieuses appellations slovaques *Dobravoda*, *Dubnica*, *Ochodnica*, *Zahopcie*, *Podolie*, comme ne cesse et ne cessera jamais de dire l'habitant, étaient devenues : *Jokœ*, *Maria-Tœlgyes*, *Osvenyes*, *Dombelve* et *Leszete*, et pourquoi les petites filles qui passaient, parées au baptême par leurs parents slaves des exquis prénoms des romans de Vajansky, se voyaient contraintes à les échanger officiellement en quelque *Esztike*, *Dezsoke*, *Tinike* ou *Piroska*, de telle sorte que les Slovaques en voyage, munis de leur passeport madyarisant, ne peuvent pas même réclamer leurs lettres poste-restante. En revanche si je n'y ai pas trouvé de bureau postal chargé de madyariser les adresses, comme on nous racontait l'autre jour que des Hongrois se plaignent de ce que cela se pratique dans la Pologne prussienne, c'est que, beaucoup plus catégorique, le Gouvernement madyar refuse de transmettre et renvoie à l'expéditeur les lettres portant des adresses autres que strictement madyares, comme, tout en proclamant la liberté de la presse, il refuse le débit postal à tout journal qui met en doute la justice des procédés madyarisants. Au demeurant comme ma correspondance chaque fois que je séjourne en Hongrie me vaut, même recommandée, de continuelles vexations et d'inexplicables retards, porte des traces irrécusables d'effraction, et s'égare dans la proportion d'un quart, j'ai tout lieu de me demander si le bureau, incriminé à juste titre à Posen, ne serait

pas remplacé dans les villes madyares par quelque autre institution de même acabit, chargée de surveiller les correspondances des suspects. Or, pour être suspect, il suffit de préférer descendre chez l'aubergiste slave, là où l'on en tolère un, plutôt que chez le juif. Ceci dit en passant, quoiqu'on oublie un peu trop cette autre question brûlante... Et à un point de vue purement littéraire : seulement pour montrer le mérite d'une littérature en langue nationale dans un pays où existent soi-disant toutes les libertés, mais réservées aux seuls Madyars. Car ce doit être l'unique titre auquel nous pouvons nous y intéresser, paraît-il, nous qui ne faisons pas de politique, encore que nous ne puissions retenir un cri de protestation, en présence de tout ce qui est déni de justice, en Posnanie comme au pays slovaque, en Transylvanie comme en Croatie. Mais sous la domination madyare, qui se dit éclairée, libérale, chevaleresque, et qui se fait sans cesse l'accusatrice de la noble Autriche, cet abus de la force se complique d'hypocrisie. Il faut laisser à la Prusse en Pologne du moins ce mérite, qu'elle juge superflu de contester l'évidence et n'exige pas de remerciements pour les sévices qu'elle exerce.

Je ne sais rien de plus touchant que d'assister au lancement par le vieux poète Svetozar Hurban Vajansky des volumes III et IV de ses **Œuvres complètes**, au moment même où son très jeune fils est condamné à mille deux cents couronnes d'amende et à deux mois de prison d'Etat, uniquement pour avoir traduit et publié en slovaque, sans commentaires, un de ces articles de Bjœrnson, que la presse madyare, elle-même, reproduisit à l'envi. J'ai déjà dit le martyre de cet homme, dont une partie de la vie s'est écoulée dans les prisons hongroises. Il demeure le plus grand, le plus sympathique porte-parole de la nation sans écoles primaires autres que madyares, ou forcées à n'enseigner que le madyar (notez que je ne dis pas *en* madyar), et sans aucune école supérieure même madyare. (Les trois gymnases slovaques ont été supprimés en 1874, comme en 1875 la *matica slovenska* dont on a confisqué par surcroît les fonds et la bibliothèque, dont une partie fut brûlée.) J'ai déjà dit quelle était cette poésie slovaque, toute de cœur, d'émotion, de naturel, de simplicité et de larmes, née du peuple et s'adresssnt au peuple. Je n'y reviendrai pas. Le volume III contient les poèmes *Tatry a more* (*les Tatry et la mer*) qui firent la renommée du poète, et le volume IV, le grand roman *Koren a vihonky : la racine et les rejetons*, qui nous montre, dans un décor terrien, d'où l'on sent se dégager comme une atmosphère d'amour pour le pays natal, le sort fait actuellement à la vieille *zadrouga* slave. C'est, en une langue admirablement souple et vivante, l'histoire enchevêtrée et fourmillant de personnages, tous des caractères, d'une nombreuse famille slovaque dont les membres dispersés, qui à Budapest, qui dans les villes de la plaine, se corrompent

au contact de la vie moderne, tandis que ceux demeurés solidement attachés au sol natal bravent toutes les épreuves et restent envers et contre tous probes et fidèles à leurs origines et à leurs traditions. La santé vient de la terre et du peuple dans ces pays où qui dit peuple dit vraie noblesse autochtone, musique et poésie ; l'immémoriale culture paysanne slovaque n'a rien à gagner au contact de la vie moderne. Regrettons seulement que jusqu'ici aucune notice en tête de ces rééditions ne nous raconte la genèse, ni ne fasse l'historique d'œuvres qui ne doivent rien à l'influence du Barrès des *Déracinés* puisque bien antérieures à ce beau livre, dont tant d'œuvres furent poursuivies à leur apparition et coûtèrent de telles tribulations à leur vénérable auteur. C'est que Vajansky a la pudeur de son héroïsme. On n'en parlera pas moins de lui un jour avec la même tendresse que de Silvio Pellico et d'Andryane.

Je suis bien en retard avec une quantité de revues tchèques où il y aurait eu d'importants travaux à signaler. C'est sans grand plaisir qu'il faut constater que la guerre a éclaté entre les deux belles revues d'art, **Dilo**, organe des artistes de tout repos, et **Volné Smery**, organe de la Société Manes, qu'on s'obstine à appeler jeune, alors que la plupart de ses membres grisonnent. On peut reprocher beaucoup de choses à cette dernière : l'étroitesse de ses points de vue, la versatilité de ses amitiés, ses engouements instinctifs autant que contradictoires, mais on ne devrait pas oublier qu'on lui doit les meilleures expositions de Prague et les immenses progrès de l'art tchèque sans compter d'admirables publications. Enfin, on devrait lui rendre cette justice que sa préoccupation esthétique constante et toute désintéressée ennoblit même ses erreurs. *Volné Smery* est la revue d'art à bon marché la mieux tenue du monde et la seule qui n'accorde aucune place à la réclame. Malheureusement elle vit encore plus d'éléments étrangers que de nationaux et doit recourir à MM. Camille Mauclair et Meier-Graefe trop souvent, non pas pour notre goût, mais pour nous paraître vraiment l'expression du sentiment et des idées esthétiques nationales. *Dilo* ne lui cède en rien pour le soin des reproductions, mais ses textes font une plus large place à l'art ancien, aux industries d'art, et vivent sans secours étrangers. Une nouvelle revue musicale s'est fondée sous les auspices de la vénérable *Umelecka Beseda*. Cette **Hudebni Revue**, rédigée surtout par MM. Karel Stecker et Karel Hoffmeister, professeurs au Conservatoire de Prague, a publié cette première année les souvenirs sur Frédéric Smetana de M. N. J. Nevotny, une étude de M. K. Hulka sur la lutte pour les représentations en langue tchèque, une autre de M. Ot. Nebuska sur le beau poème symphonique de M. Vitiezlav Novak, *Toman et la fée*, enfin l'excellente analyse par M. Hoffmeister de la grandiose symphonie *Asrael* de M. Josef Suk. — Puisque

nous en sommes à la musique, mentionnons, dans la revue **Zvon**, un bon travail de Mlle Katynka Ermingerova sur Josef Myslivecek (Venatorini) et ses relations avec Mozart, et dans la revue **Ceska Hudba**, qui paraît à Kutnà hora, une nécrologie du compositeur Vojtech Hrimaly, l'auteur du *Prince enchanté* et de *Svanda Dudak*, lequel venait d'y publier une série de ses souvenirs musicaux. — Dans les derniers numéros de la grave **Cechische Revue**, mentionnons les articles de M. J.-V. Novak sur Jean Amos Comenius et l'influence de ses écrits sur la littérature tchèque, l'exhumation et les commentaires par M. le Dr Krauss d'une importante lettre de Palacky et la copieuse enquête du Pfr. Fr. Drtina sur diverses questions scolaires. Mais le grand intérêt de cette revue gît souvent dans d'excellentes bibliographies, pleines de renseignements, alors même qu'elles peuvent n'être pas toujours impartiales. — Enfin les Slovaques de Prague viennent sous le titre de **Notre Slovaquie** de fonder une revue historique, géographique et folkloristique, à laquelle le gouvernement hongrois s'est empressé de fermer l'accès du pays slovaque, sans aucune raison plausible. — C'est alors l'occasion ou jamais de recommander le magnifique ouvrage de l'architecte Jurkovic sur les **travaux populaires** des Slovaques, depuis la maison d'habitation et le foyer jusqu'à ces admirables broderies qu'on a coutume d'exposer et de vendre impudemment à l'étranger sous le nom de broderies hongroises. — Enfin je ne me fais aucun scrupule de signaler, dans les journaux de Turciansky Svaty Martin, l'amusante adresse de remerciement des ours du Dumbir et autres montagnes de Liptow aux trois médecins hongrois qui les ont admis à ce rang d'êtres humains « qu'ils leur auraient certainement refusé s'ils avaient été simplement des Slovaques ». L'histoire est trop jolie pour n'être pas racontée.

Au mois d'août dernier, la vallée du Wah fut bouleversée par une sinistre découverte. La rivière avait rendu un cadavre horriblement mutilé, un tronc sans tête, ni bras, ni jambes. Trois médecins de Rosenberg, le pays où ce printemps eut lieu le bain de sang fameux, en firent l'autopsie, les docteurs Polgar, Eichel et Makovitski. Le procès-verbal déclara un jeune homme sain et de parfaite constitution ; mais qui avait dû être probablement plus ou moins aliéné puisque son estomac était rempli de foin. On se perdit en hypothèses et aucune enquête n'aboutissant, on ensevelit avec piété la pauvre dépouille. Au bruit que fit l'affaire, un grand seigneur du voisinage, allié à l'empereur-roi, se crut obligé d'envoyer une déclaration à la gendarmerie. Dernièrement, à la chasse, il avait tué un ours, l'avait fait dépecer en réservant comme de coutume la tête et les pattes. Puis il avait ordonné à ses gens de l'enterrer. Ceux-ci avaient trouvé plus simple de le jeter dans le Wah. Le fou-rire gagna toute la con-

trée slovaque. Nos trois médecins, au lieu d'empocher leur honte, exigèrent que l'on déterrât le soi-disant cadavre et que, pour leur justification, l'on en envoyât le cœur à Vienne, où l'on rit encore à l'heure qu'il est.

Dans ces mêmes pauvres journaux slovaques, incessamment poursuivis et condamnés à des amendes disproportionnées à leurs moyens, un jeune homme de Presbourg qui signe Ivan Lysetsky, vient de se révéler un conteur de premier ordre. Je n'oublierai de longtemps l'impression reçue à la lecture de sa première nouvelle, si originale, *Cerna gena* (*la femme noire*). L'auteur s'est mis à l'école de Maupassant, mais point à sa remorque. Il s'agit d'un accident de chemin de fer évité par un effet de lanterne magique que produit, pendant une nuit d'orage, au devant de la locomotive, un moustique enfermé dans une des deux lanternes. Dès lors, dans la lumière qu'elles projettent, une femme noire, fantastique, danse dans ses voiles sur les rails, précède le train et affole le mécanicien. Il se décide enfin à stopper, et descend examiner la voie. Cela au moment où elle s'engage sur un pont. Or le pont vient d'être emporté par le torrent. Mais il faut préférer encore *les Trois larrons*, petit chef-d'œuvre d'un accent tellement slave et même si spécialement slovaque, qu'il pourrait être donné comme le type de ces récits que se font entre eux les gens de ces idylliques et malheureux vallons, qui portent la poésie et l'art en eux sans avoir besoin de s'en rendre compte, et qui dès lors n'ont qu'à se présenter tels qu'ils sont pour nous émouvoir.

Enregistrons, pour finir, une belle série de traductions. A Turciansky Svaty Martin, celles de **Arne** et de **Synneuve Solbakken**, de Bjœrnson, par M. Dusan Porubsky et par M. Wladimir Hurban, le fils emprisonné de Vajansky. A Prague, M. A. Pikhart continue ses importants travaux de divulgation de la littérature espagnole ancienne et moderne. Viennent de paraître une anthologie des cancioneros du xv^e^ siècle traduite vers à vers, et sous le titre **Marna Chlouba** (*la vaine jactance*), une forte traduction de *Arroz y tartana*, de don Vicente Blasco Ibanez.

WILLIAM RITTER.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

L'opinion d'un poète symboliste russe sur la Bretagne

Le poète Balmont, qui est à la tête du mouvement de renaissance poétique en Russie, donne dans la revue moscovite *La Toison d'Or* de très curieuses impressions sur la Bretagne. En voici les principaux passages.

LUCILE DUBOIS.

Primel est une plage déserte, où l'on ne trouve que deux hôtels, trois

ou quatre villes et une vingtaine de maisonnettes paysannes. De vertes collines en un fer à cheval gigantesque bornent Primel du côté ouest. Au nord se dressent de hauts rochers gris aux contours fantastiques, troupe diabolique de géants médusés. Vers le sud, entre les buissons de ronce et de bruyère, s'étend la route qui conduit aux villages bretons et à l'antique château médiéval. A l'est, c'est la vaste Mer, bruissante, d'un blanc bleu, d'un acier azuré, et, dans les journées de buée, blanche, d'une blancheur de vision, telles les mers boréales qui baignent les pays d'Arkhangel, antique Mer pâle sur laquelle planent les légendes de la Bretagne, cette Bretagne peuplée d'hommes pauvres et obstinés qui, depuis des siècles, tiennent fermement à leur langue, à leurs traditions et à leurs usages, qui vivent et meurent comme des Bretons, mais qui ne se réconcilieront jamais avec la France et ne seront jamais Français.

Ils m'ont plu de suite, ces Bretons. Oh, ils n'ont rien en eux de l'élément gaulois moderne. Ils ne font pas de grâces de singe, ils n'ont point de ces aménités toutes prêtes et plus ou moins bien tournées, ils ne bavardent pas et ne font point d'esprit. Non. Le mystère de la communion des éléments est présent encore à leur esprit. Le sage chinois Lao-Tse parle des hommes anciens dont les paroles sont graves et posées et dont les mouvements sont lents et précautionneux comme ceux des gens qui traversent un fleuve gelé où il y a des trous. Tels sont les Bretons. Ils font les choses les plus simples avec des regards et des mouvements comme s'ils entendaient et voyaient au-delà. Leur ouïe intérieure semble entendre encore la Terre dire : « Je vis » et la Mer bleue murmurer « Je suis tout ».

... J'aimais voir boire les Bretons dans l'estaminet attenant à la maison que j'habitais. Le Français boit poliment. On dirait qu'il se sert un médicament dans une pharmacie homœopathique. Il ne s'offrira point un second verre, bien loin d'en offrir un à son voisin ou d'en accepter un de lui. L'Allemand qui boit, c'est comme si le breuvage germanique passait d'un tonneau inanimé dans un tonneau vivant. L'Anglais boit dignement comme un vrai fils de la respectable Albion. Il sait que le *scotch whisky* est une chose sacrée, et ce n'est pas sans raison que John Burns a chanté une ballade en l'honneur du Grain d'orge. Un Anglais boit volontiers et aime offrir à boire. Il proposera un verre à un voisin ; ce sera une sorte d'initiation au mystère. Il m'arrivait souvent à Oxford d'entrer dans un bar. J'étais mis comme un gentleman, et à peine avais-je fini ma consommation qu'un voisin, charretier ou débardeur, me posait cette question : « Puis-je vous offrir, sir », avec une politesse exquise et pleine de réserve. Bien entendu, j'acceptais, et pour un instant, j'étais un camarade en initiation. Il arrivait souvent de boire *round*, à la ronde. Mais les Anglais sont un peuple de vainqueurs. L'Anglais

a pleinement réalisé son type historique et il ne saurait boire avec cette frénésie, cet oubli de soi-même, comme un homme qui garde dans le sang l'affront de son histoire nationale, un Russe, un Polonais, un Irlandais, un Breton. Le Breton boit comme s'il voulait noyer l'univers. C'est fort bien. Si l'on boit, il convient de boire de façon à ce que tout devienne autre, la terre et le ciel.

Cela se comprend. Toutes les fleurs ont été créées par le soleil. Chaque peuple a été créé par le soleil et en porte dans son sang l'ivresse. Mais les uns, entourés d'un soleil prodigue, portent toujours en eux cette ivresse, tels les Espagnols qui n'aiment pas le vin. D'autres, gardant dans leur sang l'ivresse du soleil indispensable à tout ce qui vit, sont nés sous un soleil enveloppé de brouillards, et leur âme est moins possédée de l'ivresse joyeuse du soleil que de la soif inextinguible de cette ivresse. Un élan enivré d'ivresse. Tels sont les Bretons.

La nature bretonne est pauvre et malingre. La Mer blanche menace toujours. Il faut lutter contre elle, lutter sans fin. Y a-t-il toujours des poissons dans la mer ? Oui, mais ils gagnent le fond. Ils ont leurs jeux et leurs fêtes.

Rochers dénudés de Bretagne, que peut-on cueillir sur vos flancs, quand il fait froid dans la masure du pêcheur, et que les enfants pleurent ? Les rochers de Bretagne sont singuliers. L'horreur de géants médusés semble s'y être figée. De géants qui furent mi-hommes et mi-bêtes.

Ces récifs chimériques paraissent être un crime de la Nature envers ses enfants. Contre eux la Mer précipite les navires, et souvent les barques de pêcheurs. Et les ports ? Celui de Brest peut contenir les flottes réunies de l'Europe. Mais là aussi la Mer en a fait des siennes : il ne coûte rien de sortir du port, mais il est très difficile d'y pénétrer. Et souvent les navires échouent.

Lisez les pages admirables de Michelet dans l'*Histoire de France*. Par une nuit ténébreuse un navire affronte la tempête, lutte contre les vagues, tel un oiseau contre une bête énorme. Du rivage on lui vient en aide. Çà et là on allume les phares. Mais est-ce pour le navire, ou pour le diable ? Un feu puissant surgit, phare pour une nuit, allumé par les Esprits de la nuit, qui attire le navire comme une bougie attire un papillon la nuit. Et le navire se brise contre les récifs.

... Voyez comment travaillent les Bretons. Longuement, obstinément, silencieusement. On dirait une vieille fileuse qui allonge le redoutable fil de la vie et de la mort. Voyez comment ils prient. Avec toute l'ardeur d'un cœur croyant. Je ne connais que quatre pays où l'on sait prier : la Russie, la Pologne, le Mexique et la Bretagne. Pays sombre, pays vaincu, pays mort et pays lésé. De ces quatre pays

monte nt au ciel les grandes flammes de la prière. Voyez aussi comment les Bretons dansent : lentement et gravement ; voyez comment ils tournent la nuit autour des feux, au-dessus des vagues argentées par un clair de lune...

... Encore un mot sur la sculpture bretonne. Une statue : *La danse du glaive*, m'a particulièrement frappé. Le danseur lance son glaive et l'attrape au vol. Le refrain sauvage retentit :

Gwell eo gwinn gwenn bar
Na mouar !
Gwell eo gwinn gwenn bar
Tan ! tan ! dir ! oh ! dir ! tan ! tan ! dir ! ha tan !
Tann ! tann ! tir ! ha tonn ! tonn ! tir ha tir ha tann !

VARIÉTÉS

Bayreuth et Munich. — La manie des reconstitutions impossibles et le vil instinct de l'imitation qui gouverne l'Humanité aussi impérieusement que le Peuple-Singe, aboutissent à de fâcheuses gaffes, en matière d'art. Cette constatation, mélancolique sinon neuve, et tout à l'appui de la thèse darwiniste, s'impose avec une force particulière aux hôtes de Munich. Sans arrière-pensée de concurrence déloyale, cette bonne grosse « cité d'art », pavée de bonnes intentions et chère à l'indulgent Chantavoine, s'affirme par excellence la ville des vaines et studieuses répliques, des recommencements érudits et maladroits.

On comprend qu'ils aient gardé un souvenir attendri de leur Louis II, assez fou pour édifier un simili-palais de Versailles en plein Chiemsee, ces Bavarois candides qui s'enorgueillissent de fourrer dans leur capitale un jardin anglais et une tour chinoise, avec des râclures italiennes et du décrochez-moi ça grec. Non contents d'encombrer Munich de pièces-montées pseudo-helléniques : Glyptothèque, Pinacothèque et autres Propylées, il leur a fallu copier sur la Loggia des Lanzi la Feldhern-Halle, numéroter les pierres du palais Pitti à dessein de construire sur ce modèle une des façades de la Résidence, apprivoiser des pigeons à l'instar de Venise pour se confectionner une petite place Saint-Marc, etc.,etc.

Mis en goût, et supposant que la musique offrait un champ d'expériences aussi fécond que l'architecture, on les a vus édifier, d'après le Festspielhaus wagnérien, un magnifique théâtre, naïvement convaincus que les dévots du dieu Richard s'y sentiraient chez eux, comme à Bayreuth ! C'était compter sans l'inéluctable nécessité d'une atmosphère, c'était méconnaître la tyrannie du magnétisme des foules, la souveraineté de l'hypnose collective... Tarde n'est donc pas traduit en allemand ?

Dieu me garde d'exalter outre mesure Wagneropolis! Tout au contraire, indifférent aux anathèmes lancés par M. Julius-Erich Kloss contre les mécréants « qui ergotent d'une manière qui peut être appelée une inouïe » (*sic*), je n'ai jamais dissimulé que la Mecque franconienne me dégoûte par ses véhémentes senteurs de chou et de cheminée d'usine. (Et dire que, le 30 janvier 1852, ce pauvre Wagner écrivait à Liszt qu'il voulait installer son théâtre « loin des fumées et des odeurs de l'industrie » !) De même qu'à Lille, dont les « noirets » ont inspiré au colonel comte de Pimodan d'amusantes pages rancunières (*Simples souvenirs*), les molécules de charbon en suspension dans l'air lourd ravagent les robes claires, et le Main rouge, tout comme la Deule, empeste... Si, du moins, dans cette ville mal odorante, Richter dirigeait toujours l'orchestre ! Mais, trop souvent, c'est Siegfried qui est conduit par les musiciens, Siegfried-le-mal-nommé, l'ânon du Nibelung !

Et pourtant, ce Bayreuth, devenu prétentieux sans cesser d'être sale, trop snob pour que l'étranger puisse obtenir un verre de bière dans un « Gasthaus de premier rang », mais trop allemand pour que les draps y soient propres — les terribles draps teutons rabattus et boutonnés sur les quatre côtés de la couverture — cet inconfortable Bayreuth, toujours les wagnériens convaincus le préféreront aux somptuosités de la « filiale » munichoise.

Certes, les lanceurs de cette dernière n'ont rien épargné. Pour aménager leur Théâtre du Prince-Régent, temple plus adéquat, pensaient-ils, à la piété croissante des ouailles que l'ancienne chapelle bayreuthienne, trop étroite et trop pauvre, ils ont repris les plans du Maître, respectueusement, s'interdisant la plus légère velléité d'initiative personnelle. Tout y est « à l'instar » ! L'orchestre, invisible, joue dans l'obscurité; les places s'étagent en amphithéâtre, jusqu'à la hauteur des « loges des Princes », disposées comme celles de Bayreuth; pendant les entr'actes qui se passent dans un jardin et se terminent aux accents des rituels leitmotivs du *Ring* sonnés trois fois par les fanfares, on boit et on mange non moins que dans la maison-mère; on rencontre presque autant d'Anglais et d'Américains...Tout y est, et pourtant ce n'est plus ça.

On ne recommence pas Bayreuth : pour les vrais dévots de Wagner ces deux réalisations diffèrent autant que, pour les vrais dévots du Christ, la grotte de Lourdes et l'église Saint-Philippe du Roule.C'est la même religion, mais ils ne prieront jamais devant ces deux autels avec une égale ferveur.

D'ailleurs, comment imiter l'inimitable ? Le Festspielhaus atteint un summum de laideur auquel nul pastiche ne saurait prétendre. Sa forme absurde et commode, ses rougeoyants murs de briques et ses poutres apparentes, ses vestiaires qui s'ouvrent tout de gô sur les

jardins, sa salle aux teintes miséreuses éclairée par de gros globes bêtes en verre dépoli, ses sièges cannés, moroses et commodes, son rideau à larges raies brunes qui semble taillé dans de la toile à matelas, tout prouve un mépris hautain des préoccupations décoratives, en cette bâtisse participant de la gare et du gazomètre, qui n'est et ne veut être qu'un solide hangar à musique où chaque spectacteur s'installe à l'aise pour voir et pour entendre.

Le Prinzregenten Theater munichois, au contraire, ses architectes gonflés de prétentions esthétiques y ont accumulé les séductions, sans compter. Voici des soubassements et un rideau visant à enivrer les amateurs d'art-nouveau par les subtiles harmonies fuyantes de verts qui voudraient être gris et de gris qui pourraient être verts; voici, au contraire, des frises tanagréennes et des trépieds de bronze éperdument idoines à flatter le néo-hellénisme local; voici, pour rassurer les gens de sens pratique, des fauteuils style « tapissier », tendus d'honnête velours, et voici de quoi satisfaire tout le monde : un plafond tape-à-l'œil où les natures mortes, les scènes allégoriques, les fleurs stylisées, les dieux, les déesses et les animaux se bousculent entre des corniches dorées, traités avec une minutie crispante et un lourd souci du détail par des artistes soucieux de prouver que leur érudition n'ignore rien de l'art pompéien, ni de la céramique étrusque, ni des cartons d'Arnold Boecklin. Ah! je le reverrai dans mes rêves, ce ciel constellé de figurines, de fruits et d'ornements rouges, noirs, verts, or, et bleus, porté par de claires colonnes de temple grec, le long des murailles grises et nues qui s'achèvent en caissons ripolinés au vert-de-gris. Combien cette décoration massivement documentée, combien l'encombrement de ces mille détails raccrocheurs font regretter l'humble garage bayreuthien, l'intelligente élimination — exigée par Wagner — de tous les éléments de distraction par quoi l'attention des foules pourrait échapper à l'unique préoccupation musicale qui les doit asservir!

Trop riche aussi, ce bar-foyer cosmopolite fréquenté par des soupeurs cossus qui consomment, au dernier entr'acte, un « Ménu » solennel, ambitieuse contrefaçon ratée des « restaurations » en planches du Festspielhaus où l'on débite, avec une touchante simplicité, depuis le démocratique « Brod mit Wurst » jusqu'aux plus invraisemblables mixtures aggravées de « compôt »! Nulle ville, d'ailleurs, ne pourrait nous restituer le « Gemüth » de cet extraordinaire magasin d'accessoires qui forme derrière le théâtre de Bayreuth, en plein bosquet, un troisième buffet improvisé où, sans que la révélation des plus secrets dessous de la mise en scène et des plus mystérieux accessoires risque d'ébranler leur foi robuste, les pèlerins mangent debout, posant leur chope écumante dans la barque de Lohengrin installée sur trois roues caoutchoutées et ceinturée d'un

tablier de serge verte qui fait ce qu'il peut pour imiter les vagues de l'Escaut.

L'inoubliable terrasse du Théâtre des Fêtes, d'où l'œil s'empare de toute la Franconie, le mélancolique et doux paysage que termine la Forêt des « poétiques songeries », la chère Forêt, noire, à distance, de tous ses pins pressés les uns contre les autres, Munich les remplace maladroitement par une pelouse de square, peignée comme M. Deschanel, et par quatre allées sablées, où lentement, tristement, sans tenter de s'asseoir sur des bancs de bois laqué blanc persuadés qu'ils ressemblent à du marbre, les spectateurs bâillent leur entr'acte en tournant, tournant toujours, tristes comme les chevaux de bois verlainiens, autour de la fontaine qui sanglote d'une extase apprêtée.

Evidemment, quand le rideau s'est ouvert, ils ne bavardent pas avec cette inconscience criarde qui caractérise les habitués et les abonnés de l'Opéra ; ils se tiennent correctement ; mais rien de plus : lorsque l'obscurité descend, à l'heure des Préludes, dans leur salle aux pataudes élégances, je ne retrouve pas cette sensation inoubliable du silence soudain, total, qui à Bayreuth enveloppe le public brusquement figé dans une attente heureuse ; longtemps encore, je les entends tousser, se moucher (vit-on jamais, dans la salle du Théâtre Wagner, un spectateur enrhumé ?) et je regrette ce vide absolu du Festspielhaus dans lequel s'élève la première note de l'orchestre, ce néant complet où le sens de l'ouïe s'exaspère, où chaque auditeur hypnotisé n'est plus qu'un faisceau de nerfs récepteurs tendus vers la volupté du son.

A cette ferveur d'une foule, bientôt capturée par la plus irrésistible griserie collective, correspond une égale ferveur des interprètes ; bons ou mauvais, tous les acteurs du drame bayreuthien ont la Foi, une foi agissante puisque sincère, une foi qui va jusqu'à transporter les choristes et les pousser au premier plan de ce *Lohengrin* mué par notre esthétique sucrée de Français en un interminable duo d'amour, alors qu'eux se passionnent pour la tragique histoire qui secoue le peuple du Brabant et la vivent, violemment agités par la mensongère accusation lancée contre Elsa.

Comme l'a remarqué l'Ouvreuse (une vieille amie à moi), il ne faut pas demander aux sceptiques fonctionnaires de notre Opéra, blasés par la quotidienne lecture des faits divers d'Arthur Dupin, de se désoler outrancièrement quand ils apprennent la disparition du gosse héritier de la couronne ; on sent bien que la perspective de voir un Telramund régner sur le Brabant ne leur coupera pas l'appétit. Il n'en va pas de même en Allemagne, et les épreuves par lesquelles passe le loyalisme des guerriers donnent aux nombreuses interventions du chœur un relief saisissant : avec quelle stupeur un soldat isolé, qui contemplait rêveusement l'Escaut, découvre dans le lointain

l'étrange cycnomobile du chevalier blanc! Il l'observe longtemps, croit à une hallucination et tire doucement son voisin par la manche; les deux veilleurs étudient le phénomène, se regardent ahuris, avertissent quelques amis; dix soldats discutent sur la berge du fleuve; bientôt ils sont vingt, qui poussent des cris émerveillés en distinguant l'armure de Lohengrin : « Voyez ! Voyez ! » Toute l'armée se précipite, les femmes jouent des coudes pour passer au premier rang, on se chamaille un peu, on s'énerve, pendant que l'orchestre, après avoir ingénieusement commenté ces fluctuations de la foule, magnifie et illumine le thème glorieux du Libérateur dont l'entrée suscite un irrésistible enthousiasme.

C'est la Foi wagnérienne qui accomplit de tels prodiges.

C'est elle, aussi, qui empêche l'auditeur de s'indigner contre l'abominable émission des chanteuses allemandes, obstinées à prendre la note une quarte en dessous pour la ramener au diapason exact en poussant avec vigueur, sans timbrer.

C'est elle, encore, qui inspire aux fidèles une indulgence sans bornes pour les instrumentistes du Temple, pour ces cors anglais qui nasillent en binious, pour ces clarinettes gémissantes comme des vielles, pour ces flûtes râpeuses et mollasses, pour ces cors aux aspirations — ou plutôt expirations — cynégétiques, qui, telles de vulgaires trompes de chasse, « déchirent du calicot ».

C'est elle, enfin, qui permet à l'admiration de ne pas se volatiliser devant l'incandescent ridicule des commentaires wagnériens, abscons « leit-faden » de l'embrouillé Wolzogen qui se perd dans les sous-filiations de thèmes engendrés par les déformations des motifs secondaires, ou gloses inconsciemment grivoises du Belge Dwelshauwers exposant, benoît, que, dans la bacchanale de *Tannhœuser*, où « les trémoli semblent suggérer la secousse psychique... une blanche vaut 69, alors que les Bacchantes excitent les Nymphes à une agitation croissante. »

Cette Foi inébranlable, allez donc la demander aux spectateurs élégants (?) de Munich, qui importent sur les bords de l'Isar — en plein jour — l'usage de l'habit noir et de la robe décolletée, luxe conventionnel suant la tristesse et l'ennui dans la lumière impitoyable d'un après-midi d'août et d'un jardin clair. Ces fracs déplacés, ces épaules nues ridiculement exposées au soleil de quatre heures, toute cette absurde transposition des rites mondains pris à rebours, fait regretter la bonhomie des mœurs wagneropolitaines et l'internationalisme savoureux des complets de touristes, des feutres emplumés et des casquettes de voyage qui ne peuvent choquer personne dans la salle de Bayreuth puisque l'obscurité y règne, et qui meublent le décor agreste des entr'actes plus gaîment que la banale livrée des salons.

Je le répète, ces gens chic, ou se croyant tels, écoutent avec convenance, mais sans émoi véritable, sans jamais se laisser amollir par l'attendrissement communicatif des foules bayreuthiennes. De tous les wagnériens que j'ai vus au Prinzregenten Theater, seuls paraissaient voguer en pleine extase deux amoureux princiers, indifférents aux jumelles indiscrètes, perdus dans leur tendresse que berçait le motif du Walhall. « C'est une idylle et walhalla tout », murmurait Willy qui avait toute honte bue, et pas mal de bière avec...

En vain, les meilleurs artistes d'Allemagne s'efforcent, chaque année, sur cette scène et dans cet orchestre, de donner des œuvres de Wagner une traduction inégalable. En vain, des machinistes et des décorateurs, moins primitifs que ceux de Bayreuth, réalisent des merveilles pour encadrer le *Ring* et faire évoluer dans la féerie verte du Rhin les gardiennes de trésor qui semblent, à l'usine principale, d'accortes filles d'auberge (Ondine à toute heure) ; rien n'empêchera que les gauches représentations du Festspielhaus éclipsent sans peine les magnifiques spectacles du « Prince-Régent ». L'esprit souffle où il veut. A ce Bayreuth qui sent le miracle, le philtre et l'enchantement, on ne saurait, sans sacrilège, ajouter de schismatiques succursales. L'entreprise munichoise demeure une impiété et le dieu outragé la punit en refusant de descendre au milieu de cette assemblée d'hérétiques.

HENRY GAUTHIER-VILLARS.

ÉCHOS

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme.— Calvin et Servet.— M. Pierre Mille et le Document exact. — Le « Muenchener Kuenstler-Theater ». — Les Poètes au Salon d'Automne. — Une nouvelle académie d'art.— La Correspondance de J. Barbey d'Aurevilly. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Nietzsche, la Renaissance et le Protestantisme.

Mon cher Vallette,

Pour répondre à ce que j'ai cru pouvoir avancer, que Nietzsche, toutes les fois qu'il se trouvait en présence d'un fait concret, prenait parti pour le pouvoir d'arrêt, c'est-à-dire adoptait l'attitude réactionnaire, M. Jules de Gaultier m'oppose deux faits concrets en face desquels Nietzsche aurait pris parti non pour le pouvoir d'arrêt, mais pour le pouvoir d'impulsion. Ces deux faits sont l'un la Renaissance, qui, selon M. Jules de Gaultier, est « l'expression d'un pouvoir d'impulsion, une révolte contre un frein, un effort pour secouer un joug » et en faveur de laquelle Nietzsche s'est manifestement déclaré ; l'autre le Protestantisme, qui, toujours selon M. Jules de Gaultier, est « l'expression d'un pouvoir d'arrêt, marquant un retour vers le christianisme comme pouvoir de frein à l'égard des instincts naturels », et que Nietzsche a englobé dans la réprobation générale dont il a couvert le christianisme tout entier.

L'argumentation de M. Jules de Gaultier ne saurait me satisfaire. Je ne

puis accepter les deux exemples qu'il me donne, car ils peuvent être envisagés, et à mon avis avec plus de vérité, sous un aspect autre que celui sous lequel M. Jules de Gaultier les considère, et qui lui est même directement contraire.

La Renaissance, en effet, peut être considérée comme l'expression d'un pouvoir d'arrêt, en ce qu'elle arrêta l'impulsion naturelle de la société médiévale pour la mouler artificiellement dans la forme d'une civilisation passée. Le Protestantisme, d'autre part, peut aussi bien apparaître comme l'expression d'un pouvoir d'impulsion, ayant été avant tout, et quelles que dussent être plus tard ses multiples évolutions — ou variations, dira justement Bossuet, signe précisément de son caractère impulsif — une révolution contre l'Eglise.

Les véritables raisons pour lesquelles Nietszche admire la Renaissance et déprécie le Protestantisme, ne me paraissent pas celles qu'invoque M. Jules de Gaultier. Si Nietzsche met en avant à leur égard les jugements élogieux ou les griefs péjoratifs qui lui sont chers, il faut en bien discerner, à travers la psychologie du philosophe, la vraie signification. Nietzsche fait du Protestantisme un retour à la barbarie, ce qui pour lui est la pire tare. Mais en réalité, s'il le hait, c'est parce qu'il détruit une culture. Pour la Renaissance, la raison inconsciente de son admiration, c'est qu'elle rétablit une culture ancienne. Dans le passage cité par M. Jules de Gaultier, il la présente comme dionysiaque ; mais dans combien d'autres passages elle devient apollinienne ! et c'est certainement, quand on comprend bien Nietzsche, pour ce dernier motif qu'il l'aime.

D'ailleurs, de deux choses l'une : ou le retour aux origines doit être rangé dans le pouvoir d'arrêt, alors la Renaissance, qui est un retour aux origines, lui appartient au même titre que le Protestantisme ; ou la Renaissance est une manifestation du pouvoir d'impulsion, et alors le Protestantisme en est une, lui aussi.

La vérité, c'est que la Renaissance et le Protestantisme sont tous deux de remarquables explosions du pouvoir d'impulsion, et des mouvements créateurs d'une culture active. Leurs rapports étroits sont d'ailleurs indéniables et il faut toute la puissance d'erreur de M. Péladan et son incommensurable incompréhension pour avoir eu l'idée de les mettre en doute. Nietzsche, quelle que soit son animosité, a bien soin de ne pas commettre la même maladresse : il dit la Réforme *allemande* et non *la Réforme*. Le Protestantisme est, en effet, un mouvement des plus complexes, et si une partie des objections de Nietzsche sont justes, il est inadmissible qu'on oublie que toute une partie de la Réforme, et en particulier la Réforme française tout entière, bien loin de s'opposer à la Renaissance, a été l'œuvre de la Renaissance dont elle était destinée à l'origine à n'être qu'un complément.

Je n'ai pas le temps, ni la place de m'étendre sur ces faits si connus. Je renvoie M. Péladan à tous les manuels. Qu'il lise seulement, s'il y consent, la troisième partie de l'*Histoire de la Littérature française* de Lanson, sur la Renaissance et la Réforme (pp. 217-264 de la dernière édition). Il est vrai que M. Péladan, dans son incroyable article, a précisément oublié l'existence de la Réforme française !

Quant au troisième argument avancé par M. Jules de Gaultier, celui qui

se réfère aux *Considérations inactuelles*, je n'en dirai rien, car il échappe à la discussion. Il s'agit là, en effet, non de faits concrets, mais d'idées générales où Nietzsche reprend alors toute sa hauteur philosophique et redevient le génial et magnifique penseur du surhumain, envers lequel je ne saurais plus qu'exprimer ma plus complète admiration.

Bien cordialement à vous.

LOUIS DUMUR.

§

Calvin et Servet.

20 Sept. 1908.

Monsieur le Directeur,

Encore un mot à M. Dumur — le dernier, que l'on se rassure ! Quoi qu'il puisse ensuite rétorquer, je m'engage, après lui, à ne plus rien dire. Car on a dû remarquer que nos réponses prennent des proportions inquiétantes. — Pour peu que cela continue, je vois venir l'instant où le *Mercure* ne contiendra plus autre chose, et franchement vos lecteurs seront en droit de demander grâce.

Aussi bien, si je devais répondre, cette fois-ci, comme il convient à M. Dumur — de la façon dont il élargit le débat, considérant toutes les questions qu'il y introduit, ce n'est plus quelques pages de Revue qu'il faudrait, mais un volume, des volumes... que dis-je ? une bibliothèque toute entière n'y suffirait pas. Et l'embarras viendrait d'abord de ne savoir par où commencer... On pourrait peut-être lui dire qu'il faut être bien bénévole ou bien prévenu ! — pour envisager les cruautés de Calvin comme simples peccadilles, légers « excès de caractère » ! et qu'en revanche, c'est un singulier grief à faire à Servet que celui de sa constance devant le bûcher. Passant à un autre sujet, — car c'est tout un monde que M. Dumur a su faire tenir dans sa dernière lettre — on pourrait lui faire remarquer que beaucoup ne pardonnent pas à Napoléon le Duc d'Enghien, non plus que ses hécatombes guerrières, et qu'il y a pourtant un abîme entre le conquérant, l'homme politique, et celui qui se pose en Réformateur du christianisme ; — qu'il n'est d'ailleurs pas prouvé que le rôle de Calvin, dans le progrès de l'humanité et en particulier dans celui de Genève, ait été si nécessaire et si bienfaisant : — que si nombre d'écrivains envisagent la réforme en général comme un des plus grands faits de l'Histoire, d'autres, comme Péladan, vous démontreront brillamment son inutilité ; — qu'il y a bien de l'imprudence — et un peu de puérilité — à dogmatiser sur ce qu'il fût advenu d'un peuple, ou d'une cité, si les circonstances avaient été autres, car que sait-on du hasard des conquêtes et des imprévus du Destin ? — On ajouterait encore que le génie de Jean-Jacques Rousseau se fût assurément manifesté sans le Calvinisme ; — que, par contre, si nous avions été privés de Mme de Staël, ce n'eût été, somme toute, qu'un petit dommage, car Mme de Staël était une femme bien ennuyeuse, et qu'enfin si c'est à Calvin que nous devons ce qu'on appelle « l'esprit génevois », oh alors pour cela, rien que pour cela, il faudrait souhaiter que Calvin n'eût pas existé, car de nous en avoir dotés, en vérité c'est encore bien plus impardonnable que d'avoir fait brûler Servet.

Que de choses pourrait-on lui dire ! Mais il faudrait reprendre l'Edit de

Nantes et sa Révocation, l'Histoire de la Maison de Savoie, sans préjudice de celle de la Russie, la Révolution Française, le Consulat et l'Empire. J'en passe. Encore, ne serions-nous pas au bout, et ce serait tomber dans un discours plus interminable que celui de Petit-Jean.

Et pourtant, peut-être l'eussé-je tenté : de quoi n'est-on pas capable quand on veut avoir raison, ou, pour employer l'euphémisme de M. Dumur, quand on désire ne pas avoir tort? Mais « Nietzsche » et l'éducation « nietzschéenne » étant arrivés à la rescousse — déjà ! déjà et encore ! — j'ai vu poindre à leur suite le « Bovarysme ». — J'ai senti que je perdais pied, que j'allais être submergée et, en hâte, je regagne la terre ferme, bien décidée à n'en plus bouger.

La terre ferme, pour moi, c'est la question nette et précise, ramenée à son point de départ : *Oui ou non, est-ce sur l'ordre et la pression de Calvin que le Conseil de Genève a condamné Servet ?*

Pour cela le plus simple — et le plus court ! — me paraît être de renvoyer le lecteur aux comptes-rendus du procès de Servet, et de tous les autres procès consignés aux Archives de la Ville de Genève, non aux commentaires qu'ont pu en faire les historiens dans un sens ou dans un autre, mais aux procès-verbaux, sans plus. Libre ensuite à chacun d'en tirer les conclusions qu'il voudra.

Je n'en dirais pas davantage s'il n'était un mot de M. Dumur qu'il m'est difficile de laisser passer sans le relever. M. Dumur semble croire que je m' « indigne contre la réforme des mœurs ». Une telle indignation serait de la part d'une femme tout au moins bizarre et j'aime à croire qu'il n'y a là qu'un simple lapsus. Réformer ou régler les mœurs, c'est ce que le législateur a tenté dans tous les temps et tous les pays, et je n'ai nullement la pensée qu'il nous faille, sur ce chapitre, en revenir à la liberté de l'homme des Bois. Mais Calvin a t-il réellement réformé les mœurs ? Voilà ce qu'il faudrait établir. Mettre une population à la merci d'espions et de délateurs, ce n'est pas lui enseigner la vertu, mais l'hypocrisie. Afin d'échapper à cette ingérence qui le menaçait sans cesse dans sa vie privée, le réformé de Genève est devenu sophistiqueur et dissimulé, il a pris l'habitude d'agir de biais. Il surveille la façade, mais, pour emprunter aux réformés mêmes leur langage, la Cité de Calvin est devenue ce sépulcre blanchi à l'extérieur dont parle l'Evangile, et chez le calviniste, il ne s'agit pas de corriger ses vices, mais de les cacher.

Et si l'on veut savoir ce que pense un protestant de l'influence de Calvin sur les mœurs de Genève, je citerai ce passage :

« Je montrerai à ceux qui s'imaginent que le Réformateur n'a produit que du bien, nos registres couverts d'enfants illégitimes (on en exposait dans tous les coins de la ville et de la campagne) — des procès qui révèlent de hideuses obscénités, des testaments où les pères et les mères accusent leurs enfants — des transactions par devant notaires entre des demoiselles et leurs amants qui leur donnaient en présence de leurs parents, de de quoi élever leurs bâtards — des multitudes de mariages forcés où les délinquants étaient conduits de la prison au temple — des mères qui abandonnaient leurs enfants à l'hôpital pendant qu'elles vivaient dans l'abondance avec leurs seconds maris — des liasses de procès entre frères, des mon-

ceaux de dénonciations secrètes : tout cela parmi la génération nourrie de la manne mystique de Calvin. »

... J'oubliais : j'aurais paru croire que M. Dumur avait voulu donner une opinion précise sur le procès de Servet. — Point n'est besoin qu'il s'en défende. Je croirais plutôt qu'il s'est exprimé nettement sur toutes choses, excepté là-dessus. De même, M. Dumur, supposant que je nourris le désir de savoir ce qu'il pense de Calvin, veut bien me donner satisfaction. Hélas! qu'il est difficile de se comprendre ! Je n'ai jamais exprimé ce désir, par la raison que quoi qu'il en pense, cela ne changera rien à mon opinion, de même que rien ne saurait modifier sa manière de voir. Ainsi en va-t-il de toutes les discussions ou controverses politiques, religieuses et autres, et c'est ce qui les rend si intéressantes, et surtout si fécondes :

Chacun poursuit son idée, personne n'écoute celle du voisin, et chacun croit avoir raison, ou du moins fait semblant de le croire, ce qui revient absolument au même.

Recevez, Monsieur le Directeur, etc.

CHARLOTTE CHABRIER-RIEDER.

§

M. Pierre Mille et le Document exact.

Dans son n° du 16 sept., le *Mercure de France* publie une lettre de M. Léon Sas, nous donnant sur les coutumes juives modernes quelques renseignements fort intéressants. Mais s'il est exact en effet que certains juifs « parlent argent, voyagent, travaillent en un mot » le samedi — il est avec le ciel... — sont-ce bien là des juifs du genre de celui que nous présente M. Pierre Mille ?

D'après le passage primitivement cité (1), où se trouve dépeint le vieux Fauli, nous ne le pensons pas. M. Léon Sas, d'ailleurs, avoue : « J'avais remarqué moi-même cette faute...» Mais plus loin, il reproche à M. Pierre Mille d'avoir situé cette scène un samedi soir et non un vendredi soir. Or, si le vieux Fauli sait gré à sa fille de n'avoir pas tourné le commutateur, c'est que le samedi soir — ici M. Pierre Mille a raison — ce n'est pas à la même heure que le vendredi soir, comme semble le croire M. Léon Sas, que finit le Sabbat, mais lorsqu'au ciel apparaissent « les trois premières étoiles » (*le Journal*, 15 sept), c'est-à-dire non à la nuit tombante, mais, un peu plus tard, la nuit complètement venue.

Il est facile toutefois de relever, chez M. Pierre Mille, d'autres erreurs. Par exemple, dans la fin du même conte (*le Journal*, 15 sept.), Berthe « distingua la forme spéciale des raviers destinés à contenir le beurre », et plus loin Fauli « avait toujours souhaité connaître comme les autres Alsaciens la saveur de la crème mélangée au café noir à la fin du repas ; mais les injonctions traditionnelles sont rigoureuses : ce n'est que six heures après le principal repas que le lait peut être uni à un autre aliment ».

En réalité, il doit s'agir ici de cette disposition de la loi mosaïque qui, par une curieuse sentimentalité, interdit de cuire le chevreau (ou le veau, ou l'agneau) dans le lait de sa mère. Si, dans la pratique, elle conduit par conséquent à l'emploi de vaisselles différentes — et non pas seulement de

(1) Voy. *Mercure de France*, n° du 16 août 1908.

raviers spéciaux — suivant qu'elles sont destinées à contenir des aliments renfermant ou non du lait et du beurre, elle n'a jamais empêché le vieux Fauli de « connaître la saveur de la crème mélangée au café noir » même après le « principal repas », à condition que ce repas soit exempt de tout mets animal, hormis le poisson. — G. D.

§

Le « Muenchener Kuenstler-Theater ». — D'une invitation que nous adresse la Direction de ce théâtre, nous extrayons les lignes suivantes :

A l'occasion de l'exposition des Arts et Métiers de Munich, on a créé à Munich le « Théâtre des Artistes », qui a eu un vif succès en Allemagne par la réalisation d'idées qui depuis longtemps aspirent à une modification du théâtre contemporain. Le Künstlertheater a purifié la scène de tout le détail superflu des décorations d'un style naturaliste. Il remplace ce trompe-l'œil par des décors simplifiés et harmonieux, qui ont été exécutés par des artistes munichois.

Le théâtre des Artistes de Munich est sous le haut patronage de S. A. R. le prince Ruprecht de Bavière. Il est sous la direction de l'intendant des théâtres royaux. La troupe du théâtre des artistes est composée d'artistes du théâtre royal de Munich.

Cette première tentative d'un théâtre nouveau a eu un vif succès en Allemagne, et de nombreux artistes français nous ont exprimé combien cette première tentative leur parut intéressante.

Les poètes au Salon d'Automne. — Cette année comme l'année dernière, les poètes « exposeront », au Salon d'Automne — (qui prit l'initiative de ces manifestations poétiques et fut si heureusement suivi dans cette voie par les « Indépendants » et par les « Artistes français ») — comme les peintres et les sculpteurs, comme les musiciens.

Le Salon des Poètes comportera cinq séances, le mardi à 3 heures, les 6, 13, 20, 27 octobre et le 6 novembre.

La première séance sera consacrée aux résultats du concours ouvert entre les jeunes poètes par le jury littéraire du Salon.

Voici les titres des quatre autres séances et les noms des conférenciers auxquels elles sont confiées : Rétrospective poétique : Villon ; La Veine mallarméenne ; Les Poètes de l'Abbaye ; Les Deux Légendes : conférences de MM. Charles Morice, Jean Royère, Gustave Kahn, Robert de Souza. — Les vers seront dits par des artistes des théâtres de Paris.

§

Une nouvelle académie d'art. — L'excellent peintre Paul Ranson ouvrira, le 5 octobre, une académie libre de peinture, de sculpture et d'art décoratif. Les noms des professeurs dont le concours est assuré forment la garantie la plus parfaite de l'excellence et de la nouveauté de l'enseignement qui y sera donné. Les individualités n'y seront pas contraintes et étouffées comme dans les ateliers officiels ou les ateliers similaires. Tous les efforts tendront, au contraire, à les développer et à les mettre en pleine valeur. C'est à quoi s'appliqueront aisément et, nous y comptons, avec un légitime succès, MM. P. Bonnard, M. Denis, G. Lacombe, A. Maillol, P. Ranson, K.-X. Roussel, P. Sérusier, F. Vallotton, Th. van Rysselberghe et Ed. Vuillard.

Les inscriptions sont reçues au siège de l'académie, 21 rue Henri-Monnier, à partir du 1er octobre, de 9 h. 1/2 à 11 1/2 et de 2 à 5 heures.

§

La Correspondance de J. Barbey d'Aurevilly. — Mlle Louise Read réunit, en vue de la publier, la Correspondance de J. Barbey d'Aurevilly ; elle serait reconnaissante aux personnes qui possèdent des lettres du grand écrivain de vouloir bien les lui communiquer, 2, boulevard Saint-Germain, Paris.

§

Publications du « Mercure de France ».

MAGNÉTISME ET SPIRITISME, par Gaston Danville (Collection *Les Hommes et les Idées*, n° 7). Vol. in-16, 0 fr. 75.

§

Le Sottisier universel.

Des chagrins intimes ont déterminé le suicide, que la désespérée fait connaître à sa sœur dans une lettre écrite avant sa mort. — *Le Temps*, 18 septembre.

Elles échangent des monosyllabes : « — Elle devait flamber, la boîte !... — Mon chapeau perdu !... » — *L'Intransigeant*, 22 septembre.

GENÈVE. — Le tribunal de première instance a prononcé hier matin le divorce entre M. Léopold Woelfling, ex-archiduc d'Autriche, et sa femme née Adamowics. — L'assassin a été arrêté aussitôt. — *La Dépêche Tunisienne*, 8 mai.

J'étais abîmé, dans un coin, sur un pouf de reps jaune, et mon émotion me faisait oublier où j'étais, quand Mme Larbey vint m'offrir une tasse de thé, avec le sourire aux lèvres, et du sucre dedans. — *Revue Tunisienne*, mars 1907 (*Les Lundis de Madame Millet*).

Mais cela montre que, si l'on peut regretter que Corneille n'ait fait qu'une comédie, le regret doit être moindre pour Racine. — GUSTAVE LARROUMET : *Les Grands Ecrivains français. Racine*, p. 56.

PUVIS DE CHAVANNES (Pierre), peintre français, né à Lyon en 1824, mort à Paris en 1898. Il n'était pas destiné par sa famille à la vie d'artiste. Il avait quarante ans quand, suivant sa vocation, il prit le pinceau... C'est au Salon de 1859 qu'il produisit sa première œuvre. — *Nouveau Larousse illustré*.

Fils de ses œuvres et d'un tonnelier, M. Samat a le front large, etc. — R. BRETEUIL : *Toussaint Samat* (Marseille, *Mon Docteur*, 6 septembre).

C'est un prisme à plusieurs côtés. — *Le Ménestrel*, 5 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI[e]

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
FRÉDÉRIC NIETZSCHE

Publiées sous la direction de

HENRI ALBERT

Ouvrage couronné par l'Académie Française
Honoré d'une souscription du Ministère de l'Instruction Publique

EN VENTE

GES CHOISIES, publiées par Henri Albert, avec une préface. rtrait de Fréderic Nietzche, gravé sur bois par Julien Tinayre. 1 fort vol. in-18. **3.50**

RIGINE DE LA TRAGÉDIE ou *Hellénisme et Pessimisme*, duit par Jean Marnold et Jacques Morland. Un vol. in-18..... **3.50**

NSIDÉRATIONS INACTUELLES (*David Strauss, Les udes historiques*), traduit par Henri Albert. Un volume in-18..... **3.50**

MAIN, TROP HUMAIN (1re partie), traduit par A.-M. Desrous-ux. Un volume in-18..... **3.50**

VOYAGEUR ET SON OMBRE (Humain, trop hu-ain, 2e partie), traduit par Henri Albert. Un volume in-8..... **3.50**

RORE (*Réflexions sur les Préjugés moraux*), traduit par Henri Albert, volume in-18..... **3.50**

GAI SAVOIR (*La Gaya scienza*), traduit par Henri Albert. volume in-18..... **3.50**

NSI PARLAIT ZARATHOUSTRA, traduit par Henri bert. Un volume in-18..... **3.50**

R DELA LE BIEN ET LE MAL, *Prélude d'une philosophie l'avenir*, traduit par Henri Albert. Un volume in-18..... **3.50**

GÉNÉALOGIE DE LA MORALE, traduit par Henri ert. Un volume in-18..... **3.50**

CRÉPUSCULE DES IDOLES. Le cas Wagner, Nietz-e contre Wagner. L'Antéchrist, traduits par Henri Albert. Un vol. 8..... **3.50**

VOLONTÉ DE PUISSANCE, Essai d'une transmutation outes les valeurs, traduit par Henry Albert. Deux volumes in-18..... **7.00**

SOUS PRESSE

SIDÉRATIONS INACTUELLES (2e série)..... 1 vol.

EN PRÉPARATION (volumes gr. in-18) :

ET LA PHILOLOGIE CLASSIQUE. — DE L'AVENIR DE NOS ÉTABLIS-SEMENTS PÉDAGOGIQUES, etc..... 1 vol.

OSOPHIE PENDANT LA PÉRIODE TRAGIQUE DE LA GRÈCE, etc..... 1 vol.

ET FRAGMENTS..... 1 vol.

POESIA

REVUE INTERNATIONALE

4e année.

Publie, dans leur langue originale, les vers inédits des grands poè de tous pays.

Poesia ne publie que de l'inédit.

Les premiers numéros contiennent des vers inédits de : F. Mistral, Gabriele d'Annunzio, — Paul Adam, — Henri de Régnier, — Catu Mendès, — Gustave Kahn, — Rachilde, — Hélène Vacaresco, — Co tesse de Noailles, — Alma Tadema, — Vielé-Griffin, — Emile Verh ren, — Pascoli, — Arthur Symons, — Yeats, — Arno-Holz, — Richa Dehmel, — Stuart Merrill, — Jules Bois, — Salvator Rueda, — M quina, etc.

DIRECTEUR : F.-T. MARINETTI

Rédaction : Rue Senato, 2, MILAN

L'ART DÉCORATI

Revue de la Vie artistique

Ancienne et moderne

Paris : 35, rue de Valois et 125, 126 et 127, Galerie de Valois, Palais-Ro

DIRECTEURS : Eugène Belville et Yvanhoé Rambosson

	France	Étranger
Le numéro :	**2** fr.	**2** fr. **50**
Abonnements d'un an :	**20** fr.	**24** fr.
Abonnements de six mois :	**10** fr.	**12** fr.

Chaque mois, 40 pages de texte luxueusement illustré sur papier couché et un sup ment donnant les nouvelles du monde des arts. *L'Art Décoratif*, malgré l'appa exclusivisme de son titre, suit de près toutes les manifestations artistiques. Il publie les principaux artistes, peintres, sculpteurs, graveurs, décorateurs et architectes cont porains, des monographies superbement illustrées et souvent accompagnées de grav originales et de planches en couleurs. L'Art Décoratif est l'organe de défense de tous efforts sérieusement tentés dans le domaine de l'Art appliqué.

Il n'est pas seulement indispensable aux artistes et artisans, aux professeurs de des aux collectionneurs, mais encore à tous les industriels et commerçants qui y trou ront résumé un mouvement des arts appliqués et des reproductions d'œuvres nouve dans les domaines de l'architecture, du mobilier, de l'orfèvrerie et de la bijouterie, c céramique et de la verrerie, des dentelles et tissus, des métaux travaillés, de la bib philie, etc.

Numéro spécimen contre **1** fr. en mandat ou timbres-poste.

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — Paris-VI^e^

Collection des plus belles pages

Cette collection a pour but de mettre à la portée du grand public ce qu'il y a
meilleur ou de plus curieux dans les meilleurs ou les plus curieux écrivains.
n a moins que jamais le temps de lire tout ce qui vaudrait la peine d'être lu,
ais d'abord on n'en a pas toujours l'occasion : des œuvres sont trop volumi-
euses, d'autres sont rares, d'autres sont des plus mêlées.

La *Collection des plus Belles Pages* ne désire être classique que par sa
leur littéraire ou psychologique, et fait abstraction dans ses choix de toute idée
orale ou éducatrice, se distinguant ainsi des collections de pages choisies
ubliées jusqu'à ce jour.

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deux gravures anciennes et une Notice par Remy de Gourmont. Vol. in-18..... 3.50

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Alfred de Musset, Avec une Notice. Portrait inédit de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vol.

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol.

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur bois d'après Södermark..... 1 Vol.

Tallemant des Réaux, avec une Notice..... 1 Vol.

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontispice. 1 Vol.

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Danet. 1 Vol.

Chemins de fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée

Relations entre Paris, Béziers le Midi de la France et l'Espagne

Rapide 1re classe, L-S.— Voiture directe entre Paris et Cerbère

Aller : Départ de Paris :
9 h. 10 m. (1re classe)
7 h. 27 s. (1re, 2e, 3e classes)
9 h. 15 s. (1re classe)

Retour : Départ de Barcelone :
9 h. 40 m. (1re classe)
6 h. 46 s. (1re, 2e classes)

Retour : Départ de Cerbère :
1 h. 57 s. (1re, 2e, 3e classes)
11 h. 11 s. (— classes)

Pour plus amples renseignements, consulter le Livret-Guide-Horaire P.-L.-M., vendu 0 fr. 50 dans toutes les gares du réseau.

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

MAROC-EXPRESS

Les Compagnies de Chemins de fer françaises d'Orléans et du Midi viennent de se concerter avec les Compagnies espagnoles pour mettre en relations directes et rapides la France et l'Angleterre avec le Sud de l'Espagne, Gibraltar et Tanger.

A cet effet, un nouveau service hebdomadaire direct et rapide sera très prochainement mis en marche sous le nom de Maroc-Express entre Paris (Quai d'Orsay), Madrid, Cordoue, Algésiras et Gibraltar. Il sera continué par bateau sur Tanger, avec une traversée réduite à trois heures environ.

Le Maroc-Express correspondra à Paris avec les services de Londres par Boulogne, au départ de Londres à 10 h. du matin, à l'aller, et au départ de Paris (Gare du Nord), à 4 h. du soir au retour. Une voiture directe circulera sans transbordement entre Boulogne et Irun et vice versa.

Le nouveau service comprendra des wagons de 1re et 2e classes, wagon-lits et wagon-restaurant.

A l'aller, le départ aura lieu le Vendredi, à 10 h. du matin à Londres, et 7 h. 40 du soir à Paris Quai d'Orsay. Au retour, le départ de Gibraltar sera fixé au Mercredi à midi 20.

Les durées de trajets seront les suivantes :
De Paris à Algésiras, 46 heures environ.
— *à Gibraltar*, 47 —
De Londres à Algésiras, 56 heures environ
— *à Gibraltar*, 57 —

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD à LONDRES

Viâ Calais ou Boulogne

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Services officiels de la Poste

(Viâ Calais)

La Gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse, l'Italie, la Côte d'Azur, l'Egypte, les Indes et l'Australie.

Voyages internationaux avec itinéraires facultatifs.

A effectuer sur les divers grands réseaux français et les principaux réseaux étrangers. Validité 60 à 120 jours.

Fêtes de l'Assomption et de Noël.

Délivrance de billets d'excursion *à prix très réduits* pour LONDRES ET BRUXELLES.

Cartes d'abonnement belges de 5 et 15 jours.

Délivrées par toutes les gares et stations du réseau du Nord, donnant droit à un voyage aller et retour sur les lignes françaises et libre parcours sur tous les réseaux belges.

Excursions en Espagne.

Billets français délivrés conjointement avec des circulaires ou demi-circulaires espagnoles.

Validité 60 à 120 jours. — Prix très réduits.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord *Paris-Nord, excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o : de 3 personnes, 25 o/o : de 4 personnes, 30 o/o : de 5 personnes, 35 o/o : de 6 personnes ou plus 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS.— Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret 0 fr. 25.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 150 Millions de Francs

Entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

SUCCURSALE : 2, place de l'Opéra, Paris.

30 Bureaux de Quartier dans Paris — 14 Bureaux de Banlieue
144 Agences en Province—10 Agences dans les pays de Protectorat
14 Agences à l'Étranger

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Comptes de Chèques, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Paiements de Coupons, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, etc.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

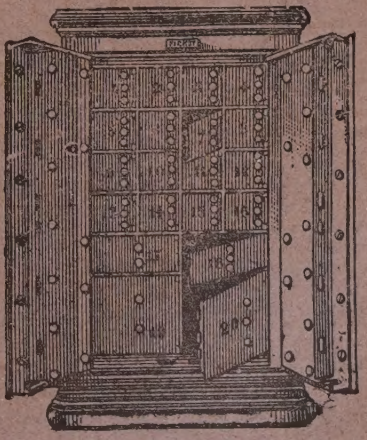
De 6 à 11 mois..... 2 0/0 | De 1 an à 3 ans..... 3 0/0

Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public: *14, rue Bergère ; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Élysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée à son gré par le locataire. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

VILLES D'EAUX, STATIONS BALNÉAIRES

Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* : Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, La Bourboule, Calais, Cannes, Chatel-Guyon, Cherbourg, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, le Mont-Dore, Monte-Carlo, Nice, Ostende, Pau, Royat, St-Germain-en-Laye, St Sébastien, Trouville-Deauville, Tunis, Vichy, etc. ; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants ; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Acrédités, Branch Office, 2, place de l'Opéra

Special department for travellers and letters of credit. Luggages stored. Letters of credit cashed and delivred throughout the world — Exchange office. Letters and parcels received and forwarded.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte d'« encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées. Elle se compose des rubriques suivantes :

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Littérature dramatique : G. Polti.
Littératures antiques : A.-Ferdinand Herold.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Jules de Gaultier.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Questions morales et religieuses : Louis Le Cardonnel.
Ésotérisme et Spiritisme : Jacques Brieu.
Les Bibliothèques : Gabriel Renaudé.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres hispano-américaines : Eugenio Diaz Romero.
Lettres néo-grecques : Démétrius Asteriotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P. G. La Chesnais.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France.*

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.